

*Le Val
d'Aubois au
temps des
Chaufourniers*



*Atelier des Bricolins
du Berry-Nivernais*

Athanorlittéraire.fr

SOMMAIRE

Les auteurs	3
Avant-propos	5
Prologue : poème	7
	<i>La ragoteuse</i> 8
➤ Théophraste : le voyage ; l'arrivée	9
	<i>La ragoteuse</i> 4
➤ Le curé d'Envers : rébellion	15
	<i>La ragoteuse</i> 18
➤ Chronique de Théophraste Lauzad	19
➤ <i>Chaux devant (pièce en trois actes)</i>	22
<i>Faire fortune en Berry au XIX^e siècle</i>	
<i>Prologue et acte premier</i>	
	<i>La ragoteuse</i> 34
➤ Théophraste devient journaliste local	35
➤ Chronique de Théophraste	40
➤ Julien le marinier	44
➤ Octave et l'or blanc	51
➤ Mariage de couleurs	58
➤ <i>Chaux devant : acte deuxième</i>	61
➤ Claude : Emancipation	69
➤ <i>Chaux devant : acte troisième</i>	71
	<i>La ragoteuse</i> 77
➤ Marguerite et Léon	78
	<i>La ragoteuse</i> 96
➤ Alice : rencontre	98
	<i>La ragoteuse</i> 100
➤ Blaise et Sidonie : avant le bal	102
➤ Julien : nostalgie	104
➤ Alice le bal	106
➤ Alice : la course	109
	<i>La ragoteuse</i> 111
ADDENDUM	112
	L'automobile 116
	Visite à Claude 121



Une narration collective de l'atelier d'écriture du cercle Athanor littéraire Berry-Nivernais : les Bricolins du Berry. À partir des contributions de :

**Bernard Poix-Sester
Elisabeth Damien
Françoise Boué
Louise Champeau
Marie-Claude Chanay
Monique Benard
Richard Poix-Sester**

Avec l'aide efficace de Françoise Bezet



À William Grosmann,

avec nos remerciements...

Avant-propos

Tout a commencé par une histoire d'usine en ruine avec des traces de fours à chaux... De l'usine, il ne reste que le mur de façade percé de deux grandes ouvertures en forme d'ogive qui lui donnent une allure d'église en ruine. Les arbres ont poussé si haut qu'ils dépassent maintenant ce qui fut l'entrée principale. Elle ouvre toujours sur un canal, parallèle à la Loire, qui achève de plonger ce lieu isolé dans une atmosphère totalement romantique.

Comment, dès lors ne pas s'interroger sur ce qui a été le quotidien de cet endroit ? Reconstituer l'immense toit de l'usine, revoir les fours fonctionner, réincarner les gens qui l'ont fréquenté, y ont travaillé, y ont investi ? Avec tous ces petits métiers alentour aujourd'hui disparus.

Il n'en fallait pas plus à notre petit groupe de passionnés d'écriture pour décider d'en sortir des récits, mais aussi pour se lancer dans une expérience nouvelle : tenter une écriture à plusieurs plumes. Chacun pourrait s'exprimer dans son style littéraire favori, mais aussi ajouter d'autres touches de photos, de musique... Tout ce que permet l'édition électronique d'aujourd'hui.

Nous avons d'abord contacté le site de Chabroles à Beffes où nous avons rencontré Madame Sylvie Fougeray qui fait honneur à sa mission de mise en valeur du patrimoine par sa compétence et sa grande sociabilité. Elle nous a ainsi conté, expliqué, documenté l'histoire des chauffourniers et surtout nous a fait rencontrer Monsieur William Grosmann à qui nous dédions cet ouvrage. Auteur d'un texte publié sous forme de manuscrit et illustré de sa main par des dessins d'une grande précision (« Aspects de la fabrication des chaux hydrauliques et du ciment naturel dans le bassin de Beffes / 1868-1936 »), il a accepté de nous recevoir chez lui, nous faisant ainsi bénéficier de nombreuses anecdotes.

Après plusieurs tâtonnements, une trame fut élaborée, des personnages et des situations imaginées... Des récits en sont sortis sous diverses formes, il ne restait plus qu'à vous les conter !

L'action se déroule autour de 1898. Nous faisons d'abord la connaissance d'une paysanne surnommée la « Ragoteuse » à qui rien n'échappe, ou presque ! Elle devient ainsi notre source principale d'inspiration en nous plongeant dans un univers rural encore tout empreint de croyances et de superstitions.

Elle rencontre par hasard Théophraste Lauzad, journaliste à l'Aurore et, tous deux vont nous plonger dans l'atmosphère irrespirable des fours à chaux où ceux qui en souffrent doivent composer avec ceux qui en vivent, et plutôt bien ! L'Aurore est ce fameux journal, créé un an plus tôt en 1897 et qui se dote, entre autres, d'une vocation sociale. Il décide, sur les injonctions de son ami Émile Zola qui a publié, dans ce même journal, son appel en faveur de Dreyfus cette même année, d'aller faire un reportage sur la condition ouvrière dans le bassin de Beffes, théâtre, toujours en 1897, d'une première grève dure. Pour donner corps à ses chroniques qu'il envoie régulièrement au journal, Théophraste, hébergé chez un riche propriétaire qu'il a autrefois connu, mène son enquête « sur le terrain » à la rencontre des ouvriers dont il ne tarde pas à gagner la confiance. Il se fera aussi l'écho d'une autre couche de la société, affairiste et prédatrice.

Il devient aussi un auditeur passionné des bavardages de la Ragoteuse, les transcrit et plusieurs histoires nous sont ainsi rapportées : celle du couple tragique formé par Marguerite et Léon ; puis celle d'Alice

dont l'aventure peu commune nous conduira aux bals de la Saint Jean et jusqu'à l'univers des courses équestres, mais n'anticipons pas !

La construction du présent ouvrage est le résultat d'un véritable travail collectif. Son écriture est elle-même parfois réalisée « à plusieurs mains » ! Conscient de tenter une forme d'atelier un peu expérimental, nous avons poursuivi ce travail durant plus d'un an, malgré les doutes que nous avons pu entendre s'exprimer çà et là.

Nos histoires sont fondées sur des faits authentiques et puis, au besoin, nos narrateurs ont bouché les trous par quelques « arrangements » de leur invention qui finissent par faire de vraies histoires à défaut d'histoires vraies : celles-là même que nous allons maintenant, grâce à eux vous narrer...



Prologue

Un chaudfournier de bon matin
En sabots, allait à Chabrolles.
Il suivait sa route tel un lutin
Attiré par les flammeroles

Le feu follet sort du gueulard
Éclairant l'usine infernale.
Octave ressert son foulard
Tout n'est que blancheur virginale.

Dans un instant, ses mains ses bras,
Couverts de cette poudre acerbe
Accompliront sans embarras,
Le geste, machinal, superbe.

Le four érigé, vers le ciel
Engloutit des tonnes de pierre.
Des hommes au courage démentiel
La roule depuis la carrière.

Les brouettes de charbon noir
Alternent avec la pierre blanche
Sur la passerelle du perchoir
Une étrange musique se déclenche.

Au pied du monstre un chaudfournier
Défourne, prudent, la chaux vive.
Aussitôt un autre ouvrier,
Doit la refroidir et s'active.

C'est le rôle de Wlodzimir
Arrivé tout droit de Pologne.
À l'extinction, point de loisir
Il faut arroser sans vergogne.

Un brouillard chaud brûle ses yeux,
Et sur ses joues coulent des perles ;
Offrande pour Anna en d'autre lieux,
Ne rêvons pas, la chaux déferle.

Les godets enchaînés entre eux
Remplis de cette chaux éteinte,
Grimpent sur l'échafaud grincheux
Et se vident en une complainte,

Le blutoir tourne sans repos,
Tamise l'or blanc sans relâche.
Dans le bruit sourd de l'entrepôt
Les sacs gonflent, Octave ensache.

Des sillons lézardent ses mains
La chaux blanche est impitoyable.
Elle se fraie toujours un chemin
À travers les sacs peu maniables.

Ce soir Germaine appliquera
Aux mains meurtries, la graisse d'oie.
Dans son lit frais il dormira
Et rêvera de mains de soie.

Pourtant demain, même tremblant
Octave, usé, en bon apôtre
Retrouvera cet enfer blanc,
D'une journée pareille aux autres.



La Ragoteuse



Ce matin, j'ai rendez-vous avec monsieur Théophraste Lauzad. Ça fait pas bien longtemps que nous nous connaissons, mais nous partageons déjà de petits secrets bien intéressants.

Je pêchais le long du canal, j'aime bien pêcher, ça me repose et je réfléchis à plein de choses en regardant le bouchon, je n'attrape pas souvent des poissons, mais parfois de plus grosses prises tombent toutes seules dans mon panier, comme monsieur Théophraste.

Il se promenait le long du canal, s'est arrêté à côté de moi, a demandé si ça mordait et la conversation s'est installée.

J'ai appris qu'il loge au château et qu'il écrit. Cela l'intéresse de tout connaître sur notre village. Je dois dire qu'il ne pouvait mieux tomber.

J'aime bien parler avec lui, j'ai l'impression d'être plus intelligente. Ah ! C'est qu'il sait nous mettre à l'aise, nous autres, pas comme ceux du château.

Il faut pas qu'on nous voit trop souvent ensemble, ce matin, je vais arroser les fleurs sur la tombe de mon défunt, et monsieur Théophraste s'est proposé à porter mon arrosoir, c'est qu'il est bien lourd pour moi maintenant.





Il est 9 heures.

Quelle affluence devant la gare de Lyon ! Un homme de belle prestance, sac de voyage en cuir marron à la main, se fraye un passage parmi les voyageurs, les marchands et les calèches.

Il traverse le hall, se dirige vers la voie de départ, sous la verrière nimbée par le soleil matinal.

Après avoir salué le mécanicien, ce voyageur prend place dans le wagon n°1 de l'unique train à destination de Nevers.

Quel brouhaha sous l'immense bâtisse, les passagers se ruent vers les wagons, des coups de sifflet retentissent.

« Attention, attention, le train va partir... »

Un dernier coup de sifflet et, à travers un brouillard de fumée, la grosse locomotive s'ébranle.

Le train s'arrête dans toutes les gares. Des passagers descendent, d'autres les remplacent.

Parmi eux, des ménagères vêtues de couleurs vives, paniers sur les genoux, discutent à haute voix. Elles se rendent au marché pour écouler leurs légumes ou volailles. D'autres, un peu plus endimanchées ont le panier vide et semblent aller faire leurs courses.

Mais qui est cet homme portant chemise blanche et cravate ? De fière allure, visage triangulaire, nez aquilin, moustache et barbichette, ce monsieur tient sur ses genoux sa valise en cuir marron sur laquelle figurent les lettres « **TL** ». Quelle intrigue... !

Il paraît absorbé dans la contemplation du paysage. Sous le soleil, le train traverse les forêts au feuillage verdoyant. Il sillonne les prairies dans lesquelles paissent les troupeaux de vaches, moutons et chèvres, surveillés par de jeunes bergers.

Dans cet environnement serein, loin des bruits et de la vie trépidante de Paris, Théophraste est plongé dans ses réflexions :

« Je ne voulais pas me rendre à ce cercle littéraire le mois dernier, et pourtant... Quel heureux hasard d'avoir rencontré Claude qui m'a si gentiment invité à lui rendre visite. » Claude, cette belle femme émancipée, vit sous le toit de son beau-frère, Amaury César.

Amaury César !

Oh, que le temps passe vite... le train sillonne les vignobles de Pouilly-sur-Loire derrière lesquels scintille la Loire et nous voilà en gare de La Charité-sur-Loire.

Théophraste, son sac de voyage en cuir marron à la main, descend du wagon, traverse allègrement les rails et le hall de gare.

Arrivé sur le parvis, il scrute la place, tentant d'apercevoir la silhouette de Claude.

Quelle déception, elle n'est pas là !

Quel beau cabriolet !!! Un magnifique Milord, flambant neuf, vient se garer tout près...





Aujourd'hui, Isidore a une grande mission : conduire son maître, le comte Amaury de Latour de Taille, en gare de La Charité-sur-Loire, pour y accueillir, venant de Paris, Monsieur Théophraste Lauzad, écrivain renommé, enfin renommé si l'on veut, il est surtout connu grâce à son feuilleton qui paraît dans le journal l'Aurore chaque jour.

Il faut dire que le journal vient de se créer (octobre 1897), et nul ne sait encore ce qu'il en adviendra.

Claude lui avait dit : « vous ne savez pas vous vendre mon cher, avec le talent que vous avez, vous devriez avoir votre nom dans les meilleures éditions » !

Théophraste avait une admiration sans borne pour Jules Renard, surtout depuis qu'il avait lu son livre « l'Ecornifleur » qui raconte l'histoire d'un littérateur parasite, s'était-t-il reconnu dans le personnage ? En tout cas Claude avait discerné cela dans leur conversation lors de leur rencontre à Paris.

Alors, aujourd'hui, c'est le grand jour, Isidore prend grand soin de son cabriolet, bichonne Pousse-Pouce et installe quelques plaids supplémentaires, la gare de La Charité se trouvant à dix kilomètres de Beffes, il fallait se protéger du froid.

Monsieur le comte de Latour de Taille est fier de son « Milord » acheté à Sancoins, à la maison Rétif, avec sa capote élégante, son garde crottes et ses deux porte-lanternes. C'était une folie, il n'avait que deux places au grand dam de son épouse, mais elle avait cédé, comme toujours, à son mari !

Isidore prit place sur son siège, à l'air libre, tout là-haut et donna l'ordre à Pousse-Pouce d'avancer.

Théophraste appréciera le voyage, pensa le comte, certes Claude ne peut pas les accompagner, mais ils auront tous loisirs d'échanger dans les jours qui suivent.

A l'arrivée, devant la gare, plusieurs attelages stationnent déjà, des omnibus encombrés de valises, des enfants, que des parents ont du mal à faire tenir tranquilles, jouent bruyamment. Pousse-Pouce eut du mal à se frayer un chemin jusqu'à l'aire de stationnement.

Monsieur Théophraste Lauzad attend patiemment. Le train, une fois n'est pas coutume, avait de l'avance ! Monsieur le comte se confondit en excuses que Théophraste balaya d'une boutade. Après les congratulations d'usage, il s'enquit de Mademoiselle Claude, qui l'a si généreusement invité, il a hâte de la retrouver. Après quoi, Théophraste, que le voyage avait fatigué s'endormit aussitôt. Quel goujat pensa Monsieur le comte, cet homme voyage pratiquement sans bagage, un seul sac marqué de ses initiales et c'est tout. Il arrive en terrain conquis, désinvolte, ce qui déplut à Amaury.

À leur arrivée, Claude est sur le pas de la porte habillée en écuyère. Théophraste, encore secoué par un sommeil mouvementé rassemble ses maigres affaires et enfin salue Claude. Celle-ci lui fit les honneurs du Château et lui indiqua sa chambre. Après le déjeuner, Amaury, désireux de montrer ses nombreuses usines à chaux, proposa la visite de celles situées au lieudit « les Radis ». Mais Claude ne l'entendit point de cette oreille :

– Mon cher beau-frère, Théophraste a bien le temps d'admirer vos usines, et il n'y entend rien à vos histoires de chaux, laissez-le-moi pour aujourd'hui, nous avons à parler littérature, n'est-ce pas Théophraste ?

– Oui... oui... bien sûr Claude.

Le comte n'insista pas, vexé encore une fois, quel individu ce Théophraste, aucun savoir-vivre !

Théophraste s'installa au salon et passa la soirée à siroter son absinthe en compagnie de Claude. Celle-ci le mit en garde : « Amaury vous montrera une seule facette de ses affaires, prenez garde, la réalité n'est pas si florissante ! ».

Le lendemain, monsieur le comte conduit son hôte au lieudit « les Radis » comme initialement prévu.

De l'extraction de la pierre à l'atelier de blutage, en passant par l'ensachage et surtout le fonctionnement des fours, tout y passa. Théophraste, sorti de son milieu parisien, eut bien du mal à s'intéresser à cette poudre blanche que l'on expédiait par le canal. Amaury, lui, si fier de répondre aux questions de ses visiteurs d'habitude, se senti triste du peu d'engouement de son hôte.

Cependant, l'apparition soudaine du curé, hors d'haleine et dans un état d'agitation peu courant parmi ses semblables, anima brusquement la soirée...



La Ragoteuse



Devant l'église, j'ai croisé monsieur le curé, c'est un brave homme mais je le trouve trop curieux. Après les salutations d'usage, il m'a dit : « Il y a bien longtemps que je vous ai vue au confessionnal, n'avez-vous pas envie de vous débarrasser de vos péchés ma fille ? » « Monsieur le curé, j'ai fait le grand nettoyage pour avoir de belles Pâques, mes péchés peuvent bien attendre le quinze août pour fêter la bonne Sainte Vierge. Dites monsieur le curé, vous qui avez vos entrées au château, y'a du bien beau monde qui est arrivé ».

Le curé est parti rapidement en me disant « Bonne journée ma fille », cela m'a fait rire en dedans, c'est qu'il sait pas que moi aussi j'en connais du beau monde au château, surtout un, qui se dit journaliste et qui veut écrire un livre.



Le curé d'Envers

Rébellion

Le curé d'Envers grimpe péniblement les quelques marches de la chaire. Il a mal à la tête. Il sait pourquoi ! Il a peut-être trop abusé hier soir de l'absinthe chez M. Le Comte, mais aussi parce qu'il se fait vieux.

Il se fait vieux mais il a une très bonne mémoire. Il peut très vite repérer dans l'assemblée des fidèles qui est là, en ce jour de Saint Jean, depuis combien de temps un tel ou une telle ne s'est pas confessé. Il connaît tous les paroissiens. Il les a baptisés, mariés, bénis. Il a enseigné à la plupart le catéchisme. Avant, il leur apprenait à lire mais depuis toutes ces révolutions, l'école était devenue publique et lui n'avait plus d'élèves.

Aujourd'hui, l'église est pleine. Debout, au fond et près de la porte, des hommes serrent leurs casquettes dans leurs mains usées par le labeur ou rongées par la chaux. Devant, au premier rang, la comtesse De Latour de Taille, accompagnée d'une de ses filles, étale sur le banc qui leur est réservé une robe digne de son rang ; elle a mis un chapeau à plumes remarquable au milieu des coiffes modestes des autres paroissiennes. « Tiens, se dit le vieux curé, monsieur le Comte est absent. Sûrement occupé à préparer la fête. Leur fille Claude n'est pas là, pas étonnant, celle-là, elle est contre tout ! »

Arrivé en haut de l'escalier, il fait une légère révérence vers le banc réservé, Madame De Latour de Taille secoue légèrement la tête et les plumes de son chapeau en réponse à sa marque de respect pour son rang. Il balaie d'un regard l'assemblée dans laquelle il aperçoit Sidonie et ses deux filles. Il remarque l'absence d'Alice « certainement retenue auprès de Camille. Camille à qui j'ai donné l'extrême onction mais Dieu n'a pas voulu de lui... » Il aperçoit aussi « la ragoteuse » Il est certain qu'elle viendra à confesse après la soirée de la St Jean. Elle vient plus pour ragoter que se faire pardonner par le Seigneur de ses mauvaises pensées : « Et puis cela permet de me tenir au courant ! Pardon Seigneur mais pour mon sacerdoce, c'est nécessaire ! ».

Il s'éclaircit la voix :

– Mes chers frères, mes chères sœurs, Aujourd'hui vous vous réjouissez de fêter la Saint Jean mais n'oubliez pas que c'est avant tout la commémoration d'un saint ! En effet, les saintes écritures nous

disent : « Il y eut un homme, envoyé de Dieu ; son nom était Jean. » professe-t-il d'une voix courroucée. Quelques-unes de ses plus fidèles paroissiennes acquiescent de la tête. « M'sieur l'curé a toujours raison ! » se plaisent-elles à dire quotidiennement.

Et comme tous les ans, le curé d'Envers explique qui était St Jean, sa vie, son enseignement, persuadé que ses paroles étaient nécessaires en ce jour de tentations. Il sent, tout à coup, un flottement d'inattention. Il arrête son sermon, Il bâcle la fin de la messe, après l'ite missa est, il rejoint la sacristie et dépose ciboire, hosties et chasuble. Il a toujours mal à la tête. En partant pour le repas dominical au château, il passera chez Sidonie. Elle lui donnera une de ses préparations « miraculeuses » se surprend-il à penser. Il ne trouve pas d'autre mot. Sidonie connaît les vertus des plantes et sait les utiliser pour faire du bien « Pardon, Seigneur, d'employer ce mot ! le miracle, C'est ça. Révéler les vertus » énonce-t-il en regardant le crucifix. Il est interrompu au milieu de ses pensées par l'entrée de Francine, la sainte femme qui veille sur la propreté de l'église, le renouvellement des cierges et des fleurs.

– M'sieu l'curé, M'sieu l'curé, venez vite, ça s'dispute devant l'église... C'est affreux, M'sieu l'curé, y en a qui disent en montrant la maison de Dieu que tout ça, c'est... j'ose pas dire le mot...

Il a bien compris, lui :

– des foutaises. Tout ça, c'est des foutaises qu'ils disent.

Il avait déjà entendu ce discours venu de la capitale.

– Oui, c'est ça qu'ils disent, murmure-t-elle en gémissant avec un ample signe de croix sur son corps de vieille pénitente.

L'ecclésiastique sort de l'église. À son approche, certains hommes enlèvent leurs casquettes. Sauf un. Il toise l'homme d'église sans sourciller.

– Alors, mes braves ? Vous allez préparer le feu ? On compte sur vous pour une belle fête. Tout le village attend cet évènement...

– Nous on attend autre chose... une augmentation de nos salaires ! C'est-y pas honteux de nous laisser dans cette misère pendant que les notables s'empiffrent avec les sous qu'on leur fait gagner ! Avec la bonne grâce des curés...

– Allons, allons, mon fils vos mots dépassent vos pensées... Le fils de Dieu était pauvre, lui ! Il est maintenant au paradis...

– Arrêtez vos foutaises, curé. Moi, c'est sur terre que j'suis, ce que j'veux, c'est pouvoir donner assez à manger à mes petiots...

Ils acquiescent tous de la tête. Certains ont remis leurs casquettes sur leur tête. Le curé D'Envers sent une vague de mécontentement. Intérieurement, il est très inquiet.

– Je vais en dire deux mots à Monsieur le Comte...

– Pas besoin, curé. On va l'faire nous, à not' façon. Vous, c'est trop de manières, ça change rien !

Les hommes se retournent et s'en vont vers le café, le laissant là, les bras ballants.

Son inquiétude ne fait qu'accroître.

Il s'arrête chez Sidonie et lui demande si elle a un remède contre le mal de tête. Elle regarde dans son armoire et lui donne une petite fiole.

– Vous en boirez quelques gouttes avec de l'eau et ça va passer. Ça vous passera plus vite que n'ote misère, lui dit-elle avec colère.

– Ah, non ! Sidonie, pas vous. Vous faites des miracles avec vos potions. Un vrai don de Dieu ! Alors ne l'offensez pas !

– Dieu, il a ren à vouere avec ça. C'est quand même pas lui qui dit à ceux du château qu'il faut pas augmenter les salaires dans les fours à chaux ?

Le curé se frotte la tempe. Le mal de tête s'accroît. Sidonie lui avance une écuelle d'eau.

– Tenez, donc, M'sieu l'curé, mettez quelques gouttes dans c't'eau.

Il s'empresse de boire la potion.

– Merci, ma brave Sidonie. Je m'en vais manger.

Quand il franchit la porte, il entend derrière lui :

– Bon appétit, M'sieu l'curé ! Bouffez pas trop su'le dos des pauvres !

Il se dépêche de rejoindre le château. Il faut qu'il prévienne Monsieur le Comte du mécontentement qu'il a entendu ce matin.

Quand on le fait entrer dans le salon monsieur le Comte, son épouse et ses filles se retournent vers lui.

– Ah ! Bonjour, Monsieur le Curé. Approchez-vous que je vous présente un ami. Un talentueux écrivain : Théophraste Lauzad. Il a envie d'écrire sur l'activité de nos fours à chaux.

Théophraste salue le prêtre.

– Nous avons pensé qu'il pourrait...

– Veuillez m'excuser, Monsieur Le comte, mais je ne crois pas que ce soit le bon moment.

Le curé raconte ce qu'il a vécu au cours de la messe et devant l'église.

Le comte sourit, le prend par l'épaule et le conduit vers la table.

– Ce n'est pas grave, cher monsieur l'ecclésiastique. Allez buvez ce verre d'absinthe. Ça leur passera !



La Ragoteuse



Ce matin, je suis au cimetière, il faut bien entretenir la tombe de mon défunt ; j'y vais tous les jours, ça me fait une petite sortie et puis, une belle tombe bien entretenue, c'est comme pour la maison, ça montre à toutes ces médisantes, que je sais m'occuper.

Parce que, je vais vous dire, monsieur Théophraste, je sais que derrière mon dos, on jacasse et on m'accuse de rapporter, je ne sais pas trop quoi.

Enfin, comme je vous le disais, les gens sont parfois bien méchants.

C'est bien gentil à vous de me porter mon arrosoir, dites donc, monsieur Théophraste, il paraît qu'il y a du beau monde au château.

J'ai bien vu l'Isidore passer avec le cabriolet pour aller à la gare.

Mais vous le savez mieux que moi puisque vous y séjournez au château.

Hier, j'ai vu monsieur le curé qui allait au château, il avait l'air bien ennuyé, il y a eu des histoires devant l'église, certains ouvriers ne sont pas contents de ce qui se passe.

Les temps sont difficiles en ce moment pour les pauvres gens, quand je dis en ce moment, ça a toujours été difficile pour les petites gens, monsieur Théophraste, j'sais pas si à Paris c'est pareil, mais ici... Alors, quand certains se pavanent dans leur belle voiture, ça remue.

Vous devriez aller boire un canon chez la mère Henriette, vous en apprendriez, monsieur Théophraste, c'est moi qui vous le dis.

Merci pour l'arrosoir monsieur Théophraste, peut-être à demain.





Chers Amis lecteurs et je l'espère, Madame, Mademoiselle, chères lectrices si vous parvenez à lire au-dessus de l'épaule de Monsieur ou mieux si vous parvenez à vous emparer de son quotidien favori ! Qui que vous soyez, vous avez sous les yeux le premier article qui vous plongera dans l'univers des chauffourniers, ces ouvriers de l'extrême que je suis allé rencontrer en Val d'Aubois, en Berry.

À peine remis d'un fatigant voyage, déjà désireux d'échapper à l'emprise de mes hôtes quelque peu envahissant du château dans lequel je me suis fait héberger, je décide d'aller seul respirer un peu l'air du pays. Tout le monde le sait, c'est avant tout dans les tavernes que l'on apprend le plus de choses, une vraie mine pour un journaliste ! C'est pourquoi je choisis un endroit où il y a une animation permanente, où se croisent, et parfois se battent, mariniers et ouvriers : Marseilles-lès-Aubigny au cœur du bassin de Beffes. C'est en effet de ce coin de France situé à l'est du département du Cher, sur la rive gauche de la Loire que j'ai décidé de vous adresser mes chroniques. Belle région en plein centre de la France à laquelle elle est reliée tant par des canaux que de modernes voies de chemin de fer. Cette région qui renaît après un déclin de plusieurs années, se retrouve en plein décollage grâce à sa production de chaux. Une expansion dont l'écho est remonté jusqu'à Paris. Les convoitises sont aiguisées, comme on peut le penser, mais les familles locales, propriétaires des riches gisements résistent encore comme de beaux diables ! Seulement il y a un malaise depuis que les ouvriers de l'usine Houdaille de Jouet-sur-l'Aubois se sont révoltés l'année dernière. On évoque des conditions de travail au moins aussi pénibles que dans la mine. Fidèle à la vocation sociale de l'Aurore et sur les conseils de Monsieur Zola, j'ai décidé d'aller mener une enquête sur place.

C'est ainsi que j'arrive dans un estaminet : « Chez la Mère Henriette », où règne une belle effervescence ! La porte à peine entrouverte, un brouhaha me saute au visage par surprise et me fige un instant sur le seuil. Le silence se fait aussitôt, brutal. Tous les regards se braquent sur moi. Je tente d'esquisser un sourire qui ne semble guère avoir d'influence sur les hommes, certains assis, d'autres debout qui semblent en plein débat. Les regards sont plus interrogateurs qu'agressifs, aussi je me risque à un timide : « Messieurs, je... » brutalement interrompu par un énorme éclat de rire. Une sorte de colosse en sabots, les vêtements tout couverts de poussières blanches tout comme son visage barré par une épaisse paire de moustaches, s'approche de moi goguenard, manifestement il me prend pour un envoyé du patron :

- Vous espérez quoi en venant ici ? Nous faire ravalier nos rancœurs, nous faire renoncer ? Nous menacer ?
- Mais, Monsieur...
- Je parie qu'il est allé vous chercher à Paris !
- « Il » ? Qui « il » ?

L'assemblée ricane, tandis qu'il me tient par un revers du col de ma veste, et poursuit, ironique :

- Pas trop incommodé par l'odeur de sueur, Monsieur ?

Le dernier mot est prononcé avec emphase accompagné d'une courbette accentuée qui déclenche une nouvelle saccade de rires.

- Je suis journaliste ! Théophraste Lauzad, journaliste à l'Aurore, le journal qui a lancé l'appel de Zola en faveur de Dreyfus l'année dernière...
- Journaliste...

L'homme me lâche alors la veste et fait le geste de vouloir chasser la poussière sur le col sans toutefois le toucher de peur sans doute que le remède ne fût plus fort que le mal vu son état. Nonobstant, je ne lui laisse pas le temps de reprendre ses esprits et je prends un ton de discours un peu solennel pour déclarer :

- Mes amis, la liberté de la presse est un combat permanent et nous devons informer le pays des réalités de ce que souffre le peuple. Le droit de grève vous a été reconnu ainsi que le droit au syndicat. Faites connaître vos luttes, unissez-vous ! La presse sera votre clairon ! Je serai votre porte-voix !

Encouragé par leurs regards attentifs qui se détachent encore plus à cause de leurs visages blanchis, je leur raconte alors ce qui se passe à Paris. Petit à petit, le brouhaha reprend mais cette fois je suis bombardé de questions. Les journaux, c'est pour les gens de la ville, de la grande, peut-être par ici à Bourges ou à Nevers et encore. Je leur explique que je fais une chronique sur eux qui sera lue par des centaines de gens. La lecture ! Il ne se l'imagine vraiment pas au quotidien, mais semblent avoir compris son pouvoir en informant, en dévoilant le revers de la réussite de ces glorieux industriels ! Du coup, ils parlent tous à la fois, chacun veut apporter son témoignage. Je m'assois où ils me disent et sort mon carnet de notes tandis qu'un verre de vin blanc rejoint une tartine au chèvre :

- Chavignol et Sancerre ! M'annonce-t-on avec fierté, Cadeau de la maison !

Le colosse s'installe en face de moi, aussi impressionnant assis que debout. Son visage est devenu grave, sa concentration extrême. Je comprends aussitôt la raison d'une pareille carrure lorsqu'il commence son récit, car il faut bien appeler ainsi le flot de paroles qui s'ensuit, à peine entrecoupé par les ponctuations approbatrices de l'un ou de l'autre de ses compagnons faisant désormais cercle autour de nous. Je ne remarquai pas tout de suite que dans l'élan, il se mit soudainement à me tutoyer, mais je ne relevais pas :

- Tu sais, au départ, j'étais bûcheron l'hiver, comme la plupart des gars ici, puis aux champs en saison, on ne rechigne pas à la tâche nous'autes. Et pis ils ont découvert que l'terrain ici est riche. Alors, y'a eu d'l'embauche. On y'est allé, de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. On est devenu qui carriers, qui chargeurs ou défourneurs des fours, qui encore bluteurs, ensacheurs... Puis y'a eu un tas d'usine tout le long du canal, nous on pouvait grapiller quelques sous supplémentaires en passant d'une usine à l'autre, mais les patrons, ils se sont entendus. Celui qui fait la forte tête, comme ils disent, ne trouve plus à s'embaucher nulle part ! Alors, on a ben été obligés de travailler douze heures par jour, un labeur tout en force dans la poussière et la chaleur, de jour comme de nuit par postes treize jours sur quatorze ! Mais attention, hein, seules les heures faites sont payées ! Tu sais, il y a plein d'arrêts à cause du chômage des canaux, du gel, des approvisionnements qui n'arrivent pas... Alors, y'a eu grève à Jouet et nous on est solidaires et on s'battrà, hein les gars ? On s'battrà !

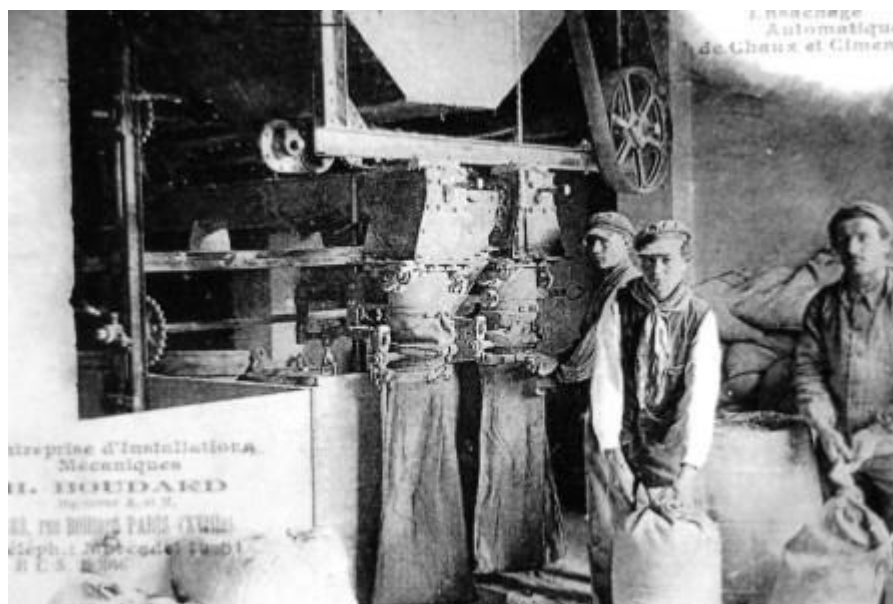
La salle aussitôt réagit par des applaudissements nourris. Mon bûcheron, cependant poursuit :

- A douze nous’aites on a commencé à travailler et les pierres, tu sais, on sait les casser ! Car tu sais, il faut du savoir-faire. La pierre, elle a son caractère, elle a comme des fibres, il faut en trouver le sens... Les aguerris, comme moi, on arrive à les tailler bien plates, alors on les place comme un toit de maison dans le chariot, « en cabane » on appelle ça, et le chariot paraît plus vite plein et comme on est payé au chariot... C’est qu’on est peu payé pour tout ce qu’on sait faire et les risques qu’on prend : les chutes de pierre sont nombreuses ! C’est très dangereux ! Très dangereux ! Y faut l’dire ça dans ton journal !

Je leur promets de revenir ici même, de leur lire mes articles et de les informer de leurs droits.

- On verra... se contente d’ajouter le colosse en haussant les épaules.

Voilà que sur le chemin du retour, j’ai rencontré une femme singulière, connue sous le nom de « Ragoteuse ». Il est vrai qu’elle n’a pas son pareil pour distiller des potins faits de l’histoire des gens du coin. Je vais vous en faire profiter. Mais auparavant, je vous invite à entrer dans l’intimité de mes hôtes confrontés à des enjeux vitaux et où vous rencontrerez Claudine, dite : « Claude », une admiratrice inconditionnelle de Georges Sand à laquelle elle cherche à tous prix à ressembler !





Personnages :

Comte Amaury-César de Latour de Taille ;

Marie-Angélique de Latour de Taille ;

Marie-Eugénie de Foudre de Guerre née de Laroze, *sœur de Marie-Angélique ;*

Marie-Claudine de Laroze dite « **Claude** », *deuxième sœur de Marie-Angélique ;*

Amélie, *intendante chez les de Latour puis chez Marie-Claudine ;*

Héléna Bottin, *mère d'Irénée ;*

Irénée Bottin, *contremaître ;*

Théophraste Lauzad *écrivain-feuilletonniste au journal l'Aurore à Paris.*

La pièce se déroule durant l'été 1897, avant qu'Émile Zola ne lance le 18 janvier 1898, dans l'Aurore, son fameux réquisitoire : « J'accuse... ».





Scène unique, Théophraste

La salle est plongée dans l'obscurité, voix « off »

Théophraste

« Il était une fois... » Ainsi commencent toutes les belles histoires, mais celle que je vais vous raconter, s'est déjà déroulée dans les siècles passés et, vraisemblablement, se répètera dans l'avenir ! Mais avant cela, laissez-moi me présenter : je suis Théophraste Lauzad, journaliste-feuilletonniste au journal l'Aurore, en ce dix-neuvième siècle finissant. Vous me verrez tout à l'heure ! En ces temps de révolution industrielle, de multiples possibilités offrent aux « déjà- riches » de multiples possibilités de l'être encore davantage, à certains de le devenir tandis que d'autres attendent, de moins en moins patiemment, il faut bien le dire, que l'eau déborde des douves des châteaux et daigne enfin ruisseler jusqu'à eux... Pour tenter toutefois de presser un peu le mouvement, les ouvriers se révoltent, se syndiquent même, ce qui est tout à fait nouveau ! Je décide donc, sur les conseils de mon ami Émile ; Émile Zola, bien sûr, d'aller me rendre compte d'un mouvement de rébellion ouvrière dans le centre de la France. Cela concerne des chaudronniers qui fabriquent de la chaux dans des conditions insupportables. Ils sont souvent bûcherons, venus s'embaucher là pour tenter d'améliorer un ordinaire bien ordinaire... Les terrains riches en un certain calcaire fournissent une chaux particulièrement efficace pour la construction de nos ponts, canaux et monuments divers, source de nouvelles fortunes. Or, il se trouve qu'une de mes admiratrices – oui, je me flatte d'en avoir plusieurs, enfin, quelques-unes, bref, Marie-Claudine de Laroze, dite : « Claude » insista pour me rencontrer lors d'un de ses séjours parisiens pour me parler... me parler... non de moi, mais, plus inattendu de Georges Sand, l'écrivaine qui, ne l'oublions pas, a soutenu la révolution de 1848. Elle lui voue désormais une admiration sans borne ! Je tombai sous le charme. Aussi, je n'hésitais pas à accepter l'invitation à venir passer quelques jours dans sa famille dont la demeure est précisément au cœur de la région des fours à chaux.

C'est ainsi qu'au cours de mon histoire vous allez faire la connaissance de la famille de Latour de Taille. Permettez-moi de vous la présenter :

(L'avant-scène s'éclaire et chaque personnage vient saluer puis se retire)

D'abord, le comte Amaury-César de Latour de Taille, il est le maître des lieux ; il a 49 ans, sans fortune, il dépend de son épouse que cependant il domine ; Marie-Angélique de Latour de Taille, née de Laroze, maîtresse de maison : elle a 44 ans, héritière du château familial, elle vit avec ses deux sœurs qui possèdent des domaines alentours transmis par leurs parents décédés brutalement ; Marie-Béatrice de Latour de Taille, est la fille et l'unique héritière d'Amaury-César et de Marie-Angélique, elle a 23 ans, vous ne la verrez pas mais il sera beaucoup question d'elle ! Marie-Eugénie de Foudre de Guerre née de Laroze, veuve d'Auguste de Foudre de Guerre, Général, sans enfant. Elle est la sœur de Marie-Angélique, son aînée de 2 ans, et de Marie-Claudine de Laroze, 26 ans, qu'elle précède de 16 ans. Marie-Claudine, qui insiste pour se faire appeler « Claude », née tardivement, est la petite dernière des de Laroze, Elle a 18 ans d'écart avec sa sœur aînée Marie-Angélique, mais seulement 3 ans avec Marie-

Béatrice, sa nièce, qu'elle considère comme sa sœur, élevées toute deux sous la sévère férule des deux aînées.

Vous rencontrerez aussi la famille Bottin: Hélène Bottin épouse du contremaître Henri Bottin qui nourrit une ambition opiniâtre de promotion sociale pour son fils Irénée Bottin qu'il a fait admettre comme son successeur dans les usines du comte de Latour et songe à le marier avec sa fille. Mais pour commencer mon histoire, je vous laisse en compagnie d'Amélie, intendante chez les de Latour.

(Amélie entre et reste en scène).





Décors : Un salon, du café est installé sur un guéridon avec différentes friandises, autour plusieurs fauteuils, un canapé. Grosse chaleur d'été, les éventails sont sortis.

Scène 1, Amélie

(Amélie est déjà en scène)

Amélie

Ce d'j'ner qui n'en finit pas ! Et cette chaleur... C'est curieux, M'sieur l'comte qui d'habitude n'supporte pas de rester à table ! Toujours pressé d'envoyer les femmes au salon... Ça ne lui ressemble pas ! C'est p'être ben à cause des fortes têtes à l'usine... Ou c'est le contremaître qui rêve de fiancer son fils avec Mademoiselle qui passe pas ! Y'a pas à dire : y'a pas eu tant d'manière quand j'ai marié mon Raymond ! Il était jaloux ! ... Le niais ! Enfin, il avait du cœur à l'ouvrage, pas comme n'ote fiston qui passe sa vie à Marseilles *se tournant vers le public* lès-Aubigny ! Ben sûr ! à vider des chopines ! Ils veulent changer tout ! Faire moderne ! Y'aura plus de classe qu'il dit ! Mademoiselle pourra épouser son Bottin ! Ah ! Ah ! On la voit déjà Mademoiselle Marie-Béatrice de Latour de Taille s'appeler madame Bottin ! Ah ! Ah ! Il est vrai que l'fiston est plutôt joli garçon, si j'avais son âge, j'l'aurai p'être pas épousé, mais j'l'aurai ben...

Scène 2, Amélie, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie, Marie-Claudine

Entrent brusquement Marie-Angélique, Helena à son bras suivie de ses deux sœurs Marie-Eugénie et Marie-Claudine (habillée en homme)

Marie-Angélique à Helena

Installez-vous confortablement, ma chère ! Cette chaleur et ce repas m'ont épuisée !

Puis, à l'adresse de Marie-Claudine

Tu ne vas pas te mettre à fumer Marie-Claudine !

Marie-Claudine

Claude ! Je ne veux plus que l'on m'appelle autrement que Claude ! Ne gaspille pas ta salive, tu sais très bien que c'est inutile. Tant que les hommes ne m'admettront pas d'égal à égale avec eux, je fumerai au salon !

Marie-Eugénie

Retire-toi sur le balcon, au moins ! Tu nous empestes !

Amélie

Le café est prêt !

Marie-Angélique *s'adressant à Helena*

Ma chère, ne vous inquiétez pas de cette petite dispute habituelle, notre sœur cherche toujours à se distinguer. Elle a pris cette manie de fumer, savez-vous comment ? Encore jeune fille, en lisant dans les gazettes le récit des écarts d'Aurore Dupin !

Helena

Aurore Dupin ?

Marie-Eugénie

Georges Sand, vous voyez ? (*mine ahurie d'Helena*) Peu importe, maintenant que cette dame est morte, nouvelle excentricité ! Figurez-vous que notre sœur ne jure plus que par cet Émile ... Zola ! Comme s'il était vraiment besoin d'apporter encore de l'eau aux moulins de nos fortes têtes ! Ils ont déjà la liberté syndicale... Enfin, passons !

Votre mari, ma chère, fait merveille, il sait vite repérer les meneurs et hop ! Il vous les chasse aussitôt, et eux et leur famille, puis devenus des parias dans tous les alentours, ils n'ont plus que leurs yeux pour pleurer et leurs hardes à emporter !

Marie-Claudine

Prenez-bien garde ! Le pavé de Paris est encore rouge du sang de nos ancêtres ! À vous vanter de vos injustices, vous finirez la tête tranchée la princesse de Lamballe !

Marie-Eugénie

Ah ! Ah ! Voici notre sœur à nouveau sur sa barricade de salon ! C'est plutôt toi qui perd la tête ! Tu ne supportes pas que l'on parle mariage, toi qui a fait fuir tout ce qui porte pantalons !

Marie-Claudine

Je n'y peux rien si Augustin...

Marie-Eugénie

Tout le monde savait bien qu'Augustin préfère les garçons ! Et tu as beau porter culotte, il te manquera toujours quelque chose...

Marie-Angélique

A non ! pas de vulgarité

Marie-Eugénie

Je suis une de Foudre de Guerre ! Épouse de Général, j'ai mon franc-parler !

Marie-Claudine

Brisons là ! Je ne crois pas que notre beau-frère laissera faire une mésalliance !

Helena

De quelle mésalliance voulez-vous parler ?

Marie-Angélique

Il suffit ! Laissons faire nos époux, le mariage se négocie comme une affaire de famille, certes, mais aussi comme une affaire, tout court. D'ailleurs nous n'en sommes pas à nous rendre chez le notaire, que je sache.

Marie-Claudine

Cela ne peut pas être uniquement une question d'homme ! Et, si c'est une affaire de famille, j'ai aussi mon mot à dire...

Et puis, savez-vous ce qu'en pense Marie-Béatrice ?

Marie-Eugénie

L'intérêt de la famille passe avant tout !

Marie-Claudine

Ainsi, vous seriez prêtes à sacrifier votre enfant dans le seul but de redorer votre blason ?

Marie-Eugénie

Qui est aussi le tien, ne l'oublie pas !

Helena

Ma foi, c'en est trop ! Je ne peux en entendre davantage ! Si c'est de mon fils dont vous parlez, sachez qu'il est ingénieur, oui, ingénieur, comme son père et vous savez qu'il n'en existe encore qu'un tout petit nombre. C'est l'avenir qu'il apporte en plus de notre argent ! Notre fortune ne vient que du mérite. Oui, mon fil est un bon parti !

Amélie

En plus il est joli garçon...

Marie-Angélique

Amélie ! Taisez-vous. Et puis laissez-nous maintenant...

Amélie sort

Scène 3, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie, Marie-Claudine

Marie-Angélique

Helena, ma chère, demeurez ! Notre sœur a lâché son amertume, nous voilà tranquilles pour un moment. Un moment bref certainement. Mais vous vous y habituerez, vous verrez. Dans un instant, elle va pleurer de rage et se retirer !

Marie-Claudine

Vous parlez comme si le mariage était conclu ! Vous m'avez soigneusement tenue à l'écart ! Je vous hais ! Vous m'entendez, je vous hais ! *Elle éclate en sanglots*

Marie-Angélique

Nous y voilà ! Cours vite te suicider et n'oublie pas l'heure du souper !

Marie-Claudine sort

Scène 4, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie

Marie-Angélique

Parlons maintenant entre nous. Ne vous inquiétez pas, ma chère, il ne manque pas de terres à vendre assortie d'un titre nobiliaire ! D'ici peu vous serez baronne !

Marie-Eugénie

Et totalement des nôtres !

Helena

Je ne sais que vous répondre... Est-ce bien nécessaire ? Peut-être qu'un jour une invention du père ou du fils nous rendra fiers de nous appeler Bottin ! Nul besoin de titre alors pour faire d'un Bottin ordinaire un Bottin mondain !

Marie-Eugénie

La caque sent toujours le hareng !

Marie-Angélique

Décidemment, tu finis par parler comme ton mari ! À croire que la volonté de notre père à vouloir absolument un garçon, après moi, bien sûr, a fini par influencer sur vos caractères Marie-Claudine et toi ! Bon, elle n'a pas tort tout de même. Si vous voulez entrer dans notre famille, nous devons aussi vous introduire dans le cercle de nos relations. Mais, vous devrez le mériter par votre loyauté pour en être digne à défaut d'avoir pu conquérir votre titre l'arme à la main au service du roi ! Du roi, madame, oui du roi. Nous le proclamons haut et fort ici car nous soutenons le général Boulanger afin qu'il nous restaure dans nos droits !

Helena

Mais, c'est de la politique ! Mon mari m'interdit de me mêler de cela et d'ailleurs, je n'y entends rien !

Marie-Eugénie

Et... Qu'en pense votre mari ?

Helena

Porter un titre ne le laisserait sans doute pas indifférent, mais il demeure fier de son nom !

Marie-Angélique

Ce ne sont que détails sans importance qui d'ailleurs, à cette heure doivent être réglés. Reprendrez-vous du café ?

Scène 5, Amélie, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie, Marie-Claudine

Marie-Claudine, suivie d'Amélie fait brutalement irruption dans la pièce.

Marie-Angélique

Déjà ressuscitée ? Que t'arrive-t-il encore ?

Marie-Claudine

Savez-vous ce qui arrive à Amélie ? Son fils vient d'être chassé, oui chassé !

A Helena,

Vous pouvez être fière de votre époux, madame, mais sans doute, ruiner une vie ne vous préoccupe pas !

À Marie-Angélique,

Vous pourrez toujours trouver plus dévouée qu'Amélie, en tous cas elle vous quitte !

Marie-Angélique

Comment Amélie, vous voulez...

Amélie

Madame, je n'suis pas d'celle à s'mettre à genoux pour demander grâce... J'sais qu'mon fils, comme tous les galopins de son âge, croient le temps venu pour la révolution finale. C'est crise passagère, pensons-nous ! Mais madame interrogez-vous ! Vous pour qui la moindre étoile de dentelle pour cacher votre décolleté vieillissant, coûte un an de labeur à ceux qui vous permettent de l'acheter ! Aujourd'hui, ils n'en peuvent plus !

Marie-Angélique

Je suis certes accoutumée à vos impertinences, mais là, vous dépassez les bornes ! Partez, mais dîtes adieu à vos certificats et ne comptez pas trouver une autre place dans la région !

Marie-Claudine

Écoutes-moi, Marie-Angélique, je suis majeure depuis peu. Il est plus que temps que je m'occupe de mes affaires et dès maintenant, je pars m'installer à Vaucclair. J'emmène Amélie avec moi ainsi que son fils qui trouvera suffisamment d'ouvrage pour remettre le domaine en état. Monsieur mon beau-frère ne peut s'opposer à ce que l'usufruit des biens qui me reviennent de nos parents me soient désormais versés, même si, étant femme, je ne peux disposer vraiment librement de ma dot ! J'ai consulté maître Fauchtou que Père avait désigné comme exécuteur testamentaire...

Marie-Angélique

Vous avez consulté un notaire ! Avec l'autorisation de qui ?

Marie-Claudine

Je n'ai de compte à rendre à personne, même si la loi m'interdit de gérer mes terres, je trouverai un moyen ! Adieu ! Et cette fois, je ne serai pas de retour pour le souper ! Viens Amélie, ne restons pas une minute de plus dans cette maison.

Elles sortent

Scène 6, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie

Marie-Angélique

Eh bien me voici sans intendante ! C'est tellement difficile de nos jours de trouver quelqu'un de sûr et de surcroît qu'il va falloir former à mes habitudes et à mes goûts.

Helena

Le départ de votre sœur ne semble pas vous affecter outre mesure !

Marie-Angélique

Les frasques de ma sœur ont cessé depuis longtemps de m'atteindre : elle n'a guère de suite dans les idées et ne montre guère d'aptitude à s'établir ! Croyez-moi, elle reviendra bien vite, car ce sera assurément pour elle plus difficile de trouver un mari que moi dénicher une nouvelle intendante !

Helena

Là, je dois pouvoir vous aider. Une de mes amies m'a fait part du décès de la veuve d'un colonel qui mourût à la guerre, enfin peu importe. Cette dame menait grand train, à ce qu'elle m'a dit, sur son domaine près de Bourges. Son intendante se trouve sans poste pour le moment.

Marie-Eugénie

A-t-elle l'autorité suffisante ?

Helena

À ce qu'elle m'en a dit, elle serait même intransigeante avec les autres domestiques qui l'ont d'ailleurs surnommée : la « caporale ».

Marie-Eugénie

Parfait ! Et... Comment se nomme-t-elle ?

Helena

Son nom est imprononçable, je ne connais que son prénom, mais je me renseignerai plus avant et vous mettrai en relation.

Marie-Angélique

Merci, ma Chère, votre aide est précieuse et il me tarde de savoir enfin si nos époux sont parvenus à un accord. Mais au fait, ce prénom quel est-il ?

Helena

Ulrica, je crois, mais sa patronne l'appelait Marine !

Un court silence durant lequel toutes hochent la tête. Puis du bruit se fait entendre...

Marie-Angélique

J'entends du bruit, nous allons être enfin fixées !

Scène 7, Marie-Angélique, Helena, Marie-Eugénie, Amaury-César

Entre Amaury-César, manifestement irrité

Amaury-César

Que veulent dire ces éclats de voix ? Encore Marie-Claudine qui fait des siennes ? J'entends être tranquille chez moi, surtout lorsque des affaires aussi importantes que le mariage de notre fille est en jeu !

Marie-Angélique

Mon Ami, de grâce, calmez-vous. Les choses sont peut-être un peu plus compliquées cette fois-ci !

Amaury-César

Comment est-ce possible ?

Marie-Angélique

(Inquiète) Mais où est donc Monsieur Bottin ?

Amaury-César

Reparti à l'usine... Il y a un problème, un accident je crois qui entraîne de la grogne, Bottin s'en occupe !

Helena

Il aurait pu me prévenir tout de même ! Comment vais-je rentrer maintenant ?

Marie-Angélique

Mais il reviendra, ma chère, sinon nous vous enverrons Isidore. C'est notre palefrenier, coureur, mais... Enfin bref, Amaury ne nous faites pas languir !

Amaury-César

Quoi ? Que voulez-vous dire ? Racontez-moi plutôt ce qui devient plus « compliqué », comme vous dites !

Marie-Angélique

Oh, ce n'est quand même pas grand-chose, comparé au mariage de notre fille ! Enfin, à voir votre air, il n'y a rien de décidé je suppose. *(Amaury secoue négativement la tête)* Je m'en doutais, les hommes n'entendent rien à ses histoires là ! *(Amaury se contente de hausser les épaules et se dirige vers la fenêtre)*

Amaury-César

Mais que se passe-t-il ? Qui a fait atteler ?

Marie-Angélique

Ce doit être Marie-Claudine, figurez-vous mon ami qu'elle nous quitte et cette fois c'est sérieux ! Elle est allée voir Maître Fauchtou et s'est mise apparemment au fait de ses droits sur les biens de notre famille qui lui appartiennent...

Amaury-César

Et dont nous continuons à percevoir l'usufruit, le sait-elle ?

Marie-Angélique

Évidemment, et elle entend bien en percevoir sa part ! Mais ce n'est pas tout !

Amaury-César

Effectivement, ça se complique ! Mais quel est le motif de cette décision soudaine qui vous fait croire que c'est définitif ?

Marie-Angélique

Eh bien, tout est parti d'Amélie !

Amaury-César

À cause de son fils ? (*Marie-Angélique secoue la tête affirmativement*) Je m'en doutais ! C'est une forte tête, Bottin n'aime pas cela du tout, il ignorait certainement que sa mère fut elle-même notre employée... C'est fâcheux, mais ne suis pas mécontent de voir s'éloigner cette intrigante.

Marie-Angélique

Helena a déjà une remplaçante à nous proposer

Helena

J'aurai même pu passer voir mon amie sur le chemin du retour, si mon époux ne tarde pas trop...

Marie-Eugénie

Oh ! Mais j'y pense, s'agirait-il de madame des Granzaires ?

Helena

Oui ! Vous vous connaissez ?

Marie-Eugénie

Bien sûr, nous adhérons à la même société de bienfaisance, c'est un cercle très fermé, comme vous le savez peut-être... (*Devant le visage perplexe d'Hélène, elle enchaîne aussitôt*)

Je pense qu'il est temps de partir, nos hôtes ont certainement besoin que nous les laissions à leurs affaires !

Helena

(*S'adressant à Amaury-César*) Ne me direz-vous pas si la demande de mon fils pourrait être agréée si elle se manifestait ?

Amaury-César

Certes, le rapprochement de nos deux familles présente de sérieux... avantages, mais voyez-vous, je dois en convaincre aussi ma fille. Elle est très proche de sa tante Marie-Claudine qui lui monte sa jeune tête contre nos traditions. Et là... du fait des événements, je crains le pire... Soyez patiente, je saurai, le moment venu, lui rappeler son devoir. Mais, je ne vous chasse pas...

Marie-Eugénie

(*S'adressant à Amaury-César*) Mon cher, je vous approuve totalement : le devoir ! Le sens du devoir et du sacrifice ! (*S'adressant à Marie-Angélique*) Partons nous occuper de vous trouver la perle rare, je vous enverrai un coursier pour vous en entretenir (*Elle l'embrasse, puis se tournant vers Helena*) Venez ma chère ! (*Helena incline la tête en direction des De Latour, elles sortent*).

Scène 8, Marie-Angélique, Amaury-César

Amaury-César

Figurez-vous, ma chère, que les choses se compliquent bien plus encore que vous ne l'imaginez !

Marie-Angélique

Comment est-ce possible ?

Amaury-César

Après plusieurs quiproquos dont je vous épargne les détails, il s'avère que ce n'est pas notre Marie-Béatrice qui attise les feux du fils Bottin, mais sa tante Marie-Claudine !

Marie-Angélique

Comment est-ce possible ?

Amaury-César

Marie-Claudine, votre sœur en personne !

Marie-Angélique

Comment est-ce possible ?

Amaury-César

Il est probable que les terres dont hérite votre sœur soient propices pour l'implantation de fours à chaux, et même d'une qualité supérieure. Ce qui n'a pas échappé au petit Bottin dont c'est le métier d'explorer de nouveaux gisements et qui a dû se renseigner sur la personne qui en est propriétaire ! Or, il pourrait se montrer le parti idéal pour assurer la liberté de jouissance des terres de votre sœur !

Marie-Angélique

Croyez-vous que Marie-Claudine sache déjà tout cela ?

Amaury-César

Probablement pas. Mais si Irénée Bottin parvient à ses fins, c'est la nôtre qui commence !

Marie-Angélique

La nôtre... de fin ? Comment est-ce possible ?

Amaury-César

Irénée est ingénieur, au fait des techniques de pointe, il aura vite fait de balayer la concurrence et nous en l'occurrence. À moins...

Marie-Angélique

À moins ?

Amaury-César

À moins que nous lui ouvrons les yeux sur Marie-Claudine. Tant qu'elle n'est pas mariée, les domaines restent sous notre contrôle. Il en sera de même si Marie-Béatrice devient l'épouse d'Irénée Bottin. Notre fille, heureusement connaît ses devoirs. Dois-je vous en dire plus ? Encourageons plutôt ce Théophraste Lauzad à se déclarer auprès de Marie-Claudine, car il est clair, qu'avec ses airs de merlan frit un jour de Saint-Valentin, il en meurt d'envie !

Marie-Angélique

C'est vrai que ma sœur n'est pas indifférente à son esprit, mais il est son aîné d'au-moins dix ans, et pour ce qui est de..., enfin du, vous voyez, du marivaudage...

Amaury-César

Justement, vous y êtes, imaginez ! Notre bellâtre se marie avec votre sœur... Disons qu'un ensemble de circonstances fâcheuses empêche qu'ils fassent ne serait-ce qu'un héritier : les biens restent dans la famille ! Certes, votre sœur trouve par son mariage le moyen de prendre ses affaires en main. Mais, aucun des deux ne connaît quoi que ce soit des affaires. Marie-Claudine ne peut que s'en remettre à Irénée. S'il devient entre temps notre gendre, il nous devra beaucoup et nous garderons le contrôle !

Marie-Angélique

(pensive) Prodigieux !!! Du coup, je me demande par quel stratagème vous avez bien pu obtenir ma main... Enfin ! Dîtes-moi plutôt comment vous comptez vous y prendre pour parvenir à vos fins.

Amaury-César

Faites-moi confiance. D'abord, arrangez -vous pour vous entretenir avec Monsieur Lauzad. Donnez-lui du « mon ami » autant que vous vous voudrez. Faites-lui comprendre que vous avez vu clair dans ses sentiments pour votre sœur et que vous, que dis-je ? Que nous les encourageons. Expliquez-lui votre brouille avec Marie-Claudine et chargez-le de lui remettre un billet, ce qui lui fera un prétexte pour rencontrer Marie-Claudine en tête-à-tête. Il importe que vous vous reconcilieiez avec votre sœur, mais surtout qu'elle ne se doute de rien sur le regard que lui porte Irénée et, bien entendu, ne faites aucune allusion aux terres. C'est bientôt notre réception annuelle : invitez Théophraste, Claudine et tous les Bottin. Faites-en sorte que Marie-Béatrice soit éblouissante de féminité dans sa robe de bal et qu'avec la complicité de la mère d'Irénée, qui, je crois, nous est acquise, toutes les danses de notre fille soient bloquées par Irénée ! Vous voyez, il y a peut-être une solution, je compte sur vous, vous savez mener ces choses...

Marie-Angélique

Un compliment dans votre bouche ? Séducteur ! C'est entendu ! Finalement, nous œuvrons pour le bonheur de tous ne croyez-vous pas ? De toute façon, si elle est partie s'installer à Vauclair, elle reviendra vite. Le château n'a pas été occupé depuis au moins quarante ans, je n'imagine pas l'état dans lequel il doit se trouver. Marie-Claudine, qui aime tant son confort et la modernité nous reviendra bientôt, soyez sans crainte ! Néanmoins, je vais lui faire porter un billet aussi aimable que possible...

Amaury-César

A la bonne heure ! Je vais de ce pas retrouver Bottin père prendre des nouvelles du front !

*(Il sort).

Marie-Angélique

(Elle pousse un gros soupir, s'évente nerveusement avec son éventail, puis dit, en secouant la tête)
Comment est-ce possible ?

(Fin du premier acte).





La Ragoteuse



Je vais en avoir à raconter aujourd'hui à monsieur Théophraste. Ce n'est pas au cimetière que nous allons nous rencontrer, ce que j'ai à lui dire demande un peu plus de discrétion.

Quand il est passé devant chez moi vers midi, je lui ai fait signe et nous avons convenu de nous retrouver au canal à l'heure de la sieste. Ce n'est pas la meilleure heure pour attraper le goujon, mais ce qu'il va attraper lui, c'est du nanan

De bonne heure ce matin, l'Amélie était sur la place, devant chez le boulanger.

Ce n'est pas à elle d'aller chercher le pain pour le château. Comme je n'avais pas de bon pain frais pour accompagner mon café, j'ai mis mes sabots, mon fichu sur les épaules, et ai rencontré l'Amélie qui sortait de la boutique avec un gros pain sous le bras. Elle n'est pas toujours bien gracieuse, mais elle l'était encore moins.

- *Que t'arrive-t-il pour que tu sois si tôt au village ? C'est pas Isidore qui doit venir chercher le pain, avec tout ce monde au château.*

L'Amélie me lance un regard noir

- *Si tu veux savoir, t'as qu'à aller voir les Bottin, c'est engeance et compagnie c'monde-là, ils ont renvoyé mon Victor, qu'elle me lance.*
- *Ton Victor ? C'est pour ça qu't'achète un gros pain ?*
- *C'est pour nous deux, moi aussi, ils veulent plus de moi.*
- *Ma pauvre, viens donc boire une goutte de café chez moi pour te remonter.*

Je pouvais pas faire autrement.

L'Amélie m'en a raconté de belles sur le château, je vais voir avec monsieur Théophraste, je vais peut-être en apprendre d'autres, et ça va lui donner des informations pour ses articles.





Théophraste n'en revenait pas, quelle audace, cette Claude ! Elle lui avait même déclaré : « Théophraste, vous êtes mon invité dorénavant, sachez qu'en contrepartie, je vous demanderai d'être un fidèle témoin et rapporteur pour votre journal de ce que les ouvriers subissent au service des patrons tel que monsieur le comte Amaury de Latour de Taille propriétaire des usines à chaux »

Touché par la confiance que Claude lui accordait, il comprit qu'elle était de tous les combats pour le peuple et admit mieux ses absences à Paris. Il allait donc l'aider fidèlement et peut être l'amour serait au rendez-vous ?

Quelques jours après son installation sur son domaine, Claude confia l'intendance à Amélie et accueillit le fils de celle-ci, Victor qui avait la trentaine et se trouvait sans travail.

Elle réunit toutes les ouvrières et tous les ouvriers agricoles du domaine, fit le bilan avec eux de ses terres cultivables et des prés et s'enquit pour chacun d'eux de leur situation familiale.

Théophraste assista à cet échange, son admiration pour Claude allait grandissant, tant c'était une maîtresse femme.

Une fois le domaine en sécurité, elle s'adressa à Théophraste et lui confia que la situation des chauxfourniers était déplorable, et qu'elle comptait sur son aide pour la dénoncer.

– Avez-vous entendu parler de ce qui se passe aux mines du Creusot et à Monceau les mines ?

– Oui leur mouvement de grève est venu de Paris, ils veulent un syndicat pour les défendre, mais pas le syndicat jaune, celui de la droite prolétarienne, trop souvent orienté en fonction du patronat, mais un vrai syndicat, à Paris il disent un syndicat rouge-communisme ou socialiste-

– Avez-vous le résultat, vont-ils créer un vrai syndicat ?

– Je ne sais pas, en tout cas ils ne veulent plus travailler seize heures par jour et surtout être protégé contre les accidents de travail.

– Comme je les comprends, non seulement ils sont abîmés à vie quand ils ne sont pas morts ! mais ils ne peuvent plus subvenir aux besoins de leur famille.

– Mais les choses bougent, il s'est créé des registres spéciaux pour recenser les accidents et leurs circonstances, un inspecteur du travail se déplace sur les lieux mêmes chaque mois.

– Mon pauvre Théophraste, vous êtes bien naïf, savez-vous comment cela se passe.

– heu ! non

– Un inspecteur vient de temps en temps à l'usine, dans les bureaux, ils prennent connaissance du dossier avec le contremaître, mais ne rencontre jamais l'ouvrier concerné, pire, il demande une lettre circonstanciée écrite par celui-ci !

– C'est déjà un début !

– Un début de quoi, savez-vous Théophraste que les pauvres bougres dans leur majorité savent très peu écrire, voir pas ? N'oubliez pas que ce sont, pour la plupart, des ouvriers agricoles qui quittent leur ferme pendant l'hiver et qui s'embauchent aux fours à chaux, ce sont des tâcherons, qui n'ont pas droit à la parole, bienheureux d'être embauchés dirait Amaury ! Savez-vous que l'un d'entre eux avait fait écrire sa lettre par le curé ? trop bien tournée, il n'a pas été cru ! On lui a dit que c'était son manque de prudence, s'il avait été brûlé ! Trop pauvre, il n'a pas fait soigner les brûlures de son visage, le contremaître l'a changé de poste et c'est tout !

– Mais comment avez pu connaître tout cela ?

– Eh bien c'est, Irénée Bottin, le fils du contremaître (celui que l'on veut marier avec ma nièce) qui me l'a raconté.

– Y a-t-il beaucoup d'accidents ?

– Eh bien mon cher, c'est à vous d'enquêter discrètement, faites-vous accepter dans le pays, ayez une oreille attentive, recueillez des confidences etc.... En suite rapportez moi les faits. Nous monterons un dossier pour cet inspecteur du travail si complaisant.

– Mais j'ai déjà mes habitudes au café de la mère Henriette !

– Eh bien continuez !

– Dans ce cas, accepteriez- vous de m'accompagner à Paris, où j'ai mes informateurs. Le ministre du commerce Millerand met tout en œuvre pour rassembler les jaunes et les rouges afin qu'un syndicat efficace naisse enfin.

Il ne laissât pas à Claude le soin de répondre et dans sa lancée, Théophraste déballa son savoir :

– Savez-vous que les jardiniers de Paris ont été les premiers à se syndiquer ? c'était en 1877, les bûcherons de la Nièvre et du Cher ont essayé également en 1892, suivis des ouvriers agricoles en 1898.

– Les ouvriers agricole ? et bien ce n'est pas parvenu jusqu'ici !

– Effectivement c'était plus dans la Beauce.

– Alors Théophraste d'après tout ce que vous me racontez, l'espoir est permis, pourquoi pas chez les chauffourniers ? Si les mineurs de Monceau les Mines se mobilisent, pourquoi pas nous ?

– Mais Claude, je ne vous vois pas bien mener un combat au sein des usines de votre propre beau-frère, le conte Amaury de Latour de Taille !

– Amaury ne pense qu'à lui, et ses usines ne servent qu'à renflouer les dépenses inconsidérées qu'il fait au château, au détriment de tous les ouvriers !

– Soit, j'en conviens, mais vous ne pouvez pas vous faire embaucher aux fours tout de même ! comment allez-vous vous y prendre ?

– Irénée Bottin !

– Irénée Bottin ? le fils du contremaître ?

– Oui il m'aime bien, et n'a pas du tout envie d'épouser ma nièce pour enrichir Amaury, je le sais il me l'a dit !

– Il vous aime bien ? Mais vous ?

– Moi aussi je l'aime bien, j'ai confiance en lui, c'est un honnête homme, il fera ce que je lui demanderai.

Fichtre pensa Théophraste, je ne suis plus seul sur les rangs, encore un qui l'aime bien. Cette Claude a un don exceptionnel, elle séduit par sa volonté tous ceux qui l'approchent.

Ce constat ne fit qu'accentuer son désir de plaire à Claude, on verra bien qui de Bottin ou de moi sera le vainqueur, pensa-t-il ?

Théophraste, conjointement à son travail de feuilletoniste, se mêlait de plus en plus à la vie du village. Quelques villageois le reconnaissaient depuis le bal de la Saint Jean, ils les avaient vu danser ensemble et faisaient déjà des suppositions qu'il ne démentait pas. Il ne disait plus : je suis l'ami du comte, mais je suis l'ami de Claude !

Les langues se déliaient peu à peu au café ou parfois il retrouvait Victor désœuvré, ils se parlaient plus aisément, entre hommes, que chez Claude

Sa mère, Amélie, venait de se faire chasser par la Comtesse, elle n'avait commis aucune faute, mais une rumeur disait qu'elle avait été la maîtresse du comte, mais ce n'était pas une raison pour la congédier ! Aujourd'hui Victor est morose :

– Vous savez Théophraste, j'ai toujours vu ma mère travailler dur pour nous élever ma sœur et moi, si elle a "fauté" c'est qu'elle n'avait pas le choix, c'était accepter ou perdre sa place, mais malheureusement elle l'a perdue quand même, heureusement que Claude est là ! Alors rumeur ou vérité je m'en moque, voyez -vous, elle retrouve une dignité, elle ne sera pas malheureuse au service de Claude

– Mais vous Victor, pourquoi, avez-vous été mis à la porte des fours à chaux ?

– La raison : ma lenteur, j'étais affecté à la carrière et comme vous le voyez je ne suis pas très costaud, les brouettes étaient lourdes et je peinais à les transvaser dans les wagonnets, je m'y prenais en plusieurs fois et je n'allais pas assez vite paraît-il, pourtant Maurice qui est au gueulard ne s'est jamais plaint, il avait de quoi alimenter son four, alors trop lent trop lent, c'est vite dit.

– Sais-tu qui te remplace ?

– Non

– Tu avais des copains là-bas ?

– Vous savez on m'a changé de poste tellement de fois...J'aimais bien Léon, il en a subi des quolibets tout ça parce qu'il était polonais ! C'était un courageux, il a bien fait de partir chez la Marguerite, mais le pauvre il n'a pas de chance, je me demande comment il va faire maintenant sans sa femme, il ne pourra pas tout faire seul.

Une idée commençait à germer dans la tête, mais il n'osa pas en parler.

Théophraste est bien intégré dans le village, il prend un malin plaisir à s'intéresser aux habitants et à leurs coutumes, la vie parisienne ne lui manque plus du tout, et la compagnie de Claude, lui sied particulièrement.

Il en oublierait presque d'écrire son feuilleton hebdomadaire pour son journal l'Aurore, tant il consacre du temps aux « chroniques du bassin de Beffes »

D'anciens chafourniers habitués du café de la mère Henriette délient leurs langues. Accoudés au zinc devant une mauvaise piquette, les rancœurs remontent, des regrets, la colère parfois de n'être pas nés au bon endroit. Ceux qui travaillent n'ont guère le temps de venir au café. Ils vivent seize heures par jour, dans la poussière blanche et le bruit des machines, tout cela vous use un homme. Le soir ils s'endorment aussitôt après avoir pris leur bol de soupe, pour être en forme le lendemain qui sera pareil à aujourd'hui. En plus il faut supporter les contremaîtres qui hurlent, parce que le travail n'avance pas. Des injures fusent, ils sont traités de fainéants. Ils encaissent sans broncher, leur place en dépend, ils le savent, le lendemain à la louée le contremaître aurait vite fait de les remplacer.

Au bureau de tabac presse journaux, la foule s'est attroupée, même ceux qui n'achètent rien d'habitude, il faut dire qu'on parle d'un fait divers dans le journal « **Le réveil social du cher** » :

Un ouvrier défiguré

La semaine dernière alors que les fours à chaux tournent à plein, Jacques, employé depuis dix ans à la grande usine de Beffes, fait une embardée dans la salle de blutage, alors qu'il refroidissait la chaux vive à l'aide de son arrosoir.

Lâchant celui-ci, un nuage de vapeur, lui brûla le visage, ses camarades ont pu lui porter secours, en l'aspergeant d'eau froide. Il fut transporté à l'hôpital de la Charité-sur-Loire par le patron lui-même Le Comte de Latour de Taille, dans sa voiture automobile

Il faut noter que c'est le second accident de ce genre qui survient dans la grande usine. Un réel

manque de sécurité doublé de cadences infernales semble en être la cause.

Théodore avait envoyé son article à l'Aurore, comme maintenant, il en avait l'habitude mais l'Aurore n'était distribué que dans les grandes villes ! Claude, toujours elle, lui avait dit :

– Un journal vient de se créer dans notre région, je connais son directeur, il serait ravi de vous publier et cela ferait bouger les choses ici.

Et voilà comment le buraliste vit défiler les chauffourniers ou leur famille, chacun voulant savoir ce que Théophraste Lauzad avait écrit.





Chers lecteurs, chères lectrices,

Après ces premières rencontres si pittoresques, chacune dans leur genre, je manifeste un intérêt soudain pour la chaux qui étonne autant que le ravit mon hôte industriel. Il me présente le fils de son contremaître, Irénée Bottin, jeune ingénieur qui m'explique avec plus de détails que je ne saurai vous en donner tout ce qu'il faut connaître sur la chaux. J'apprends ainsi les propriétés extraordinaires de ce liant, sorte de ciment ou de mortier, permettant d'édifier nos ponts, nos canaux, nos bâtiments leur donnant une résistance inégalée depuis l'empire romain. Des propriétés révélées par l'ingénieur Louis Vicat qu'il a publié il y a une quarantaine d'années, en 1853. Voilà toute l'affaire : certaines pierres comportent un mélange de calcaire et d'argile en proportion telle qu'après avoir été chauffées à très haute température puis refroidies, elles procurent, un fois concassées, une chaux extrêmement efficace. Or, il se fait justement que je me trouve dans la région où le sol en est particulièrement riche ! Une qualité reconnue à Paris, par les Ponts et Chaussées, le génie militaire entre autres sous le nom de chaux de Beffes provenant du bassin chauxournier de ce même village. Je me garde bien de faire part de ma visite dans l'estaminet de Marseilles-lès-Aubigny, mais lui fait part de troubles parmi les ouvriers dont l'écho est parvenu jusqu'à Paris :

- On dit que les conditions de travail sont comparables à celles de la mine, lançais-je pour tester mon interlocuteur.
- Certes, le labeur n'est pas aisé, mais fournit du travail en abondance, directement et indirectement, une manne pour cette région en déclin il n'y a pas si longtemps !
- Ne pourrais-je pas visiter l'usine pour me faire une idée ? Je pense que cela pourrait constituer matière à un bon article...
- Bien sûr, bien sûr... réplique mon interlocuteur, visiblement embarrassé, c'est qu'il va vous falloir vous... Comment dirai-je ? Vous... changer. Enfin, je peux vous prêter des vêtements moins fragiles que les vôtres. Quand voulez-vous ?
- Je suis plus disponible que vous !
- C'est vrai. Eh bien, disons cet après-midi, je préviens Isidore qu'il vous conduise jusqu'à mon bureau où vous trouverez de quoi vous équiper.

Cet après-midi de printemps est radieux. Le chant des oiseaux ne nous quitte pas tout au long du chemin : d'abord la traversée du parc qui, après deux parterres symétriques en façade, se prolonge par une forêt épaisse seulement interrompue par les grilles du château et s'étend bien au-delà. En face de nous, une trouée de lumière soudain nous aveugle du fait du contraste saisissant avec l'obscurité de l'épais sous-bois. En même temps, nous percevons le bruit de plus en plus intense d'outils frappant sur la pierre.

- Nous reviendrons plus tard, se contenta de m'avertir le taiseux Isidore devant mon regard intrigué.

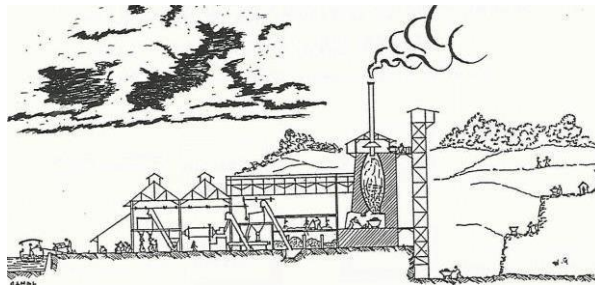
Le ton est bref, je n'insiste pas. Le chemin dessine maintenant une courbe et descend assez abruptement pour déboucher sur des champs où paissent quelques vaches accompagnées de leurs veaux, un spectacle exotique pour un parisien, comme vous pouvez l'imaginer. D'épaisses haies délimitent les prés que nous longeons jusqu'à atteindre un canal, celui qui est parallèle à la Loire, une splendide

réalisation. Je ne prête pas plus d'attention aux embarcations chargées halées tout près de nous, car mon regard était tout entier capté par l'immense bâtisse qui se dresse devant nous.

Le corps principal du bâtiment montre trois toitures alignées surmontées de verrières qui laissent filer une sorte de vapeur blanchâtre qui vient rejoindre haut dans le ciel la fumée plus épaisse qui semble s'échapper des entrailles de la colline au pied de laquelle nous nous trouvons. Sous ces toits, trois grandes portes laissent passer les ouvriers poussant les brouettes remplies de chaux jusqu'aux barges, tandis qu'ils rapportent les sacs vides de la précédente livraison. Toutes sortes de bruits se mélangent et semblent nous envelopper, nous forçant à lever la voix :

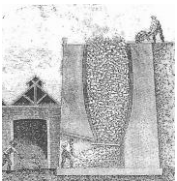
- Soyez le bienvenu, Monsieur Lauzad ! Me lance un jeune homme de belle prestance à la moustache aux bords relevés, l'allure soignée qui contraste avec les ouvriers que nous venons de croiser. Entrons un moment pour nous équiper... ajoute-t-il me conviant d'un geste à entrer dans un petit bâtiment aux fenêtres garnies de barreaux. Ce détail provoque mon étonnement mais je choisis pour l'instant de ne pas m'en ouvrir.

Bientôt, Bottin et moi-même revêtus d'une sorte de redingote en toile très longues et chaussés de bottes, nous trouvons à l'arrière de l'usine devant un escalier de pierre très étroit et commençons à grimper la colline. A mesure que nous nous élevons, je découvre le paysage grandiose qu'offre cette campagne que viennent saccager ces usines modernes pour embellir d'autres lieux d'ouvrages titanesques !



*Expédition/ensachage/broyage/blutage/cuisson/extraction
L'usine « type » Source et dessin : W. Grossmann*

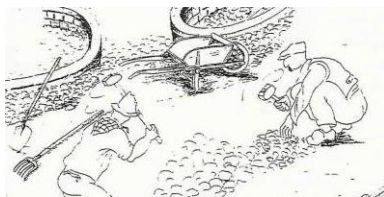
Parvenus au sommet nous entendons distinctement le bruit des pioches. Encore quelques pas et nous nous retrouvons au bord d'une carrière. Le sol est creusé de façon à faire comme un immense balcon. Les tailleurs s'affairent à remplir des bouettes qui, sitôt pleines sont acheminées vers les « gueulards », ainsi que l'on nomme l'ouverture des fours. Ceux-ci telles de gigantesques cheminées sont adossés à la colline, leur base partant du niveau de l'usine.



(Source : W. Grossmann)

Tout à coup, le son d'une corne retenti. Aussitôt, tout le monde quitte l'excavation, Bottin me tire sans ménagement par la manche et me fait entrer dans une sorte de cabane en pierre sans fenêtre avec juste de minuscules fentes pratiquées dans le mur face à la porte qui donne une vue sur la carrière. La

corne retentit à nouveau. Le silence qui suit, bien que relatif, confère une certaine solennité à la scène. Je colle mon œil à l'une des ouvertures anticipant quelque chose de peu ordinaire : mais quoi au juste ? La formidable explosion qui se produit alors, chargeant l'air d'encore plus de poussière mais aussi d'éclats de pierre, me fournit aussitôt la réponse : on extrait un nouveau bloc à exploiter. L'air s'éclaircit quelque peu tandis qu'un dernier appel de la corne provoque le retour des ouvriers.



(dessin W. Grossmann)

Déjà, les ouvriers se pressent à concasser à la masse les blocs de pierre :

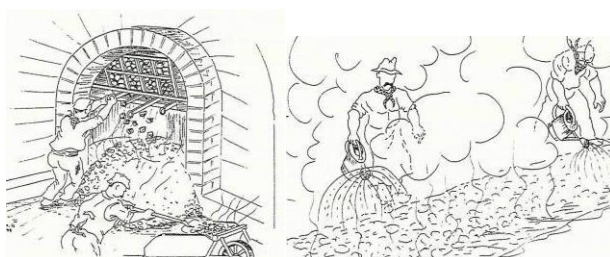
- La pierre qui sera déversée dans le four ne doit pas faire plus de la taille d'un poing pour assurer une bonne cuisson avec le charbon qui s'alterne en couches successives dans le four, me précise mon guide. Allons voir le haut de ces fours de près, ajoute-t-il en me prenant familièrement par le bras.

Nous suivons les brouettes jusqu'à l'ouverture du four, le « gueulard ».

Illustration pages 38-39 (dessin W. Grossmann)(dessin W. Grossmann)



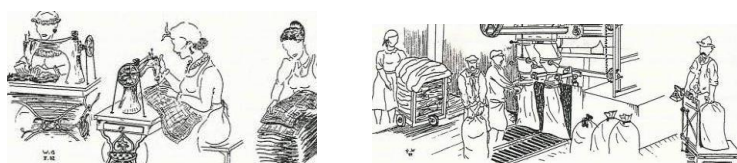
Un four est déjà en train d'avalir son contenu, exhalant une fumée suffocante que nous tentons d'atténuer en mettant nos mouchoirs sur notre visage. Irénée, manifestement pressé de quitter le lieu, me fait signe de le suivre. Nous redescendons par l'étroit escalier de pierre tandis que monsieur Bottin m'explique toute l'importance du chafournier dont l'habilité et le savoir faire sont indispensables pour savoir sélectionner à l'arrivée les pierres correctement cuites une fois la chaux refroidie (le « blutage »).



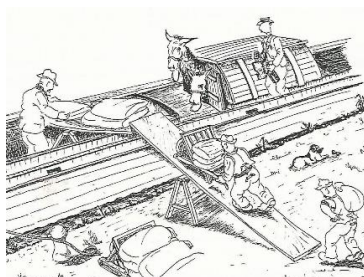
(dessin W. Grossmann)

- Après cette opération, me dit-il, dont je vous épargne la visite : la sortie du four se fait dans une atmosphère particulièrement pénible, vous pouvez me croire ! Après cette opération donc, les pierres sélectionnées sont broyées puis mises en sac. Voilà ! Vous savez presque tout monsieur Lauzad !

En réalité, je me doutais qu'une bonne partie de la réalité m'avait été escamotée... J'en fus d'autant plus convaincu en allant retrouver Isidore qui, appuyé sur le chambranle d'une porte vitrée était en plein bavardage avec une femme qui semblait devoir rire à la fin de chacune de ses phrases. Je me trouve en fait dans un vaste hangar où des femmes s'acharnent à raccommoder des sacs avec de puissantes machines à coudre. Après le remplissage de ces sacs, ils seraient acheminés vers les bateaux pour être expédiés.



(dessin W. Grossmann)



(dessin W. Grossmann)

- Ces mariniers, tous des drôles ! me lance tout à coup Isidore qui, devant mon regard interrogateur précise : toujours prêts à faire la fête, à boire et en venir facilement aux poings ces bougres-là ! Ils ne se frottent pas trop aux chauffourniers, avec leur carrure de bûcherons, ça fait réfléchir plus d'un, d'autant qu'ils sont plutôt chatouilleux eux-aussi, si vous voyez ce que je veux dire.





(La fusion des deux textes suivants est prévue)

Il est venu avec la « Berrichonne » de son oncle marinier qui apportait entre autres, de nombreux sacs de jute à l'usine, sacs rapetassés par les femmes. Julien en charge sur une brouette. En face, la grande bâtisse aux toits en ligne brisée, aux hautes portes romanes comme celle d'une église. Drôle de sanctuaire d'où parviennent de bruits métalliques, des bruits incessants de machine. Devant des hommes en long tablier sur lequel bave une couleur blanche, trompeuse : celle de la chaux ;

Il entre et voit plusieurs visages de femmes jeunes penchées sur leurs machines Singer, attentives, sérieuses, prisonnières, continuant à piquer ces gros sacs de jute enfarinés.

A peine jettent-elles un regard furtif sur l'étranger qui amène du travail. Le dos courbé, la nuque lasse, elle pique et pique sous l'œil averti du « contremaître » qui passe de temps à autres. Il ne reconnaît plus personne depuis le temps où il habitait le village voisin. Il se demande si son meilleur ami de ce temps-là, travaille toujours dans cette usine. Julien les salue et croise le regard d'abeille d'une brune timide, au visage ovale qui lève des yeux interrogateurs sur lui. Qui est-elle ? La connaît-elle ?

Julien, troublé par ce visage ramène la brouette, la laisse à l'apprenti et décide de retrouver ses souvenirs de jeunesse dans ce pays.

Il décide de monter là-bas, la route, à droite qui se perdait dans la campagne et où habitait son meilleur ami. Le soleil du matin illumine les épis déjà formés ; les oiseaux chantent ; Il s'arrête devant la dernière petite maison de pierres aux volets repeints couleur lie de vin, qui garde toujours ses barreaux aux fenêtres, Un rosier les encadre et offre à Julien ses plus beaux tons de velours comme autrefois ; la maison est toujours habitée avec ses petits rideaux rouges de Vichy. C'est celle de Jules, son ami d'enfance pour qui il avait tant d'affection mais que l'absence avait éloignés.

Tout à l'heure à l'usine, il a été troublé par le regard chaud et timide d'une belle ouvrière. Serait-ce Louise, la sœur de son copain qu'il admirait tant ? Il la revoit, les cheveux longs et frisés, et relevés dansant sur la place du village les bourrées. Sa jupe en droguet lilas resserrée à la taille valsait, au son de la vielle qui chantait joie et jeunesse. Elle timide s'épanouissait en dansant ; son sourire pulpeux rappelait les belles cerises rouges et brillantes qu'il lui cueillait. Doux temps des cerises ! Et si c'était elle qui l'avait regardé à l'usine ! Il continue la marche des souvenirs. et s'arrête devant le gros cerisier qui est toujours là et le hèle.

Il revoit ses battements de cœur quand le Dimanche, Jules et sa sœur empruntaient les sentiers, ayant pour institutrice Dame Nature et liberté.

Il lui offre ce pochon plein de cerises gaies et amoureuses et si tendres ; Elle lui tend ses mains enroulées dans des pansements, qui lui font si mal !



En ces premiers jours de printemps 1898, une « Berrichonne » longue et chargée glisse, tirée par deux ânes, courageux, aux poils luisants, bien entretenus, guidés par un grand jeune homme blond, en biau, aux larges emmanchures, au grand chapeau de feutre, aux yeux couleur d'eau où semble couler une perle de regret, en contemplant ces toitures de tuiles ou de métal, recouverte de poussière blanche.

Sort un flot d'hommes, casquettes sur la tête, pantalon de coutil, rentré dans des bottes marron. Une à une sortent des brouettes contenant d'énormes sacs de jute, tirés par des jeunes garçons qui les déchargent au long du quai.

Il caresse ses ânes qui travaillent dur à remorquer la péniche jusqu'à la gare de Chabrolles.

Et de s'entendre dire :

– Bon voyage, grand Julien ? Te revoilà. Quelles nouvelles de Montceau-les-Mines ?

– Père Louis, il y a un vent de grève comme à Paris : trop de travail pénible et long pour les ouvriers ; ils revendiquent comme partout : moins d'heures et plus de repos. Mais chut, il faut se taire. On se retrouve comme convenu au café de la Marine, à 18 heures ?

– Ici, ça ne roule pas comme des brouettes, le contremaître est toujours là ; regarde -le à la porte du blutage, l'air sérieux, ne laissant rien passer même si les os de nos ouvriers craquent ! On en discutera tout à l'heure, à 18 heures, mais attention, à Pierrette !

Va et vient incessant de lourds sacs chargés de charbon qui quittent la péniche, et de sacs de chaux que de jeunes et vaillants ouvriers montent sur une planche si peu large !

Le large chapeau de feutre noir sourit, donne une poignée de main au père Louis qui connaissait bien son père, déroule les cordes du tabernacle pour accoster la péniche et emmène ses ânes, comme d'habitude dans le pré, près de la maison de l'éclusier.

Il a toujours aimé revenir en ce village de Beffes, malgré la poussière de plus en plus suffocante,

le tumulte des wagonnets plein de pierres qui se brisent, soufflent, le bruit des pelles audacieuses. Braves paysans loués pour quelques mois et qui connaissent l'enfer, pour quelques sous de plus. Tout juste si leur dos courbé, portant des sacs de chaux légère jusqu'aux péniches, ne se penchent pas, de plus en plus vers la terre pour y mourir plus vite !

Au long du canal, s'approche un homme à lunettes, au chapeau gris, aux petits yeux curieux, sortant un calepin de sa poche de veston et notant quelques lignes, après avoir parlé au patron de la péniche.

– Julien, viens voir, tu pourras mieux que moi répondre à ce monsieur de Paris. Ton père travaillait là, à l'usine, il y a quinze ans. »

– Vous n'êtes pas inspecteur du travail ? Je peux parler sans crainte ?

– Je m'appelle Théophraste, dit-il en reniflant, j'enquête sur le travail des ouvriers, qui dit-on est extrêmement dur. J'écris pour l'Aurore.

– En effet, le contremaître d'alors était tout puissant : les paysans des alentours se louaient ici, pour avoir un peu plus d'argent. Le temps était à la misère et temps de guerre qui ralentissait l'activité de ces usines. Mon père venait, ce matin d'hiver enneigé, à pied, de Jussy-le-Chaudrier. Il marchait pendant quatre kilomètres sous un ciel gris de neige et de froid. Il arriva trop tard, le contremaître n'eut pas de pitié devant cet homme épuisé qui demandait du travail sans doute pour soigner mon frère qui était très malade. La louée était finie ! Pas de pitié : il retourna, seul, abattu, sous la neige.

D'ailleurs, ces hommes-là n'étaient-ils pas cruels avec les jeunes enfants que les parents envoyaient travailler afin d'avoir quelque sous : j'ai entendu dire, par mon grand-père que dans des usines de charbon, certains contremaîtres n'hésitaient pas à les fouetter si le travail n'était pas assez rapide ! Je n'étais pas né !

– Oh ! Je ne suis pas au courant ! Est-ce possible ?

– Vous qui habitez Paris, vous êtes bien au courant de l'insurrection appelée la Commune de 1871, qui a fait de nombreux morts, femmes, enfants ont été tués, pendant cette semaine sanglante de Mai ?

– Pas très bien, j'étais précepteur dans une famille bourgeoise, toussota Théophraste

– Vous ne souffriez de rien, sans doute !

– Hum, pendant la guerre de 1870, je n'avais pas froid, alors que mon cousin qui faisait des études de droit à Paris, logeait dans une chambre de bonne sans feu et il a attrapé la tuberculose.

– À cette époque, quelques amendements ont été faits pour les jeunes ouvriers : telle la journée de travail qui fut ramenée à 12 heures jusqu'à 16 ans, mais ce ne fut respecté que lorsque fut nommé un inspecteur du travail en 1868.

– Vous êtes très au courant des lois, vous en savez des choses !

– Oui, on apprend, dans la famille à ses dépens !

– Et, vous, quel est votre travail sur la péniche ? D'où venez-vous ?

– L'histoire est longue à raconter... Mon père a vendu son petit lopin de terre de Jussy et nous a emmenés à Montceau les Mines où les patrons ont donné la possibilité d'étudier dans des écoles très tôt. Mon père travaillait à l'usine de charbon des Cagots qui aidaient les ouvriers. Mais en retour, on nous inculquait une certaine moralité...actuellement, je suis employé sur la péniche, avant de partir à l'école des Arts et métiers.

– Ah ! vous êtes instruit, même en province ?

– De toute manière, l'instruction fut obligatoire jusqu'à 13 ans : ce fut un grand progrès ! Réplique Julien.

Son patron lui clame :

« Assez rêvé, Julien, il faut accélérer. »

Quelques ouvriers, à la ceinture de flanelle, déchargent précipitamment les sacs de charbon de la péniche, pour ensuite les vider dans le tombereau qui s'avance sur le quai et les rouler à l'usine où ils alimenteront le feu d'enfer des hauts fours ; Feu de diable pour cuire ces belles pierres du patrimoine et les faire exploser dans ces « Gueulards ».

Son cœur se serre en pensant que de jeunes garçons y avaient laissé la santé à alimenter pendant tant

d'heures ces diables ! Ces « exigeants » desséchaient les plus belles âmes et brisaient cette jeunesse. Il raccompagne le deuxième tombereau de charbon jusqu'aux portes de ces bâtiments accolés par cinq, aux toits de ligne brisée. Un homme grand et sec, accompagné d'un jeune homme l'invite à rentrer, d'autres empoignent les sacs de charbon pour les verser là-bas dans les escalators ; dans la chambre de droite, un régiment d'arrosoirs plein d'eau, tous les mêmes.

– Merci de vos documents, vous devriez faire une conférence. Sourit Théophraste qui s'esquive, de peur sans doute d'être recruté dans cet air irrespirable !

Il semble fuir le contremaître et son compagnon qui semble le connaître ?

Julien entend un ouvrier appeler le contremaître : Mr Bottin.

Là, de leurs mains gantées, des ouvriers éteignaient les gros tas de pierres crachâtes et fumantes, ne pouvant pas parler, le foulard sur la bouche, les gants protégés. De ses yeux perçants, l'homme raide et attentif prodigue ses conseils, distribue ses ordres aux « abeilles travailleuses » de la ruche ; C'est le contremaître, un peu vieilli, par ces deux années. Il fait comprendre que Julien dérange. Certains reconnaissent le marinier, fils de cette terre de Chabrolles. Blaise, son ami, recueillant la « fleur de chaux » dans un des grands sacs de jute lui sourit et lui dit : « à plus tard ».

Il est 17h30 ; les ouvriers ont fini de charger et ils ont rendez-vous pour 18h, au café de la Marine. L'idée le prend de monter la côte, par derrière, celle qui va aux beaux champs de son enfance, à l'époque où les paysans passaient le soc de la charrue, tirée par de bons bœufs blancs. Là-bas, il revoit les belles forêts de Jussy où les enfants allaient cueillir les succulentes merises sauvages et le muguet frais aux clochettes si pures. Il revoit les jours d'été où adolescent, il venait en vacances chez son ami Blaise, se promenant sous les cerisiers avec la sœur de Blaise. Les champs sont maintenant décapités en terrasses, vendus, il y a quelques années pour une bouchée de pain, profitant du manque d'éducation scolaire ! Ils se sont fait avoir ! Une ombre de colère passe dans ses yeux. La cloche sonne à l'église du village. Il pousse la porte de l'auberge de la Marine. Henriette, l'œil brillant, maniérée, les cheveux dorés relevés en chignon, lave des verres, lève-la

tête et un frémissement de narine, en regardant ce beau jeune homme, grand et propre, ce voyageur, sans doute, elle retient le dos de la main de Julien, en lui donnant le paquet de cigarettes qu'il demande. Il est jeune mais n'a pas peur des femmes, cependant, il aime savoir qui elles sont ! Il retire le paquet et vite reprend ce qui lui appartient et sourit, mi-figue mi-raisin. La femme Henriette, pour les Amis, descend du bar, virevoltant avec sa robe longue de droguet, emmenant sur un plateau une bouteille de Sancerre près de deux hommes, assis dans un coin, à l'ombre d'un abat-jour. D'autres commençaient une partie de cartes, UN autre, tassé dans le coin de la grande salle, l'air sombre, la casquette cachant un œil qui savait se rendre malicieux. L'éclusier chuchote à Julien :

– C'est Léon, le polonais. Depuis que Marguerite est morte il passe son temps libre au café. A-t-il des vues sur Henriette ? Marguerite l'a tant privé qu'il peut boire six litres de vin, par jour ! Il travaille à la section chaux vive, et cette poussière les empoisonne et laisse leur gorge sèche. Et pourtant, il est résistant ! Mais, je ne te dis pas après, à la sortie, vive la chopine !

Il est mal vu cet étranger, il prend le travail des français. Ces derniers sont refusés dans le midi, à la Ciotat, au profit des italiens ! Paraît-il qu'ils auraient des chambres syndicales dans leur pays, afin de les recruter.

– Et, nos syndicats ne disent rien ? Ils existent bien depuis 1884, diantre !

– Les patrons doivent les payer moins chers ?

Henriette fixe Julien qui était appelé par Blaise, son ami et cinq jeunes ouvriers de l'usine qui avaient choisi la deuxième salle, plus écartée.

Le plus petit le prend par l'épaule et chuchote :

– Tu ne reconnais pas le Notaire...qui veut acheter les terres de l'Alisier d'un pauvre fermier. Il n'y va pas par quatre bouteilles !

Et de rire en s'asseyant à la table longue. Présentations rapides et recommandations de discrétions.

Julien leur rappelle que les réunions sont autorisées depuis 18 ans !

Quand la porte du café s'ouvre et arrive le marchand de vélo de Jouet sur l'Aubois qui clame à qui veut l'entendre :

– Quand vous pensez qu'ils veulent exproprier les terrains des paysans du coin, afin de construire un « tacot », qui emmènerait du beau monde à la Guerche et ses courses ! Cela ne suffit pas du Canal du Berry !

– On en parle depuis 6 ans. Mon voisin : le père « Machin » s'est fait avoir : se sachant fatigué et vieux, il a vendu une belle terre de trois hectares mais il n'a jamais vu la couleur : il a appris que le Notaire est parti en Amérique avec la caisse !

– Que penses-tu Julien des accidents qui peuvent arriver aux ouvriers. Parle-nous de leur droit.

Le père, qui commence à être âgé creusait, là-haut, la carrière avec son pic, il reçut un coup de pelle sur la tête ; il est resté inanimé pendant un certain temps et maintenant, il a les jambes paralysées et ne peut plus travailler.

Blaise sort de sa poche le journal : « **Le réveil social du Cher** ». Vous avez lu l'accident grave

d'Antoine, ce jeune de trente ans qui a reçu des gaz et vapeurs chaudes de chaux vive, ce qui lui a défiguré le visage.

Tous ont un air consterné et inquiet.

Julien compatit aux souffrances de cet ouvrier en pleine santé :

– Il faut faire marcher l'assurance du patron, la loi est sortie en Avril de cette année. (1898) Lisez :

« Les mines, les carrières, et, en outre, dans toute exploitation ou partie d'exploitation dans laquelle sont fabriquées ou mises en œuvre des matières explosives, ou dans laquelle il est fait usage d'une machine mue par une

force autre que celle de l'homme ou des animaux, donnent droit, au profit de la victime ou de ses représentants, à une indemnité à la charge du chef d'entreprise, à la condition que l'interruption de travail ait duré plus de quatre jours. »

– Il y a un mois, un très jeune homme travaillait à surveiller un des fours, la nuit, il devait garder la couche de cendre pour conserver ses flammes. le contremaître l'a renvoyé. Que pouvons -nous faire ?

– Quel âge a-t-il ?

– Il aura treize ans au mois de Juin.

– Le patron n'avait pas le droit d'employer un jeune moins de 13 ans.

Un homme à l'air malicieux, soi-disant ancien prisonnier d'Algérie, relâché en 1877, après avoir pris part à la Commune de 1871, maintenant syndicaliste prend des notes :

– Nous ne sommes pas allés en Algérie, loin de nos familles, pour rien ! Nous ne faisons alors, au moment de la Commune que faire entendre la voix de la « misère chez les ouvriers » Évidemment, cela ne s'est pas fait sans colère, ni tristesse de part et d'autre d'ailleurs !

– Nous pouvons maintenant avec La République, nous faire mieux entendre, avec plus de modération.

Ils racontent combien les conditions de travail aux hauts-fourneaux, sont encore pénibles, manquant de sécurité, sous-payées. Julien les retient :

– Pas un mot qui pourrait être surpris. Ici ! Rappelez-vous ce qui s'est passé à Draveil avec les ouvriers syndicalistes qui ont tué les gendarmes qui avaient tiré sur la foule, femmes et enfants.

– C'est de la vieille histoire ! » dit un plus jeune.

– De l'histoire qui pourrait bien se reproduire. »

– Je souhaite que vos patrons ressemblent à ceux que j'ai connus à Montceau-les-Mines qui se souciaient de leurs ouvriers : ils m'ont aidé à finir mes études de L'École supérieure de l'industrie. Peut-être qu'un jour je serai contremaîtreAlors, croyez-moi, je ferai attention à l'intérêt, à la sécurité de nous ouvriers mais je leur demanderai comme à moi de l'ordre, de la compétence, du travail. On m'a parlé d'usine de filature du Nord dont le contremaître avait l'estime et la confiance de ses ouvriers.

– Tous pour un !

– Oh ! Oh ! Les jeunes sont offusqués.

– Demain, nous avons réunion à Jussy, avec ceux de Bourges. On discutera et voulez-vous nous

accompagner Julien et nous aider à écrire nos doléances à notre patron ? dit l'homme qui prenait des notes.

– Évitons les sourcons, méfions-nous d’Henriette Comme elle te regarde, toi, bel étranger.
La porte s’ouvre et on voit l’ombre de Théophraste qui enlève son chapeau.





Ce n'est pas encore l'été, mais plus tout à fait l'hiver. Firmin m'a dit qu'ils embauchaient aux fours à chaux de Beffes, qu'il fallait que je me déplace assez vite, si je voulais choisir ma besogne.

Alors ce matin, c'est le grand jour, j'espère être embauché, les fours sont rallumés, je vois la fumée blanche de chez moi. Cinq kilomètres me séparent de ces monstres ventrus.

J'ai pris avec moi tout mon attirail, foulard, gants, coton pour le nez et les oreilles, tout cela dans ma musette, au cas où le contremaître décide que je fasse partie de l'équipe du bas.

J'ai aussi glissé ma topette de vin, meilleure que la piquette qu'ils nous donnent sur le chantier ! Et puis Germaine m'a coupé un bout de lard ce matin et entre deux tranches de pain de seigle, ça ira pour le casse-croûte !

L'année passée, j'ai travaillé sur trois postes dans ma saison :

– l'extinction de la chaux vive, à l'aide d'arrosoirs prévu à cet effet, c'était l'enfer, la vapeur d'eau me brûlait littéralement, c'était irrespirable et toxique, je me suis écroulé une fois, le père Lardot m'a remplacé au pied levé, c'est bien le seul qui s'est dévoué !

– Puis mon second poste : carrier, je travaillais dans la carrière pour extraire cette pierre avec mon croc et la masse pour la casser, je remplissais trop la brouette et les gars rouspétaient pour la transvaser dans les wagonnets.

– Ensuite j'ai terminé tout là-haut, au bord de la gueule du four, là aussi, j'avais très chaud ! En plus, avec cette chaleur, pelleter le charbon et la pierre toute la journée fait très mal aux épaules. Mais au moins j'étais à l'air libre et puis j'avais un bon copain, Paul, qui ne ménageait pas sa peine.

Je n'ai jamais tiré la chaux vive du four avec le grappin, il faut être costaud et avoir l'habitude pour défourner, tirer les grilles faites de grosses barres de fer, au cul du four, surveiller si la chaux est assez cuite, c'est tout un art ! Alors que va-t-on me réserver aujourd'hui ?

Sur mon chemin il n'y a pas âme qui vive, tellement je suis parti de bonne heure : trois heures et demie, pour embaucher à cinq. Seules les petites jonquilles qui pointent leur nez dans les fossés, me saluent. Au retour j'en cueillerai un beau bouquet pour Germaine.

À mon arrivée, il y a une file d'ouvriers qui attend, tout le monde a eu la même idée que moi !

Je retrouve des têtes connues, Maurice, mon voisin qui a une petite locature, lui aussi à faire tourner, mais avec ces quatre gamins, il a besoin d'un peu d'argent. Sa femme est courageuse c'est elle qui s'occupe des bêtes pendant qu'il est là. Moi je ne veux pas que Germaine, s'en occupe, elle a bien à faire avec le nouveau-né, je me suis arrangé avec mon père.

« Si tu peux gagner un peu de sous mon gars vas-y ! », m'a-t-il dit.

Le contremaître arrive il repère ceux qui lui ont donné satisfaction l'année passée, et leur attribuent leurs postes, ouf ! je suis de ceux-là, mais pas Maurice, il est furieux.

Je suis dévolu au gueulard, tout là-haut, Paul aussi, nous n'osons pas montrer notre contentement, car ici, on a vite fait de vous changer de poste, si on est trop bons copains, ils ont peur que la cadence ne suive pas !

Je suis harassé à la fin de cette première journée, mes muscles n'ayant pas travaillé de l'hiver, sont tétanisés, par ce labeur. Je rentre exténué, mes sabots se traînent, il fait nuit pour le retour, adieu jonquilles. À mon arrivée, Germaine est anxieuse, elle n'aime pas me savoir là-bas.

Elle est inquiète, le petit Pierre lui a donné bien des soucis aujourd'hui, lui, si gaillard, il n'a pas pris de biberon, il a de la fièvre et une "fouée" importante...



Octave ne dort pas beaucoup cette nuit-là, les pleurs du bébé, ses muscles endoloris, en sont la cause.

Germaine a activé le feu toute la nuit dans la cheminée, et disposé les vêtements d'octave tous prêts pour le lendemain, sa chemise à long pans raidie par la poussière blanche, sa culotte en ratine bleue, le foulard rouge rayé blanc, elle changea également la paille de ses sabots de bois.

Le petit Pierre s'est agité il a vomi, Germaine va faire venir le guérisseur demain.

Octave repartit soucieux, gagner sa pitance, aux fours à chaux. Il n'y connaissait rien aux bébés, lui, et puis ce guérisseur est-il bon au moins ?

Après cinq journées identiques à celle de la veille, il rentra fourbu, le petit Pierre n'allait pas mieux malgré la visite du guérisseur.

Germaine lui a dit qu'il avait éloigné le mal avec des signes étranges et n'avait rien compris à ce qu'il marmonnait.

Octave, attela l'âne avec la charrette pour aller quérir le docteur en pleine nuit, il fallait aller à Sancergues, le bon vieux docteur était âgé et ne se déplaçait que si on venait le chercher. En passant il prévint Paul, qu'il ne pourra pas prendre son travail aujourd'hui, charge pour lui de plaider sa cause envers le contre- maître.

Il arriva au petit matin chez le docteur, il accepta une "goutte" dont il était friand, puis ramena le docteur auprès de son petit Pierre. Les cris du bébé étaient incessants, son teint pâle, et il se déshydratait, la diarrhée n'arrêtait pas ; eau sucrée avec un peu de café, surveillez son poids, changez de lait ! Dit le docteur.

– Mais il boit du lait de la noiraude notre vache !

– Oui, mais elle est peut-être malade, demandez en a quelqu'un d'autre !

Sur le chemin du retour, Octave réfléchissait : à qui demander du lait, qu'allait-on penser si je dis que j'ai une vache sans doute malade ?

Dès son retour, Octave alla voir son voisin Maurice, il a trois belles vaches et pourra sans doute faire un geste !

Je vais perdre ma journée pensa -t-il, mais il faut sauver le petit Pierre coûte que coûte !

L'accueil chez Maurice ne fut pas des plus chaleureux.

– T'as donc fini ta journée !

– Ah, il n'est pas robuste ton petit Pierre, tu gagnes pourtant assez de sous aux fours à chaux, tu peux pas t'payer une autre vache si la tienne est malade ?

Octave eut beau dire que ce n'était pas sûr qu'elle le soit, c'était une simple précaution, Maurice ne semblait aucunement touché par ses arguments.

– Et bien, donne-moi ta place aux fours à chaux en échange du lait, réfléchit tout haut Maurice !

– Mais tu sais bien que c'est le contremaître qui décide !

Octave rentra furieux et conta sa mésaventure à Germaine.

– Tu ne vas quand même pas abandonner ton travail, nous en trouverons ailleurs du lait voilà tout !

Octave courut jusqu'à la ferme des Madriers, ils avaient une vache aussi, mais hélas, elle venait de faire veau, « Yen n'a pas de trop pour el Viau » a dit le patron.

Octave, désespéré, retourna au travail le lendemain et Germaine donna l'eau sucrée au café, à petit Pierre, résignée.

Le soir de la paye, Octave, trouva un peu de réconfort chez la mère Henriette, son bistrot accueillait beaucoup de Chauffourniers ces soirs-là, il rentra un peu éméché. Il faisait déjà nuit, et d'étranges créatures, spectres au longs suaires blancs, sortaient des bois, et l'effrayaient sur son chemin, des « Birettes » !

Octave, les habits blanchis par la chaux, presque aussi blanc que ces spectres, crut un instant qu'il était lui aussi transformé en Birette, il redoubla son pas, ses sabots faisaient un bruit d'enfer, il arriva tout essoufflé. Germaine, pris peur : les Birettes n'amènent jamais rien de bon, dit-elle ! elle calfeutra sa porte, remis du bois dans l'âtre et enjoignit Octave d'aller se coucher. Après avoir étendu la chemise d'Octave, sa camisole en toile de jute elle bassina le lit avec la bassinoire remplie de braises rouges pour réchauffer un peu les draps, mais malgré cela, Octave passa une nuit blanche, blanche comme la

chaux, blanche comme les « birettes »

Le petit Pierre semblait reprendre un souffle de vie, Germaine avait lavé moins de couches hier, le voisin, Maurice, était même venu voir cet enfant à qui il avait refusé du bon lait ! Quel toupet !

Germaine se réveilla en sursaut, la noiraude beuglait dans l'étable, au plus mal, le temps qu'Octave arrive, la noiraude était morte, raide.

– Ça c'est un coup du Maurice ! hurla Octave.

– Il lui a jeté un sort ! c'est certain, le salaud ! s'il est venu hier ce n'est pas pour le petit, parbleu ! je comprends mieux : les brettes, c'est ça, les brettes, c'est ce qu'elles annonçaient hier !

Octave et Germaine s'effondrèrent : une vache morte, c'est toutes leurs économies qui s'envolent.

Octave partit dans la foulée pour aller travailler aux fours, le soir en rentrant, une colère sourde grondait en lui, les birettes se manifestèrent encore, il ne savait plus très bien ce qu'elles faisaient là, à l'accompagner le long du chemin, alors que sa vache était déjà crevée ! Quel présage de mauvais augure étaient -elles les annonciatrices ?

Il s'est mis à crier : sorcières, sorcières, foutez le camp ! mais elles restaient insensibles à ses supplications, il arriva chez lui en cette triste compagnie. Sur le pas de la porte, Germaine, ne dit mot, elle montra le berceau immobile de petit Pierre, c'était fini.

Petit Pierre n'avait pas eu le temps d'être baptisé, un accablement submergea Germaine. Le lendemain Octave alla déclarer sa mort à l'état civil. L'officier apposa le prénom de l'enfant et la date de sa mort sur le livret de famille tout neuf, en effet Octave et Germaine s'était marié en 1886, et bénéficiaient de ce tout nouveau livret.

Octave fabriqua une petite boîte en planche et transporta lui-même l'enfant jusqu'au cimetière à la tombée de nuit, sur sa charrette attelée à l'âne.

Pas un mot ne sortit de sa bouche, tandis que Germaine pleurait son bébé à chaude larmes, elle se l'imaginait, errant dans les limbes pour toujours, il n'irait jamais au paradis, à cause d'Octave qui voulait faire le baptême seulement aux beaux jours, jamais elle ne lui pardonnerait.

Plus de bébé, plus de vache, il fallait tenir bon aux fours à chaux, s'il ne voulait pas s'effondrer, alors après cette triste nuit où petit Pierre s'en est allé, Octave retourna au travail, le dos courbé, triste.

Il ne retrouva pas son ami Paul, non cette fois-ci le contremaître avait décidé qu'il ferait l'affaire à l'ensachage.

Jour après jours ses mains se crevassaient, cette saloperie de chaux, le dévorait, Germaine lui cousu des protections à sa façon, mais rien n'y faisait.

Le soir il trempait ses doigts dans une décoction d'herbes, se graissait avec de la couenne de cochon et s'embaillottait avec des bandes fabriquées à partir de morceaux de langes du petit. Germaine rangea le berceau au grenier et se morfondit chaque jour un peu plus.

– Que dirais -tu de travailler aux sacs de jute à l'usine, lui dit Octave, il manque de femmes pour

recoudre et ravauder les sacs, tu ne serais pas seule au moins !

C'était la première fois qu'il lui adressait la parole depuis bien longtemps, sans réfléchir Germaine dit oui d'emblée.

Elle se prépara comme un homme avec sa musette garnie. Elle marchait moins vite qu'Octave, il dut l'attendre un peu, il croisa Maurice qui revenait de braconner sans doute, mais ne le salua pas.

Il présenta Germaine au contremaître du bas, sa robustesse lui plut, elle fut embauchée aussitôt.

Octave n'était pas mécontent, même satisfait dirons-nous, Germaine s'habitua à cette besogne, mais ne se lia pas avec les mégères du chantier, trop vulgaires à son goût.

Le soir ils rentraient ensemble et partageaient le lit tout froid, plus personne n'entretenait le feu de la cheminée, et ils n'avaient même plus le courage de l'allumer le soir, à quoi bon !

Le petit Pierre et sa disparition brutale ne quittaient pas leurs esprits et Octave avait la conviction que Maurice était un "jeteux" de sorts : d'abord sa vache, si belle, puis son petit Pierre, quelle pourriture ce Maurice !

Des jours passent, routiniers, jusqu'au jour où Germaine découvre dans la musette de son mari un petit sac plein de chaux ! Le bougre, s'il se faisait pincer, adieu boulot !

Le lendemain et tous les jours qui suivirent ce fut la même chose.

– Tu vas en barboter jusqu'à quand de cté chaux, dit la germaine ?

– Tant que j'en aurai besoin parbleu !

– t'as en ben assez pour le jardin, imagine qu'on te voye avec ton petit trafic ! Y nous mettrons à la porte si ben !

– Tfée toi point de soucis là-dessus, j'cheu pas berdin, j'vas pas m'fée prendre !

– Pis qu'ion que tu veux en fée de cté chaux ?

Octave avait entendu dire par sa grand-mère, que les cabaretiers, procédaient au gargotage du vin en y ajoutant quioq' ingueriances: un peu de chaux et quelques herbes.

– Tu s'ras t'y ben contente de bouére du meilleur vin et non pas cté piquette !

Il avait réussi à éloigner la curiosité de Germaine, et n'était pas mécontent !

Octave vidait consciencieusement ses petits sacs rapportés tous les jours, dans un grand sac en toile de jute. Quand il fut à moitié plein, Octave jugea qu'il en avait assez. Maintenant il lui fallait faire bénir son sac de chaux, sans éveiller les soupçons. Monsieur le curé venait toujours bénir le champ blé de son voisin, pour espérer une bonne récolte, il déposa donc le sac dans le champ de blé et ni vu ni connu la chaux fut bénite ! Une nuit, pendant que Germaine dormait, il prit le sac sur son dos et se rendit dans la cave du Maurice. Il la connaissait bien cette cave, pour y avoir bu qu'ioques "canons" du temps de la bonne entente !

– J'vas l'amélioré moué, son vin rouge !

Il ouvrit la bonde et vida le contenu du sac dans la barrique, comme sa grand-mère lui avait indiqué autrefois ! sauf qu'il n'avait pas respecté le dosage ! Il touilla avec un bâton, referma la barrique et repartit à la hâte !

Quelques jours plus tard, la femme du Maurice, Marie, vint frapper à la porte d'Octave en pleine nuit :

– Vint vite vint vite el Maurice y va pas du tout ! y s'contorsioune dans tous les sens, ill a la bouche en feu et tout l'intérieur, il a la fouée ! Il a soif, très soif mais tu l'connais il veut pas bouère de l'ieau !

– Qu'ion qu'tu veux qu'j'y fasse moué, j'cheu pas médecin ! Y peux pas s'soigner tout seul ton jeteux de sorts ?

Marie, n'en croit pas ses oreilles, jeteux d'sorts, jeteux d'sorts, alors c'est ça qui pense l'Octave ! le ptit Pierre, sa vache la noireude, y cré donc que c'est l'Maurice qui les a fait mouri ! mais y a rin qui prouve cté chouse là !

Marie que le remord ne quittait plus se confie à Octave.

– Mais non Maurice, tu n'y es pas du tout, il est tellement avare, qu'on s'est enguirlandé quand il a refusé de te donner du lait pour ton p tit Pierre, moi je voulais vous en donner, pas lui. Et puis il me fait travailler comme une forcenée dans les champs, hier soir on s'est encore disputé alors je lui ai fait une décoction d'herbes pour le purger, je voulais lui donner une leçon ! Mais j'ai dû trop doser, j'ai peur Maurice, j'ai peur ;

Germaine, que ce conciliabule réveilla en sursaut, accompagna son mari et Marie auprès du Maurice. Ils ne le trouvèrent point dans son lit, fort étonnés, mais à la cave sous la barrique, sa soif l'avait conduit jusque-là et il gisait là, raide mort !

Octave se tut, qui du breuvage de Marie ou du sien l'a emporté ?

Maurice a succombé avec son secret : sorcier ou pas sorcier ?

Maurice n'a pas travaillé dans l'enfer blanc des fours à chaux, mais s'il n'est pas sorcier, gageons qu'il soit accueilli dans un paradis blanc !



Traduction du patois

- ❖ *Fouée* : diarrhée.
- ❖ *Birettes*: spectre en longue chemise blanche qui sévissent en Berry.
- ❖ *Yen a pas de trop pour el Viau*: il n'y en a pas trop pour le veau.
- ❖ *cté chaux*: cette chaux
- ❖ *Qu'on te voye* : que l'on te voie
- ❖ *Tfée toi point de soucis là-dessus, j'cheu pas berdin,j'vas pas m'fée prendre*! :ne te fais pas de soucis, je ne suis pas bête je ne vais pas me faire prendre
- ❖ *Pis quion que tu veux en fée de cté chaux?* et puis que veux-tu en faire de cette chaux?
- ❖ *Quioq'ingueriancs* : quelques ingrédients.
- ❖ *Y nous mettrons à la porte si ben !* Ils nous mettraient à la porte c'est sûr.
- ❖ *Tu sras t'y ben contente de bouère du meilleur vin et non pas cté piquette*! :tu seras bien contente de boire du vin meilleur et non pas cette piquette.
- ❖ *J'vas l'amélioré moué,son vin rouge*! :je vais l'améliorer, moi, son vin rouge.
- ❖ *Vint vite vint vite el Maurice y va pas du tout ! Il s'contorsioune dans tous les sens* : viens vite viens vite Maurice va pas bien du tout, il se contorsionne dans tous les sens
- ❖ *Qu'ion qu'tu veux qu'j'y fasse moué, j'cheu pas médecin! Y peux pas soigner tout seul l'jeteux de sorts?* :Que veux-tu que j'y fasse moi,il ne peut se guérir tout seul ton jeteur de sorts
- ❖ *Y cré donc que c'est l'Maurice qui les a faits mourir! Mais ya rin qui prouve cté chouse là!* : il croit donc que c'est Maurice qui les a fait mourir, mais il n'y a rien qui prouve cette chose-là.



Ce lundi matin de septembre, Louis se sentait bien dans ses habits propres. Le beau temps l'incitait à allonger le pas. Il avait du chemin à faire. Il vivait encore dans la maison familiale. Le père avait embarqué sur une péniche il y a cinq ans. Il voulait voir du pays, disait-il et n'était jamais revenu. Il avait alors 16 ans. C'était à son tour maintenant de s'occuper de la mère qui n'avait jamais retrouvé le sourire. Louis travaillait dans l'usine, certes, loin de chez lui, au bord du canal. Pas rebelle à la tâche, ses muscles prouvaient la force qu'il avait toujours déployé pour casser la pierre, la transporter, la verser dans les fours. Il avait bonne réputation auprès de ses compagnons et pouvaient leur donner des coups de mains quand il les voyait peiner. Malgré leurs encouragements ou leurs plaisanteries assidues, il n'allait pas au bal le samedi soir avec eux. « Louis ? C'est un taiseux » disait-on.

La mère, quant à elle, s'inquiétait pour son fils. « Quand est-ce que tu vas sortir de l'église avec une femme toute en blanc à ton bras ? Va donc danser ! » À chaque fois, il haussait les épaules et sans répondre allait jardiner.

Ce qu'il aimait, Louis, c'est cultiver le morceau de terrain derrière la maison. Il y faisait pousser des légumes mais aussi des fleurs. Il s'arrêtait souvent devant le rosier couleur de miel qui grimpait sur la maison. À la nuit tombante, son parfum envahissait le jardin. Un chénit* lui avait donné des graines ramenées de son Espagne natale. Elles avaient donné de magnifiques fleurs jaunes. Monsieur le Comte, propriétaire instruit du coin, lui avait révélé leur nom : on les nommait Tournesol. Il avait bien remarqué qu'elles suivaient le soleil et avaient triste mine quand les nuages cachaient l'astre céleste.

Toutes ces pensées allégèrent les longs kilomètres à parcourir pour rejoindre le canal. À son arrivé à l'usine, Louis se dirigea vers le petit groupe déjà formé devant le portail. Le contremaître apparut quelques instants plus tard. Louis espérait être encore affecté à l'équipe du haut, au concassage de la pierre à chaux. C'est là qu'il se sentait le mieux, sous le soleil ou la pluie de son Berry natal. Mais quand le distributeur de travail l'aperçu, il sourit et déclara : « Toi, là-bas, avec tes habits propres : au blutage, tu pourras te pavaner devant les femmes ! »

Un vieux bluteur lui tapa sur l'épaule : « Allez, viens Louis, je vais te montrer le travail » Dans la salle du blutoir, la machine attendait paresseusement son réveil. Le vieux indiqua à Louis où était versé la

chaux, comment attacher les sacs de jute aux goulottes, comment, une fois remplis, les ficeler avant qu'ils ne soient empilés sur la péniche déjà à quai. Il lui conseilla de protéger son nez avec son foulard, ses oreilles et son nez avec des mèches de coton. Louis, habitué à travailler dehors, n'avait pas prévu la ouate. Le vieux en sortit de sa poche et lui en donna. L'atelier était encore calme, seules les paroles du bluteur envahissaient le hangar. Louis vit alors arriver une femme les bras chargés de sacs en toile de jute. « Voilà les premières toiles, les autres vont arriver » dit-elle en les posant auprès de la machine. Elle avait une belle robe grise comme un soir d'orage qui mettait en valeur la couleur de ses yeux clairs. Elle salua Louis avec un petit sourire moqueur : « C'est toi, le nouveau ? T'as belle allure avec ton coton ! Va pas falloir rêver ! Faut tout ensacher les tas là-bas » Lui dit-elle en tendant son doigt vers trois immenses montagnes de poudre blanche. Déjà, derrière leurs brouettes, des hommes pelletaient. Ils poussèrent leurs engins vers le blutoir, déversèrent leur première charge. Le vieil homme fixa deux sacs, mit la machine en marche. Un bruit assourdissant, légèrement atténué par la ouate, donna le signal du départ d'une longue journée fatigante.

Louis trouva vite les gestes précis et la rapidité nécessaire pour effectuer sa tâche. Malgré les précautions prises le matin, il sentit que la poussière lui brûlait la gorge et le nez. La fatigue commençait à ralentir ses bras. Alors, pour l'oublier, il se mit à penser à ses fleurs, à son jardin, à ce qu'il allait pouvoir planter. Soudain, une toile, mal attachée, s'écroula devant lui. Il fut recouvert de chaux, se débattit contre la brûlure de la peau de son visage et de ses mains. Le vieux qui avait aperçu la chute du sac, se précipita et en fixa un autre, solidement. Il fit signe à Louis de ramasser et de remettre dans la fosse la substance répandue sur le sol.

Quelques heures plus tard, enfin la machine s'arrêta. Le silence fut soudain. Louis, épuisé, resta les bras ballants jusqu'à ce qu'il entende des rires derrière lui. Les femmes s'étaient attroupées à l'entrée. Elles aussi étaient recouvertes d'un épais voile blanc. Il passa devant elles « Il est tout rouge sous sa farine » exultait l'une d'entre elle. « Bienvenue chez les fleurs de chaux » appuya une autre avec une révérence, tel un marquis de salon.

Honteux, Il avait repris le chemin de chez lui, recouvert des pieds à la tête de cette saleté blanche de malheur. Il était triste, les épaules courbées, il s'assit lourdement sur le banc devant la cheminée. Devant le regard insistant de sa mère qui aurait bien aimé qu'il laisse dehors toute cette poussière, il déclara : « Ne me parles plus jamais de la couleur blanche, tu m'entends, plus jamais ! » Pas habituée à entendre son fils dire autant de mots à la fois, elle se tu. Le lendemain il ne réintégra pas l'usine.

Il gratta et retourna la terre, bina les légumes, les fleurs. Aucune fleur blanche. Des rouges, des bleues et ses préférées, les tournesols d'un beau jaune, couleur de soleil. Quand il en eut fini avec le jardin, il alla se promener le long du canal mais le passage des berrichonnes lui rappelèrent trop le départ du père et l'usine. Alors, il alla plus loin, au bord de la Loire.

Il était là à rêver en écoutant la chanson de l'eau lorsqu'il aperçut une jeune femme, toute de bleu vêtue. Comme il était caché par un pied de saule, elle ne le vit pas. Elle se déshabilla, entra doucement dans l'eau en souriant, se mit à nager et à chanter. Elle avait la peau couleur de miel telles les roses de son jardin. C'est là, dissimulé par un arbre, qu'il sentit monter en lui le feu brûlant d'un incendie d'amour. Au sortir de sa baignade, la jeune femme remit sa robe bleue et poursuivit son chemin en fredonnant. Louis rentra tard à la maison ce soir-là.

Chaque jour, il alla au même endroit et attendait que Marie Blanche vienne prendre son bain. Il savait maintenant son prénom. Il avait entendu la boulangère l'appeler ainsi alors qu'il attendait son tour dans le magasin. Marie-Blanche ! « Encore cette foutue couleur » pensa-t-il sans pour autant sentir les battements de son cœur diminuer dans sa poitrine.

Malgré, ou peut-être à cause de ses émois, il ne parvenait pas à l'aborder. C'était un gars de par ici et ici, on ne montrait pas facilement ses sentiments. Alors, il attendait, réfléchissait au bord des flots qui ne se souciaient guère de ses tourments. Une ride commençait à sillonner son front. Il ne s'occupait plus de ses fleurs, il attendait sur la rive. Puis, le temps se refroidit et Marie-Blanche ne se baigna plus. Quelques-uns le virent sur la berge, hurlant au vent des mots incompréhensibles. « Le Louis, il a perdu la tête, voilà qu'il crie tout seul au bord de l'eau » La rumeur se répandit vite dans ce coin de terre perdue. Marie-Blanche, elle, avait compris. Cette ombre derrière le saule quand elle se baignait, c'était lui. Ces yeux rivés à terre quand elle le croisait, ces joues enflammées lorsqu'elle lui disait bonjour ne laissaient place à aucun doute. Mais, malgré la fierté d'être l'objet de cette ardeur, elle avait autre chose en tête. Elle voulait partir à la ville, devenir danseuse, belle comme une étoile en tenue de soie blanche.

Lorsque Louis frappa un jour à sa porte, un bouquet de tournesols à la main, la mère de Marie-Blanche lui ouvrit et tristement lui annonça : « Elle est partie, elle ne reviendra plus » Louis fit demi-tour et couru vers la Loire. Là où Marie Blanche lui était apparue, il se laissa porter jusqu'au pays des morts, enlaçant contre lui des tournesols couleur de soleil.





Décors : Un salon, quelques bagages sont déposés çà et là. Des housses recouvrent certains sièges.

Scène 1, Claudine, Amélie puis Théophraste

Marie-Claudine

Mille mercis ma bonne Amélie sans toi et ton fiston, je n'aurai jamais réussi à m'installer ! Tous les deux, je vous garde précieusement ! Mais il faudra tout de même expliquer à Victor que c'est grâce à nous, propriétaires terriens ancestraux et à notre mode de vie qu'il trouve de quoi s'embaucher et fonder une famille ! Ainsi, nos dépenses sont comme de l'eau qui ruisselle sur nos gens et nos fournisseurs : notre prospérité finit par être la leur et plus elle augmentera plus le flux augmentera et finira par le bonheur universel !

Amélie (sarcastique)

Ben y'en a qui doivent faire barrage pour s'faire des réserves, pardi ! Car au rythme où on est irrigué nous'autres en dessous on a surtout le temps de sécher !

Marie-Claudine

Mais aujourd'hui, tout est différent ! Nous entrons dans un nouveau monde, nous avons le chemin de fer, toutes les charrettes vont bientôt rouler toutes seules ! Il faut tourner le dos à l'ancien monde, être moderne ! Au départ, bien sûr, seuls quelques-uns en profitent vraiment, mais tout cela finira bien par vous atteindre tous ! Auparavant, il faut amorcer la pompe pour se mettre en route !

Amélie *Elle lève les yeux au ciel*

À c'rytme-là on sera au vingt-et-unième siècle et nous là-haut, au ciel, où là, nous a dit m'sieur le Curé on s'ra les premiers ! Ben, dame, si vous souffrez autant après, que nous maintenant, l'paradis pour vous autres, c'est pas pour tout de suite. Vrai qu'c'est pour l'éternité, ça vous laisse de la marge, tandis que nous ici, c'est un peu court, on aimerait bien y goûter un peu au bonheur, surtout qu'si y'a rien après, on s'ra encore refaits !

Marie-Claudine

Allons, allons ! Tu t'égares ! Où en sommes-nous ? Six pièces au rez-de-chaussée, quatre à l'étage, vos chambres dans les combles, ah ! non, Victor dans le pavillon de gardien... Je ne sais plus, si jamais je l'ai su, combien de pièces composent ce château, mais n'ouvrons que celles qui nous sont essentielles, une dizaine suffira bien pour commencer ! Nous explorerons plus tard, tout n'a pas l'air meublé, ou tout est si vieillot ! Il faudra voir aussi pour les jardins... Figurez-vous qu'il y a des malles encore pleines de robes, mais je ne sais pas dans quel état ! Tu vois, je n'aime pas que les pantalons !

Amélie *Elle lève les yeux au ciel*

J'vois bien que Mademoiselle veut tenir son rang, mais pour cela Mademoiselle f'rait ben de récupérer son argent, tant qu'il reste quelque chose !

Marie-Claudine

Comment cela, quelque chose ?

Amélie

J'va vous dire, puisque l'comte est contre moi, j'va pas lui faire d'faveur non plus, ça non ! L'comte et moi, quand nous étions encore jeunes, z'avions un peu fricoté, rien de bien méchant, fallait bien le rendre moins niais avant son mariage et pour ça, bon dieu ! Y'avait de l'ouvrage ! Et pis y'a eu le mariage et tout de suite Marie-Béatrice, presque en même temps que vous, d'ailleurs ! Puis votre sœur a eu très vite des crises de migraine qui...

Marie-Claudine

Oui, oui, j'ai compris !

Amélie

Alors, Monsieur s'est mis à jouer, puis entretenir une théâtruse par ci, par-là ! Et l'argent a commencé à filer ! C'est qu'ces jolies dames, elles savent y faire ! On murmure par ici, que plus personne n'veut lui faire d'crédit à m'sieur l'comte ! Alors, c'est qu'la situation doit être grave ! Vous devez récupérer vot'bien au plus vite... Mais pour ça, il faut vous marier !

Marie-Claudine

Ah ! Ah ! Tu vas être étonnée ma petite Amélie, mais, justement, je suis amoureuse !

Amélie

Non ! Pas de ce journaliste sur le retour quand même !

Marie-Claudine

Tu exagères Amélie, il n'est pas si vieux que cela, mais ce n'est pas de lui dont il s'agit ! Théophraste, il me distrait tout en me faisant, il est vrai, une cour discrète, mais ne me donne vraiment pas de frissons !

Amélie

Je vois bien que Mademoiselle va s'amuser à m'faire languir ! Alors qui ?

Marie-Claudine

Irénée Bottin ! Et ce n'est pas moi qui suis allée le chercher ! Il me fait une cour empressée : c'est qu'il est fougueux ce Monsieur !

Amélie

(Ironique et grinçante)

Et terriblement attirant ! Et, alors ? C'est quand même lui qu'a chassé mon Victor...

Marie-Claudine

Certes, il a obéi aux ordres, mais cela s'arrange, tu vois puisqu'il a de l'ouvrage ici pour l'instant. Ensuite quand je pourrais exploiter mes terres nous le réembaucherons. Irénée n'est pas du même tonneau que les autres contremaîtres et patrons. Tiens, il m'a même parlé d'une nouvelle sorte de patrons, « paternalistes », m'a-t-il dit, des gens plus humains qui prennent en compte les misères de leurs ouvriers.

Amélie

Comment c'est possible ?

Marie-Claudine

Ils considèrent que des gens heureux mettent plus de cœur à l'ouvrage et que tout le monde y gagne !

Amélie

Y doivent pas être ben nombreux !

Marie-Claudine

Justement, il faut montrer l'exemple ! Mais qu'est-ce... ?

(entre Théophraste)

Ah ! C'est vous mon ami ! Quelle surprise, entrez ! Entrez donc ! *(Théophraste lui baise la main avec empressement)*

Vous allez pouvoir nous donner des nouvelles fraîches des De Latour !

Théophraste

(Il semble très agité)

Certes, mais je voudrai vous entretenir... d'un projet... enfin... *(Il désigne Amélie, d'un coup de tête)*

Amélie

Laissez-nous un moment, Amélie, mais ne vous éloignez pas !

(Amélie sort)

Scène 2, Claudine, Théophraste

Théophraste

Ne craignez rien, je suis un homme du monde ! Mais je n'irai pas par quatre chemins : nos rencontres, notre complicité, votre charme et votre esprit pétillant ont fait naître en moi un sentiment plus tendre, une inclination vers vous devenue prégnante : je vous aime Marie-Claudine et vous demande solennellement, voulez-vous m'épouser ? *(silence gêné)*

(Au bout d'un moment)

Vous ne... répondez pas ?

Amélie

C'est que, vous m'annoncez cela, on ne peut plus brutalement, à peine arrivé, et... Voyez-vous, je ne m'attendais guère à avoir suscité en vous une telle passion ! Je vous en supplie, ne gênez pas notre si belle complicité ! Je ne veux pas vous faire de peine, je vous aime moi-aussi, sincèrement, mais pas d'un amour me permettant de vous laisser envisager une union plus intime. Croyez-moi, oublier tout

cela et restons amis, l'amitié est un art si difficile, mais si exaltant entre personnes de sexe différents ! Et puis, mon cœur, depuis peu s'est ouvert vers un jeune homme qui semble animé du même penchant...

Théophraste

L'atout de la jeunesse ! Me direz-vous qui est cet heureux homme ?

Marie-Claudine

C'est que... Voyez-vous, c'est tout nouveau : je veux dire que nous n'en sommes pas à une demande telle que la vôtre...

Théophraste

Il y a peu de jeunes gens dans votre entourage, à part Irénée Bottin qui est promis, en quelque sorte, à votre nièce Marie-Béatrice !

Marie-Claudine

Qui n'en veut pas !

Théophraste

Comment le savez-vous ?

Marie-Claudine

Parce que nous sommes très proches, elle n'est que de sept mois ma cadette – oui, mes parents m'ont eu sur le tard ! – Elle est comme une sœur. Et puis, elle, elle est surtout sensible aux hommes mûrs, posés mais ayant de l'esprit... Vous me suivez ?

Théophraste

J'hésite, voulez-vous insinuer que j'eusse dû attacher davantage d'attention à cet oisillon fragile ?

Marie-Claudine

Ne vous fiez pas aux apparences, sous ses allures ingénues, Marie-Béatrice dissimule une intelligence profonde, une capacité de jugement aiguisé. Elle et moi ne laisserons pas quiconque décider à notre place ce qui doit ou peut faire notre bonheur !

Théophraste

Vous croyez sérieusement qu'en faisant une cour assidue à votre nièce je pourrais espérer trouver les chemins de son cœur ?

Marie-Claudine

Tout à fait !

Théophraste

Comment est-ce possible ?

Marie-Claudine

Lorsque vous nous avez entretenu de l'article d'Émile Zola sur le capitaine Dreyfus ou lorsque vous nous avez révélé la double vie de Georges Sand, peut-être accaparaient-je toute votre attention au point que vous n'avez pas remarqué l'attention passionnée qu'elle vous portait... Mon cher Théophraste, il est temps de vous rattraper !

Théophraste

C'est que les choses deviennent beaucoup plus compliquées ! Figurez-vous que j'ai entendu la conversation entre le comte et son épouse, votre sœur aînée donc. Oui, les cheminées qui se correspondent d'un étage à l'autre font d'excellents mouchards. Alors voilà, le comte cherche par tous les moyens à conserver la haute-main sur les affaires de famille, dont les usines à chaux. Or, les terrains dont vous disposerez bientôt sont les seuls qui risquent de lui échapper. Je crois savoir que votre sœur Marie-Eugénie a judicieusement délégué à son beau-frère la gestion de ses propres parts devant l'incompétence de son militaire d'époux en ce qui concerne l'industrie. Or le comte a appris de son père la flamme qu'Irénée entretient envers vous. Le comte est bien décidé à empêcher une union avec

vous qui proclamez si haut votre indépendance ! Une indépendance qui devient possible avec Irénée ! Il se trouve de plus que vos terres comportent les gisements de calcaire les plus performants ! Or, vous devez savoir que le comte est au bord de la faillite et va tout droit vers la liquidation de ses biens s'il ne rembourse pas dans les délais les plus brefs ses multiples créanciers !

Marie-Claudine

Qu'en dit Marie-Angélique ?

Théophraste

Elle ignore la gravité de la situation.

Marie-Claudine

Comment est-ce possible ?

Théophraste

Elle sait son époux volage, mais ignore tout des conséquences. Elle croit que le double mariage, vous avec moi, votre autre nièce avec le rejeton Bottin, va régler tout ! Elle manigance avec le comte une mise en scène pour leur réception annuelle qui devrait déboucher sur des fiançailles ! Tenez ! voici le billet qu'elle m'a chargé de vous remettre afin de favoriser notre rencontre et que je puisse... enfin, vous connaissez la suite !

Marie-Claudine

Vous m'en voulez ?

Théophraste

Je ne puis vous reprocher votre franchise et puis... Désormais, il y a Marie-Béatrice !

Marie-Claudine

Au moins vous ne vous suiciderez pas par chagrin d'amour, vous !

Théophraste

Déçue ?

Marie-Claudine

(Avec un haussement d'épaules) Vous plaisantez ! Lisons plutôt ce que contient ce billet :

Ma Chère Marie-Claudine, Claude puisqu'il s'agit de ta volonté de te faire appeler ainsi. Peut-être t'ai-je apparu comme intransigeante durant toutes ces années. C'est que j'ai tenté de remplacer le vide laissé par la mort prématurée de nos parents. Seul l'amour m'a guidé dans cette tâche. Je ne puis aujourd'hui me faire à l'idée même que nous puissions être séparées. Je voudrais tant ton bonheur ! Tiens, justement je t'envoie ce pauvre Théophraste qui est tombé amoureux de toi, imagines ! Cela veut dire que tu peux t'établir, penses-y avant que les rides n'apparaissent sur ton front. Tu le constates et le relèveras encore, ta grande sœur ne peut s'empêcher les conseils... Je compte bien sur toi pour notre réception suivie de bal pour la Saint-Jean, pourquoi pas au bras de Monsieur Lauzad ? Je t'embrasse très tendrement, Marie-Angélique

En effet, Théophraste, la situation financière du comte doit être on ne peut plus urgente !!!

Théophraste

Mais... Qu'allons-nous faire ?

Marie-Claudine

Tout d'abord nous assurer que nos aspirations passionnelles ont un avenir favorable ! Sinon !

Théophraste

Sinon ?

Marie-Claudine

(Provoquante) Je vous épouserai et vous serez mon jouet !

Scène 3, Claudine, Théophraste, Irénée et Amélie

(entre Amélie, toute excitée et prenant un air entendu)

Amélie

Monsieur Irénée Bottin demande à être reçu, mademoiselle !

Marie-Claudine

(Prise de panique)

Il vient me voir... Me sachant seule ? Ce n'est guère dans les usages ! Dois-je l'éconduire ?

Théophraste

Je puis bien, à défaut d'époux, vous servir de chaperon ! Gardez-vous de lui révéler ce que je vous ai dit tout à l'heure au sujet des terres et de Marie-Béatrice, laissons-le venir...

Marie-Claudine

Entendu, merci, mon ami,

(s'adressant à Amélie)

Faites entrer Monsieur Bottin.

(Amélie sort puis revient aussitôt avec Irénée Bottin)

Amélie

Monsieur Irénée Bottin !

(Tout le monde se salue d'un hochement de tête)

Marie-Claudine

Monsieur, vous êtes le bienvenu ! Toutefois, comprenez ma surprise de vous voir paraître si abruptement ! Vous connaissez bien sûr Monsieur Lauzad !

Irénée

(Manifestement troublé)

Oui, bien sûr... Mademoiselle, je mesure l'incongruité de cette visite inopinée, mais seule une raison grave a pu m'y résoudre.

Marie-Claudine

Y a-t-il eu un nouvel accident ?

Irénée

Non point, Mademoiselle, il s'agit en fait, d'une affaire... privée !

Marie-Claudine

Privée ? Mais en quoi pourrais-je le moins du monde vous être utile dans ce cas ?

Irénée

Il s'agit de votre nièce, Marie-Béatrice !

Théophraste

Marie-Béatrice ? Mais que lui arrive-t-il ?

Irénée

Rien de très fâcheux... Enfin, il vaut mieux que je vous explique tout depuis le début. Vous n'êtes pas sans avoir constaté l'ambition de mon père à devenir quelqu'un, mais se sentant vieillissant, il a tout reporté sur moi. Au terme d'une éducation menée avec rigueur me voici parmi les premiers ingénieurs que la France vient de créer. Père compte bien user de cet avantage pour me pousser dans le monde. Il a pu entretenir des relations avec votre beau-frère et me faire nommer contremaître. Mais cela ne lui a

pas suffi ! Il s'est mis à rêver d'une alliance plus serrée en me faisant épouser la fille unique du comte, Marie-Béatrice !

Théophraste

Qui accepte ?

Irénée

Je ne puis vous répondre, néanmoins, pour ma part, j'ai refusé !

Théophraste

À la bonne heure ! Enfin, je voulais dire, le parti ne vous semblait pas suffisamment, comment dirai-je ? intéressant ?

Irénée

Oh ! Non ! C'est que mon cœur est attiré ailleurs et je n'ai point l'intention de céder à la seule volonté paternelle !

Amélie

Vot'cœur ! Vot'cœur ! Il ne doit pas vous dire grand-chose, vous qui avez chassé mon Victor comme un malfrat !

Irénée

(s'adressant à Marie-Claudine)

Vous savez que je n'approuve pas cette façon de faire avec les ouvriers, si mes propres projets aboutissent, vous verrez que l'on peut faire beaucoup plus pour fidéliser nos ouvriers et les rendre plus loyaux : leur fournir un logement, par exemple...

Marie-Claudine

Laissons cela, nous verrons par la suite, mais je ne saisis toujours pas bien le but de votre visite !

Irénée

Mademoiselle, je vous le déclare tout à trac devant témoins, je suis amoureux de vous !

Amélie

Mais qu'est-ce qui ont tous aujourd'hui ?

Marie-Claudine

(Hachant les mots, ayant du mal à tourner sa phrase)

Monsieur, je ne vous ferai pas l'injure de... Ne pas vous révéler... Qu'il ne m'a pas été sans m'apercevoir... d'un certain empressement à mon égard de votre part... Tandis que nos conversations prenaient un tour de plus en plus animé et tournaient au tête-à-tête...

Irénée

Il en est de même pour moi et j'ai eu la faiblesse de croire que mes prévenances auprès de vous étaient encouragées ! Aussi, poussais-je la hardiesse jusqu'à en entretenir Père et le supplier de demander votre main à votre beau-frère en lieu et place de Marie-Béatrice !

Marie-Claudine

Comment ? Mais on ne m'en a rien dit ! Que se cache-t-il là-dessous ? Sachez Monsieur que votre démarche me touche, mais que je ne peux me déterminer dans l'immédiat. Je ne sais d'ailleurs rien de ce qui est sorti de l'entrevue entre votre père et mon beau-frère, ayant, comme vous le savez sans doute rompu toute relation avec ma famille ce jour-là.

Irénée

Je crois que rien n'a été conclu, d'autant que votre nièce se serait montrée elle-même tout aussi réticente que moi à notre union. Je dois rencontrer monsieur le comte dès ce soir et je souhaitais jauger vos sentiments avant cette entrevue, pardonnez ma franchise. Je respecte votre réserve, mais quant à moi, je demeurerai constant dans mon attitude envers vous, impatient et anxieux d'obtenir une réponse favorable. J'ajoute que je vous serai tout acquis, quelle que soit votre décision pour la mise en valeur

de vos terres qui semblent promettre de se révéler exceptionnelles si l'on en croit les sondages que m'ont fait réaliser, discrètement, monsieur le comte. Je dois prendre maintenant congé de vous et vous présente mes respects.

(Il sort)

Théophraste

Vous voilà édifiée sur les intentions de votre beau-frère ! Quant à ce jeune homme, il me paraît sincère, franc et loyal !

Marie-Claudine

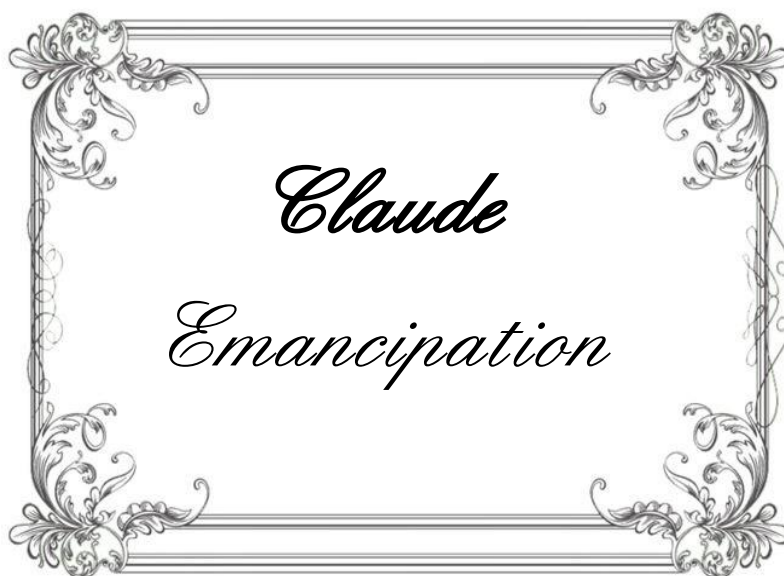
Oh-Oh ! Que de compliments ! C'est vous qui devriez l'épouser ! En réalité, cela vous arrange bien, le nouvel objet de vos désirs est à nouveau disponible ! Quant à Irénée, rien ne m'assure qu'il n'est pas aussi calculateur que le comte ou... vous ! Maintenant, laissez-moi, j'ai besoin d'y voir clair, car je ne sais plus qui est sincère...

(Théophraste esquisse un mouvement de protestation, aussitôt stoppé par Marie-Claudine)

Croyez-moi, tenons-en nous là pour le moment.

(Fin du deuxième acte).





Quand arriva la fête de la Saint-Jean, un grand jour pour les habitants, tous préparaient un feu immense au milieu du champ. Chacun apportait ce qui pouvait être brûlé et lorsque, à la nuit noire les flammes montaient dans le ciel, éclairant les visages joyeux, une farandole s'organisait autour de celles-ci, mêlant jeunes et vieux. À ce moment-là une communion totale unissait paysans, chauxfourniers, et noblesse.

Monsieur le comte De Latour De Taille eut donc le privilège d'allumer le brasier, c'est ainsi qu'on le vit danser avec la comtesse, ses belles-sœurs et même le colonel au milieu de son peuple ! Théophraste, que l'ambiance amusait pour une fois, ne s'est pas fait prier pour prendre la main de Claude ! Les flammes ont eu vite raison du bûcher et tout le monde se dirigea sur le parquet installé tout près, en plein air pour cette occasion. Il y avait Blaise avec sa vielle et aussi Wlodizmir dit « Léon » avec son accordéon, qui aurait bien aimé jouer lui aussi !

Les journées suivantes, au Château, ont paru bien ternes à Théophraste. Cependant il se retirait dans sa chambre afin d'écrire pour éviter les visites aux usines avec Amaury.

La Saint-Jean lui donna de l'inspiration pour finaliser un autre épisode de son feuilleton ; De toute façon Claude, dont l'engouement pour ce bellâtre avait sérieusement baissé, ne s'intéressait plus à lui. Théophraste comprit très vite que son intérêt était de rester le plus longtemps possible au Château : il profitait du gîte et du couvert gratuitement et même, poussait l'audace à s'habiller avec les vêtements militaires du colonel qui avait la même stature ! Étant arrivé sans bagage, il avait obtenu cette commodité ! C'est ainsi que dans les escaliers du Château, d'aucun le prenait pour le colonel et cela le faisait rire !

La plus grande joie de Théophraste était d'aller poster ses écrits pour son journal L'Aurore. Il quittait le Château à pied pour se rendre à la ville jusqu'à l'énorme boîte à lettres en bois, (pas encore

remplacée par les nouvelles boîtes en fer existant déjà dans les grandes villes). Il envoyait sa production au moins huit jours avant, afin d'être sûr de la parution à la bonne date.

Claudine était énigmatique, sa bonhomie tranchait avec le reste de la famille dont les usages étaient respectueux d'autrui mais marquaient un certain rang. Claudine semblait désintéressée par les finances et menait sa vie comme elle l'entendait, disparaissant parfois quelques jours. Théophraste aurait aimé être dans la confidence, pour se rapprocher d'elle, mais rien ne se passait comme il le prévoyait, la séduction dont il faisait preuve était sans effet ! Il la soupçonnait d'aller à Paris pour des rassemblements politiques, l'affaire Dreyfus faisant grand bruit, mais rien ne filtrait, de quel côté était-elle ?





Décors : Le même salon qu'au premier acte. La fête annuelle au château va commencer. On entend des échos de musique. Marie-Claudine est en robe de bal.

Scène 1, Marie-Claudine, Amaury-César

Amaury-César

Comment, vous me dites que vous seriez prête à épouser le fils Bottin !! Ah ! Ah ! Sachez, ma chère Marie-Claudine, que je suis totalement opposé à cette union ! Voici, un énergumène bien loin de votre condition et mu uniquement par son intérêt ! Croyez-moi !

Marie-Claudine

Mon cher beau-frère, il ne m'apparaît pas qu'Irénée Bottin ait moins de mérite que vous. Tandis que vous naissiez avec tous les attributs du rang et de la fortune, Irénée s'éreintait dans ses études pour devenir aujourd'hui membre de l'élite que représente le corps des ingénieurs. Quoi de plus naturel qu'il cherche à s'élever ? Et en faisant fructifier mes terres ferait-il un moins bon usage de ma fortune que celui dont vous avez fait montre en dilapidant la vôtre, ou plutôt celle de ma sœur aînée votre épouse, et peut-être au-delà ?

Amaury-César

Insolente ! Je ne te permets pas d'insinuer de telles calomnies et t'ordonne le respect !

Marie-Claudine

Tout le respect que je vous porte est proportionnel à vos mérites, ne vous en prenez qu'à vous-même s'ils sont minces !

Amaury-César

Je saurai bien te faire plier ! Tu n'épouseras pas Monsieur Bottin !

Marie-Claudine

Monsieur le marquis Irénée de Bellair, voulez-vous dire ?

Amaury-César

Comment ?

Marie-Claudine

Vous m'avez entendu, un titre transmissible est assorti au bien de mes parents, Irénée pourra le porter et l'honorer plus que vous ne sauriez le faire !

Amaury-César

Le manant a tout prévu !

Marie-Claudine

Vous y aviez songé pour son père...

Amaury-César

Jamais ! Tu m'entends, jamais ! Je ne te laisserais faire une telle mésalliance !

Marie-Claudine

Alors préparez-vous au scandale public que je vais faire éclater dès ce soir en révélant vos turpitudes !

Amaury-César

Calomnies !

Marie-Claudine

Vraiment ? Alors, vous n'avez rien à craindre ! Au contraire, en vous justifiant, vous ferez taire les ragots que l'on chuchote dans votre dos !

Amaury-César

(Un silence s'installe, puis, soudain conciliant...)

Personne ne gagne jamais au scandale ! Vous savez, j'ai tenté de jouer auprès de vous un peu un rôle de Père et mon devoir est de vous protéger. Malgré votre assurance et votre maturité apparente, votre inexpérience du monde vous rend vulnérable. Tentons plutôt de nous entendre...

Marie-Claudine

Par exemple, me laisseriez-vous épouser Irénée ?

Amaury-César

Ma foi, si vous y tenez à ce point... Mais je doute que cela soit possible !

Marie-Claudine

Et pourquoi cela ?

Amaury-César

Parce que votre séducteur a déjà diligenté son père pour demander la main de Marie-Béatrice pour son fils et je la lui ai accordée ! Il est engagé maintenant !

Marie-Claudine

Comment, quelqu'un que vous accusiez à l'instant des pires machinations serait devenu le gendre idéal ? Vous vous moquez !

Amaury-César

Ce que j'en ai dit n'était que pour vous éviter le choc d'être éconduite sèchement !

(entrent Marie-Angélique et Marie Eugénie)

Scène 2, Claudine, Amaury-César, Marie-Angélique, Marie-Eugénie

(Marie-Angélique très agitée entre une lettre à la main)

Marie-Angélique

C'est inouï, c'est invraisemblable ! *(s'adressant à Marie-Claudine)* On voit bien les ravages que votre influence néfaste a produit ! Nous sommes déshonorés ! Jamais je ne pourrai me remettre d'une honte pareille !

Marie-Eugénie

Ma sœur, autrefois, les hommes, les vrais, n'agissaient pas autrement ! J'en sais quelque chose ! Moi, j'ai été littéralement soulevée de terre par un bras puissant, placée en travers du fier alezan blanc monté par Auguste de Foudre de Guerre en personne dans son plus bel uniforme devant toute la famille qui criait mais en vain !

Marie-Angélique

Quel scandale !

Marie-Eugénie

Quel panache ! Ensuite, en bon hussard...

Marie-Angélique

Il suffit ! Ma honte d'aujourd'hui n'en est pas moins forte !

Amaury-César

De quoi parlez-vous ? Vous aurais-je, ma Mie, causé quelque tort ?

Marie-Angélique

Votre conscience vous dérangerait-elle ? Non, ce n'est pas de vous dont il s'agit : mais de votre fille, enfin, de notre fille : elle a été enlevée par ce Monsieur Théophraste Lauzad ! Et, si l'on en croit cette lettre d'adieu avec son consentement ! *(à Marie-Claudine)* Ton œuvre évidemment !

Marie-Claudine

(Haussement d'épaules)

Je suis surprise, comme vous, mais pas étonnée ! Il est temps que les femmes prennent leur destin en main ! *(au comte)* Voilà vos petits calculs matrimoniaux sérieusement compromis me semble-t-il !

Marie-Angélique

Vous voulez parler de l'union avec Marie-Béatrice promise à Monsieur Bottin-fils ? Les Bottin vont arriver d'un instant à l'autre ! Comment leur annoncer ?

Marie-Claudine

Leur annoncer quoi ? Que des fiançailles qui n'ont jamais existées que dans la tête de Monsieur mon beau-frère sont dissoutes ? Écoutez-moi, pour une fois mes chères sœurs ! Ce mariage arrangé pour ma nièce n'avait pour but que d'attirer la fortune des Bottins pour sauver les meubles ! Car oui, vous êtes proches de la ruine ! Vous avez bien mal confié la gestion de votre patrimoine en le laissant entre les mains d'Amaury-César, sa conduite dispendieuse vous mettent toutes deux sur le chemin de la ruine...

Marie-Angélique, Marie-Eugénie

Comment est-ce possible ?

Amaury-César

Ce ne sont que racontars et calomnies ! Votre intendante Amélie, mortifiée d'avoir été congédié cherche à se venger, soyez-en sûre ! Nous avons traversé, il est vrai, il y a quelques temps une période, comment dirais-je ? Euh ! Troublée, mais aujourd'hui, le climat des affaires nous est propice. Ce n'est ni le lieu ni le moment, alors que nous lançons le bal dans moins d'une heure de s'adonner à pareilles bassesses, mais dès demain matin (*S'adressant à Marie-Angélique et Hélène Bottin*) je vous montrerai ma totale bonne foi. D'ailleurs, nous avons effectivement parlé des affaires avec les Bottin, père et fils, ils pourraient aisément confirmer la parfaite tenue de notre situation, si ce n'étaient les circonstances fâcheuses auxquelles nous sommes confrontées et qui viennent de vous et de votre perfidie !

Marie-Eugénie

(à Marie-Claudine)

Vous mériteriez... Le fouet ! Impertinente que vous êtes !

Marie-Claudine

Vous ne verrez aucun inconvénient, je suppose à ce que nous récoltions l'avis de Maître Fauchtou, mon exécuteur testamentaire ?

Amaury-César

C'est-à-dire... Je vais vous expliquer : fort du soutien de la famille Bottin...

(*Entrent Hélène Bottin et Irénée Bottin*)

Scène 3, Marie-Claudine, Amaury-César, Marie-Angélique, Marie-Eugénie, Hélène Bottin, Irénée Bottin

Hélène Bottin

Fort de notre soutien et de la qualité d'ingénieur de mon fils, nous avons redressé une situation fort périlleuse !

Amaury-César

N'exagérons pas !

Irénée Bottin

Nous avons tout entendu, vos cheminées sont de véritables rapporteuses, mais soyez sans crainte nous serons discrets ! Mesdames, Monsieur, nous vous sommes reconnaissants de votre invitation. Père est malheureusement indisposé et cela l'empêche de renouveler la demande que je formule moi-même aujourd'hui : j'aime éperdument Mademoiselle Marie-Claudine et souhaite ardemment l'épouser ! Je n'ai pas moi-même de fier destrier ni costume d'apparat... Je n'ai que mon seul mérite et la pureté absolue de mes sentiments !

Marie-Claudine

Permettez-moi, monsieur d'intervenir : sachez que je prendrai moi-même une décision qui n'engage que moi. Or, Monsieur, la personne que vous sollicitez, peut-être êtes-vous aussi au fait de cela, vous fait passer pour un dangereux arriviste sans foi ni loi, prêt à tout pour capter ma fortune ! Certes, je ne puis nier mon inclination envers vous, mais vous comprenez que je puisse nourrir quelques réticences.

Irénée Bottin

Monsieur mon Père, en sauvant des dettes...

Amaury-César

N'exagérons pas !

Irénée Bottin

En remboursant quelques... Créanciers, disons, Monsieur le comte a dû céder quelques parts des propriétés que Père a fait mettre à mon nom ! Or la somme de ces parts...

Amaury-César

N'exagérons pas !

Irénée Bottin

Le volume que représente ces concessions est suffisant pour que je puisse désormais présider aux destinées, principalement des usines qui représentent l'essentiel de la transaction...

Marie-Angélique

Comment-est-ce possible ?

Irénée Bottin

Je n'ai ainsi aucunement besoin de vos parts, chère Marie-Claudine, néanmoins je vous renouvelle mon offre d'aide quelle que soit par ailleurs votre décision.

(Entre Théophraste Lauzad)

Scène 4, Marie-Claudine, Amaury-César, Marie-Angélique, Marie-Eugénie, Hélène Bottin, Irénée Bottin, Théophraste Lauzad

Amaury-César

Comment osez-vous vous présentez devant nous ?

Marie-Angélique

Quelle audace ! Où est ma fille ? Comment va-t-elle ?

Marie-Eugénie

Mon époux vous eût rossé comme vous le méritez, crapule !

Marie-Claudine

Mon cher Ami, je ne vous aurai pas cru capable de pareille audace ! Vous ne m'en êtes que plus cher !

Théophraste Lauzad

Laissez-moi au moins parler !

Amaury-César

Rendez-nous d'abord notre fille !

Théophraste Lauzad

Elle n'est pas loin et paraîtra tout à l'heure pourvu que vous accédiez aux exigences qu'elle a consigné dans ce billet *(Il désigne la lettre dans la main de Marie-Angélique)*. L'avez-vous lu ?

Amaury-César

(À Marie-Angélique)

Donnez-le-moi !

Théophraste Lauzad

Marie-Béatrice tient à ce que sa lecture soit faite devant vous tous !

Amaury-César

Soit, puisque vous ne nous laissez guère le choix. Lisez-le donc vous-même ! Mais faites vite et disparaissez, votre seule vue nous est insupportable !

Théophraste Lauzad

(Il s'empare du papier) Si vous ne voulez plus jamais revoir votre enfant, enfin... *(il lit)* Mes très chers parents, Je suis bien navrée de la peine que je vous fais, mais si j'ai suivi les élans de mon cœur, c'est que j'avais conçu envers Théophraste un tendre sentiment que j'avais gardé secret. Lorsque je constatais enfin ce penchant partagé, j'hésitais d'autant moins que vous sembliez déterminés à me donner un autre parti, celui là même que souhaitait Marie-Claudine.

Irénée Bottin

Quelle révélation !

Théophraste Lauzad

(Poursuivant la lecture)

Les choses semblant devoir s'accélérer, c'est donc sans hésiter que je suivais Théophraste dont la conduite est demeurée parfaitement respectueuse. Il n'appartient plus qu'à vous, mes chers parents, de faire un double bonheur ! Votre fille aimante Marie-Béatrice.

Irénée Bottin

(S'adressant à Claudine)

Vous déterminerez-vous ?

Amaury-César

(À part)

Il est vrai que les choses s'arrangeraient pour tout le monde...

Marie-Claudine

(À Irénée)

Il est vrai qu'à nous deux, nous concentrerions une grande partie des usines à chaux ! Comment concilier intérêt et amour, sans qu'il subsiste un doute sur une sincérité réciproque ?

Irénée Bottin

Par le fait que nous construirons quelque chose de nouveau, une autre manière de diriger nos affaires. Nous commencerons par construire des logements ouvriers et vous verrez que nous serons suivis et soutenus par le plus grand nombre ! N'est-ce pas à cela que vous aspiriez ?

Marie-Claudine

Soit, Irénée, je consens à vous épouser, mais vous connaissez mon caractère !

Irénée Bottin

Je prends le lot !

Amaury-César

À la bonne heure ! Théophraste allez quérir notre fille et buvons !

(Marie-Claudine sort une cigarette)

Marie-Angélique

Tu ne vas pas te mettre... Non, non, je n'ai rien dit, tu es la patronne à présent !

Marie-Eugénie

Comment est-ce possible !

(Fin de la pièce)



La Ragoteuse



Je me suis dépêchée de traverser la place pour aller chez le père Tardiveau, quand il fait son boudin, y a du monde dans la boutique, c'est qu'il le fait bien le bougre. La Clarisse et l'Amélie étaient déjà là quand j'ai poussé la porte de la boucherie, elles faisaient marcher leur clapet et la Renée Tardiveau n'était pas en reste. J'ai jamais vu des ragoteuses pareilles, de vraies médisantes. Elles causaient sur le Léon, il n'aurait soi-disant pas dû être au bal, que c'est pas parce qu'il est musicien qu'il doit se croire, que ça fait pas si longtemps que la Marguerite est en terre, moi, j'ai rien dit, j'ai acheté mon morceau de boudin, ai donné ses sous à la Renée qui m'a fait un sourire pincé et suis vite revenue chez moi, faut quand même que je dise que ce qu'elles racontaient sur le Léon c'est pas vraiment vrai.





Restée seule à la mort de ses parents, Marguerite avait eu des prétendants certes, mais tous en voulaient à ses biens : un petit lopin de terre patiemment agrandi par ses chers parents, qu'elle menait d'une main de fer, vaquant aux derrières des bœufs tout comme à la charrette. Pas question de partager avec un profiteux ! Quelques ouvriers agricoles se succédèrent sans succès, tant la tâche était ardue et sans avenir pour eux, Marguerite n'acceptant aucune avance de ses messieurs. Mais un jour Léon arriva ! sorti de nulle part, énigmatique, silencieux, il travaillait vite et bien ; jeune, regard bleu, bras musclés, il ne ressemblait pas aux autres. Obéissant et poli, il sortait tout droit d'un autre monde, chaque mois il envoyait son argent aux siens restés dans son pays, la Pologne.

Marguerite de quinze ans son aînée, comptait et recomptait tout l'argent qu'elle lui donnait et qui disparaissait aussitôt ! pour une famille dont elle se moquait éperdument. Une idée lui vint, machiavélique, et s'ils se mariaient ? Elle ne serait plus obligée de lui verser un salaire, cet argent resterait son bien, Léon travaillerait pour le compte des époux et voilà, c'est elle qui gérerait !

Léon avec ses vingt-cinq ans accepterait-il ce projet ? Rien n'est moins sûr, alors Marguerite minaуда, se fit aguicheuse, utilisa maints stratagèmes pour être continuellement à ses côtés, fit en sorte qu'il la désira, elle qu'aucun homme n'avait approchée ! Ils devinrent amants au milieu des meules de foin, sous un soleil écrasant. Marguerite le détesta soudain d'avoir osé la séduire, et ne s'abandonna pas au sentiment amoureux. Ce n'était que le début de son plan, elle irait jusqu'au mariage mais cela, Léon ne le savait pas encore !

Les mois passèrent, maintenant Léon était déjà sous sa coupe, elle le savait, il partageait sa couchette sans autre forme de procès. Alors, elle parlât mariage ! Léon fut surpris, mais flatté cependant de la confiance qu'elle lui accordait. Ils mèneraient à bien l'exploitation tous les deux et pourraient sans doute encore s'agrandir. Les bans furent publiés au grand dam du curé. Marguerite tira d'un grand tiroir la robe de mariée de sa mère que le temps avait jaunie et qui lui était bien trop grande, qu'à cela ne tienne, elle ne mettrait pas un sou pour cet accoutrement ! Léon, se fichait de sa tenue, ils seraient seuls avec leurs voisins pour témoins, une tenue de travail propre fit l'affaire.

Le soir même, Marguerite fit mine d'être fatiguée et se refusa net à son mari ! Léon, qu'un verre de vin au bistrot de la mère Henriette, ravissait, en fut privé tout à coup par Marguerite prétextant que la piquette de la maison était bien suffisante ! Idem pour le tabac : se rouler son tabac, était un acte fort mal vu, Léon devrait apprendre à économiser sur ses loisirs ! D'ailleurs, elle avait institué de travailler le dimanche, même, si rien ne pressait dans les champs. Léon commençait à regretter ce mariage, d'autant plus qu'il n'envoyait plus rien à sa famille et qu'il ne recevait rien en échange !

Léon avait l'impression d'être une bête de somme, corvéable à merci. Il perdit son sourire, devint taciturne, essayant vainement de comprendre Marguerite. Léon rêvait souvent d'une bonne fée pour le sortir de là, anéanti par la méchanceté de Marguerite. Un matin Marguerite fit part à Léon qu'un étrange corbeau volait au ras de la cour, ce n'est pas bon signe dit elle ! Les poules d'ordinaire bonnes pondeuses s'abstenaient tout à coup, Marguerite pensait que Léon subtilisait les œufs pour les vendre, et gardait l'argent ! Puis ce fut autour du clapier que Marguerite se posa vraiment des questions, une portée de petits lapins avait disparu !

Cette nuit-là Marguerite fit un cauchemar, une femme sans nom et sans visage lui apparut. Elle devint encore plus méchante avec Léon et l'accusa de la tromper ! Marguerite en perdait le sommeil et quand celui-ci survenait, il était peuplé de choses étranges : hier, elle vit une meule de foin partir en fumée, c'est un signe, ne s'est-elle pas donnée à Léon justement dans le foin ! Aujourd'hui, elle rêva que le cheval perdait souvent ses fers et que cela lui coûtait une fortune à chaque fois chez le maréchal-ferrant. Puis la noiraude eut les plus grandes difficultés à vêler, le vétérinaire l'assista une partie de la matinée et Marguerite du payer une somme faramineuse !

Marguerite se rendit chez son notaire pour parler affaires : Léon ne travaille plus autant, il laisse aller le cheptel, s'enivre plus que de coutume, ne s'intéresse plus à rien, l'argent ne rentre plus, elle voudrait des conseils ! Mais le notaire est parti avec la caisse, tout le monde le sait, sauf Marguerite ! Elle trépigne de rage, cette fois s'en est trop : on lui a jeté un sort, elle en est persuadée ! De ce pas elle se rend chez le - leveur d'sort - le père Anselme, qui l'écouta patiemment, et lui promit de faire le nécessaire dans les jours suivants ! Mais le père Anselme ne fera rien contre Irénée, oui Irénée, cette sorcière issue des bois environnants, s'attaquer à Irénée est impensable, sa vengeance serait terrible ! Un leveur de sort, une fois, après avoir fait ses incantations et piqué d'aiguilles une poupée de chiffons, pour contrer Irénée, s'était transformé en un vieux monsieur agonisant ! Le père Anselme, pas téméraire du tout ne voulait pas prendre ce risque, surtout pour Marguerite, connue à cent lieues à la ronde pour sa mesquinerie et son avarice. Cependant, il ne lui en dit mot.

Marguerite rentra chez elle, pleine d'espoir, mais les cauchemars continuèrent, si bien qu'un jour, ensorcelée par une vision terrible, elle se jeta dans le puits !

Léon trouva un autre notaire, il héritait bel et bien de la ferme de Marguerite alors Léon pensât qu'il y avait une justice, enfin pour lui.





Wlodzimierz, dit « Léon » (ses collègues l’avaient surnommé ainsi, car il ne comprenait pas bien le français et répétait toujours leurs fins de phrases comme un perroquet) fut convoqué à la gendarmerie, une enquête est obligatoire dans ces cas -là, Léon le sait. Quelques habitants sont venus témoigner pour lui, dont Louise, leur voisine et témoin de leur mariage.

Les gendarmes voulaient savoir si par hasard, il n’avait pas poussé Marguerite dans le puits ! Léon était outré, oui, il avait détesté Marguerite, quand elle le restreignait en tout : cigarettes, alcool, etc., etc. mais surtout lorsqu’il fut privé de son salaire, qui selon lui, il méritait, mariés ou pas !

Depuis sa venue à Beffes, il gardait une bonne part de celui-ci pour sa mère restée en Pologne, comment va-t-elle se débrouiller maintenant ?

Mais de là à pousser Marguerite dans le puits, il y a de la marge !

Tu affirmes que ta femme n’avait plus sa « tête » dit le gendarme.

– Oui, la Marguerite était devenue « folle » y en a eu des de malheurs à la ferme, elle a toujours cru au mauvais œil d’Léonce, cette sorcière invisible, qui ne la quittait pas ! Même la nuit, messieurs les gendarmes, elle était sous l’emprise d’Léonce !

– Léonce ?

– Moi je n’y connais rien en sorcellerie, juste je crois en un Dieu, tout puissant, et je me disais que j’avais été sot, d’avoir séduit Marguerite, que j’étais puni voilà tout. Ah ! j’aurais dû rester travailler aux fours à Chaux de Beffes

– Pourquoi n’es-tu pas resté ?

– Tout simplement, messieurs, parce que l’on me reprochait sans cesse mon origine, j’étais

victime de moqueries, à cause que je parle pas bien, on me donnait du vin et ils disaient que j'étais saoul comme un polonais, et puis ils rigolaient, c'était un jeu pour eux, et un jour n'y tenant plus j'ai répondu avec mes poings. Le lendemain le contremaître m'a mis dehors.

-Tu as été, selon notre enquête, licencié pour les mêmes raisons aux mines de « la Machine »

– Oui, je me suis bagarré avec un gars qui m'avait volé mon casse-croûte, il me disait que je prenais le pain des français ! Alors que je travaillais deux fois plus que lui !

-Comment l'idée t'es venue de travailler chez Marguerite ?

-Par Octave, un copain du chantier, il savait qu'elle cherchait un gars costaud, et puis ce qui m'a décidé, c'est de travailler à l'air libre ! Comme en Pologne chez mes parents.

-Mais pourquoi le mariage ?

– Eh bien parce que Marguerite me plaisait, c'était une vraie femme et non pas une de ses pimbêches que l'on rencontre dans les bals.

– En parlant de bal, tu t'es fait remarquer au bal de la saint Jean ?

– Ah j'avais un peu trop bu et puis j'étais jaloux de Blaise, il formait un beau couple avec Clotilde, je les enviais, j'aurais tant voulu que Marguerite soit encore là et m'accompagne !

– C'est pour cela que tu as cherché querelle à Julien l'ami de Blaise, ?

– Oui je voulais jouer à sa place avec mon accordéon et il n'a pas voulu ! Vous savez ce que sait le coup de poing est parti, j'avais trop bu, ils m'ont payé des « godets », alors j'ai pas dit non,

– Tu as fait parler de toi à trois reprises par des bagarres, as-tu aussi battu ta femme ?

– Oui j'ai la bagarre facile, mais jamais avec les femmes, je les respecte trop.

– Tu respectais Marguerite ?

– oui, je ne la comprenais pas, mais je la respectais. Elle était une maîtresse femme avant qu'elle se croie ensorcelée, je l'admirais, comme ma mère.

– Ta mère ?

– Oui, elle a tant travaillé pour que j'aies une vie meilleure, elle voulait que j'étudie, je n'allais pas souvent à l'école, car c'était très loin, c'est le curé qui m'a appris à lire, en cachette, car il n'en avait pas le droit ! Nous étions sous la domination russe, tout était difficile, Mon père travaillait dans les mines de sel, il s'est usé.

– Es-tu venu en France pour trouver un « bon parti »

– Mais non c'est le hasard que j'vous dit ! Au début, elle payait bien, et puis le mariage a tout changé, elle est devenue avare, je n'avais plus droit à rien, même pas à son lit !

– Et comment tu expliques que tu hérites de ses biens ?

– Alors là j'en suis le premier surpris, elle a pas eu le temps de faire son testament sans doute,

j'étais en quelque sorte sa seule famille, Marguerite obsédée par cette sorcière Léonce, ne pensait plus par elle-même, elle n'avait plus son entendement, j'en avais parlé au docteur de Sancerques, il était venu, la voir mais il n'avait rien pu faire, il a donné un onguent qu'elle n'a jamais voulu avaler.

Le docteur de Sancerques fut interrogé à son tour, il a formellement assuré que Marguerite était devenue folle et que son mari faisait de son mieux pour l'aider.

C'est ainsi que Wlodzimir, dit « Léon » fut mis hors de cause.





Je viens d'accompagner la Marguerite au cimetière. Cela fait quatre jours qu'on l'a retirée du puits, le Léon pleure toutes les larmes de son corps, la voisine dit que ce sont des larmes de crocodile, je ne le pense pas. Je le connais un peu le Léon, beaucoup moins que la Marguerite, on a toutes les deux usé nos sabots dans la cour de l'école, mais je le connais un peu et je suis certaine qu'il est sincère.

Il ne faut pas dire n'importe quoi, ça peut porter tort.

Quand la Marguerite a été retirée du puits, le Léon a voulu qu'elle soit belle, sa robe du dimanche, un drap bien propre sur le lit et des fleurs aussi, c'est lui qui les a cueillies.

Le curé n'a pas voulu venir, vous pensez bien, on ne sait pas trop ce qui s'est passé, si la Marguerite s'était jetée volontairement dans le puits, j'en suis persuadée, elle a commis le plus grand crime qu'une créature de dieu peut faire, se croire Lui et se jeter dans le puits.

Ce matin, la Marguerite a été portée en terre, pas dans la tombe de famille, mais tout au bout, près du tas où on jette les fleurs mortes, c'est là qu'on les met, ceux qui se jettent dans le puits.

J'étais là, à côté du Léon, tous deux, pas d'autres, même mon Jean n'a pas voulu m'accompagner, il m'a dit que c'est pas ses affaires.

C'est quand même une drôle d'histoire que je dois raconter aux gendarmes, les autres du village ne veulent pas causer, soi-disant pour pas porter tort, mais je sais bien que si l'on dit rien, c'est le Léon qui aura des ennuis, il n'a rien fait, mais il est pas d'ici, et c'est gênant pour le village.

La Marguerite était fille unique et ses parents avaient du bien, en terre et aussi en pièces, ils avaient comme on dit un bon bas de laine et aussi quelques économies placées chez le notaire, celui-là, enfin c'est une autre histoire bien qu'il soit aussi impliqué dans cette histoire de puits.

Enfin les parents de Marguerite étaient les plus riches du village, juste après le châtelain, il en a beaucoup plus, mais quand même les parents de Marguerite étaient riches.

Elle n'était pas très jolie, son caractère pas très agréable, pour tout dire, elle se croyait, ça n'empêchait pas les garçons de lui tourner autour, mais elle se méfiait, encouragée par ses parents, elle refusait toutes les propositions de mariage, elle voulait garder tout pour elle, quand son père et sa mère auraient retrouvé le caveau familial.

A la mort de ses parents, ils partirent tous les deux presque en même temps, Marguerite géra seule ses lopins de terre et son argent.

Elle n'était pas feignante, c'est sûr, elle trimait du matin au soir, mais elle en avait assez, elle aurait bien voulu un homme pour l'aider ; c'est fort un homme, plus fort que moi et bien endurant aussi, m'avait-elle confié un jour que nous gardions nos biques ensemble.

C'était bien la première fois que je l'entendais se plaindre, non, pas une plainte, elle voyait bien qu'elle ne pourrait pas y arriver toute seule tout le temps, surtout que l'âge est là aussi pour nous rappeler qu'on vieillit.

Marguerite avait bien trouvé quelques journaliers pour l'aider, mais aucun ne faisait l'affaire, trop paresseux, buvant trop, et surtout, trop cher. Marguerite avait hérité, en plus des terres et de l'argent de ses parents, de leur avarice.

Un jour, Léon arriva dans la vie de Marguerite, on ne savait pas d'où il venait, certains disaient qu'il avait été chassé d'un des fours à chaux de Beffes, d'autres qu'il avait provoqué une rixe dans un café, d'autres encore disaient n'importe quoi, mais ce qui est vrai, c'est qu'il est bel homme et polonais.

Il y en beaucoup par ici, sont pas feignants, la Marguerite pouvait pas tomber mieux.

Au début tout semblait aller bien, la Marguerite et le Léon travaillaient ensemble, et dur, ça je peux le dire. Les récoltes étaient bonnes et la Marguerite vendait poulets, œufs et lapins sur le marché, elle avait des pratiques régulières qui payaient bien, elle donnait ses quelques sous au Léon pour sa goutte et tabac du dimanche, il commençait à se faire quelques connaissances au café, je sais vraiment pas à quel moment ça s'est enrayé.

Peut-être quand le Léon est passé de la soupente au-dessus de l'étable au lit de Marguerite. Pour ça, ça gaussait au village, moi je trouvais rien à redire, si ça leur faisait plaisir, ça me gênait pas. Le curé ne voyait pas cela de la même façon, il est allé les voir, mais le curé met son nez partout et surtout là où y faudrait pas, il aime bien savoir ce que se passe sous les draps, la Marguerite a réfléchi, elle m'a dit un jour qu'on était toutes deux seules au lavoir, si je l'épouse, je vais faire des économies, j'aurai plus besoin de lui donner des sous, le curé a raison, on va se marier.

Réfléchis bien, je lui ai répondu, un homme, c'est pas un bestiaux, elle a pas voulu savoir et j'ai été le témoin de leur mariage, mon Jean a fait le deuxième, après l'église on a bu une goutte chez eux et puis c'est tout.

Pour ça, elle est pas dépensière la Marguerite et le Léon subissait.

Y a une chose de curieuse quand j'y pense, dès l'instant où la Marguerite et le Léon furent mariés, que le Léon n'eut plus son argent, les choses allèrent moins bien, ça se fit doucement, les poules pondirent un peu moins, puis presque plus, deux portées de lapereaux périrent, Marguerite trouva sur son seuil un corbeau mort.

Elle m'avoua qu'elle dormait mal, qu'elle n'avait plus envie du Léon qui voulait lui imposer, vous savez quoi, mais elle ne voulait pas, comme si une force l'en empêchait, et surtout, elle avait moins de

sous, ses pratiques ayant déserté son étal sur le marché, mais ça, elle ne me l'a pas dit, elle est fière la Marguerite, je l'ai deviné toute seule.

Et puis, la vache a eu du mal à vêler, le vétérinaire est venu, ça coute des sous aussi, Marguerite a dû piocher dans ses économies, ça je peux dire qu'elle en était malade et accusait le Léon de lui porter le malheur depuis qu'ils étaient mariés. Elle-même a été voir le jeteu d'sort, le père Anselme, mais il a pas voulu s'en mêler, il a dit qu'y pouvait rien, enfin il lui a donné contre deux fromages une poupée de chiffon à piquer, vous savez, enfin, moi j'sais rien, j'ai entendu dire.

La Marguerite a dû sortir des sous, elle est allée chez le notaire, elle savait pas qu'il était parti avec les économies des plus riches, mais la pauvre avait tellement la tête à l'envers qu'elle savait pas ce que tout le monde savait.

Pour sûr, ça lui a fait un tel coup, qu'elle est allée au puits, vous savez la suite.

Le Léon a bien du chagrin, mais je pense qu'il va vite se consoler, il a trouvé dans la cave le magot caché par le père de la Marguerite, ça en fait des sous, et puis, il hérite de la maison et de la terre.

J'en suis malade, avec mon Jean on s'en ai donné du mal pour effrayer la Marguerite, on a fait tout ce qu'on a pu pour les poules et les lapins, c'est pas nous pour la vache, ça on peut pas, mais pour le reste, c'est vrai, on a fait, on en rêvait de son bien, sa terre jouxte la nôtre et on pouvait enfin s'agrandir à pas cher.

On l'a pas poussée, mais la connaissant comme je la connais, je savais bien que ça finirait mal, je l'aimais pas la Marguerite, tout donner à un étranger, j'en suis malade, mais je peux pas le faire aller en prison ni lui faire couper le cou.

La Monique m'a dit qu'elle vous a parlé et que notre histoire se ressemble, la Monique n'en voulait pas à son bien, nous si, je l'avoue, mais c'est tout.

On peut que nous accuser de lui avoir fait peur, pas autre chose, on est quand même honnêtes nous autres, alors, je fais cette déposition pour que le Léon n'ait pas d'ennuis.





Nous sommes en 1895, cet hiver-là, il fit très froid, la neige s'est abattue sur le cher, puis le gel s'est installé pendant plus d'un mois. On pouvait traverser le canal, à pied, les « berrichonnes » ne pouvaient acheminer le charbon pour les fours à chaux et tout était paralysé. La grande usine n'avait pratiquement plus d'avance pour allumer les fours, le contremaître Bottin dut renvoyer chez eux la moitié des ouvriers, en attendant des jours plus cléments. Au radis ils avaient plus de chance leurs réserves en charbon et bois étaient conséquentes, grâce à un contremaître plus prévoyant.

Octave et Germaine, ceux qui ont perdu le petit Pierre, il y a quelques années, ont du mal à faire face à cette catastrophe, pas de travail, pas d'argent, leur réserve en nourriture s'épuise, ils n'ont plus de bêtes à l'écurie depuis que Germaine travaille aux fours. Heureusement, la Marie, seule, depuis qu'le Maurice a été retrouvé mort sous sa barrique, les dépannent, faut dire aussi depuis que l'Maurice n'est plus là, ils se sont rapprochés. Désœuvré, tout ce monde essayait simplement de se réchauffer dans leur mesure. Quelques pommes de terre épargnées dans les caves servaient de base à la nourriture et le lard du cochon dans le saloir parfumait la soupe midi et soir. Léon qui n'habitait pas bien loin, avait gaulé les noix à l'automne, il y avait eu une bonne récolte et il en avait donné à ses voisins, c'était toujours ça de pris !

Tout le monde connaissait la ferme de la Marguerite, mais depuis que Léon était veuf, une distance s'était installée entre eux comme si un autre malheur pouvait encore arriver, et c'est pas ses noix qui vont y changer quelque choses. Dit la Marie.

Il trimait fort le Léon, ayant à cœur de continuer la ferme, héritage de Marguerite mais il faut dire que le notaire avait prélevé des frais de succession, assez conséquents ce qui avait grevé son budget lourdement, et il ne faisait plus face.

Et puis il n'était pas très bon pour les volailles, il n'y connaissait rien, oubliait de fermer les poules le soir, alors le renard affamé par ce froid intense en avait largement profité. Pareil pour les lapins, Marguerite, elle, savait séparer les mères des petits lorsqu'elles n'étaient pas de bonnes mères, mais Léon laissait faire la nature, et cette année c'était désastreux.

Pas moyen de labourer : la terre, dure comme de la pierre, ne laissait pas mordre le soc de la

charrue. Léon, costaud pourtant, avait bien attelé la jument, mais rien à faire. Si ça continue, il ne pourra pas semer le blé au printemps. et une récolte en moins serait la catastrophe. Léon comptait et recomptait, comment garder ses terres, il fallait entretenir les vieux bâtiments et cela coûtait cher, l'écurie n'avait presque plus de toit, il avait bien bricolé une réparation provisoire, mais cela ne tiendrait pas bien longtemps, il était désespéré.

Depuis trois ans que Marguerite est partie, rien n'avance, il a une vie très dure et aucun résultat. Certains soirs il va chez au café, chez la mère Henriette, trouver un peu de chaleur humaine. Il retrouve quelques camarades chauffourniers, le désœuvrement est leur ennemi depuis qu'ils sont débauchés. Le grand froid persiste, le canal est impraticable, alors ils viennent là.

– *Hé le polonais, comment qu'tu vas, on t'voué pu par ici, tu boué une chopine ?*

Léon ne répondait pas toujours, quand on le hélait de cette façon, mais il avait baissé « les bras » Pour eux, il resterait toujours Léon le polonais bagarreur ! Mais dans son cœur il est toujours Wlodziimir

– Un soir alors qu'il était chez la mère Henriette, un homme portant chapeau, bien habillé causait avec la Marie, (celle qui avait retrouver son mari mort sous la barrique) Faut dire que la Marie était copine avec la mère Henriette et que c'est pour ça qu'elle se retrouvait là au milieu des hommes. Mais que voulait cet homme à la Marie ? Ce n'était pas un habitué. Léon vit Marie saluer l'inconnu en lui serrant la main.

Des bruits courraient dans la salle que cet étranger venait acheter les terres des paysans pour y creuser d'autres carrières et d'y construire de nouveaux fours à chaux.

Léon s'adressa au Victor, lui, sans travail, avant la vague de froid, passe beaucoup de temps chez la Henriette.

– *La Marie, depuis que son homme est mort, elle n'y arrive plus, ses gamins sont encore trop jeunes pour prendre la relève, sauf l'aîné qui a quinze ans, mais il est embauché aux fours, il faut bien quelqu'un pour faire vivre la famille !*

– Et alors ?

– *Alors quoi, qu'ionque tu veux savouère ?* Léon avait du mal à assimiler le berrichon, il dut faire un effort.

– Ce que je veux savoir ? Tout simplement qui est cet individu qui sert la main de la Marie, c'est tout.

– *Bah ! Un marchand de biens, j'cré qui yen offre un bon prix, mais y trouve qu'elle a pas assez de terrain, y voudrait ben la locatue de l'Octave aussi qui se trouve pas trop loin, l'octave en serait d'accord, mais sa Germaine a veut pas quitter sa maison, pourtant elle n'a pu que les quat' murs !*

Léon pensa qu'on le tenait toujours à l'écart de tout, personne ne lui parle, il n'est pas encore de leur famille, heureusement que Victor n'a pas cette mentalité-là !

De retour chez lui, Léon se mit à cogiter.

Ce gars-là, il veut tout acheter, les terres de la Marie, celles de l'Octave alors pourquoi pas les miennes, qui prolongent le pré de l'Octave. ? Au point où il en est, ce serait peut-être une solution ? Mais ce gars-là n'achètera pas les siennes si la Germaine continue à s'obstiner à vouloir garder sa maison ! Toute la nuit il retourna la question dans sa tête et au matin il alla voir Germaine !

Elle l'accueillit avec méfiance,

– *Oui, elle avait bien rencontré un industriel de Paris, il s'était déplacé jusque chez eux, en*

effet, mais la vou dont qu'e j'va habiter moué ? J'on point d'aute solution...Le lopin de terre y peut ben l'prendre, pour cque ça vaut ! Mais pas ma maison. Léon pensa que cette pauvre femme était dans la misère encore plus que lui, son mari Octave arriva sur ces entrefaites.

– Faut pas la blâmer c'est ici que nout petit est mort, faut la comprendre, mais quion ça peu vous fée qu'j'vendions point a c'parisien ?

Léon abattit ses cartes à ce moment-là, montrant que ce parisien a besoin de beaucoup de terre pour ce nouveau four, et, qu'ils, pourraient faire monter les enchères, en s'associant, avec lui et la Marie puisque tous leurs lopins de terre se touchaient,

– Ha la Marie aussi, mais j'en savons rien, pourquoué qu'elle a rin dit ?

–Léon vit qu'il avait touché juste, ces pauvres gens ne voulaient pas que les voisins sachent leur misère, mais ils s'apercevaient tout d'un coup qu'ils étaient tous dans le même bateau.

– vous aussi léon v'etes dans ct'obligation ? Léon sentit une alliée dans la personne de Germaine et il s'entendit dire :

– Je n'y arrive plus tout seul, vaut mieux gagner ses journées ailleurs. La Marguerite pensait que c'était une sorcière qui était cause de tous ses malheurs, mais je vois bien que la cause c'est qu'on peut plus vivre sur ces petits lopins de terre et qu'on pourra jamais s'agrandir, je ne peux même pas payer le vétérinaire pour ma vache !

Germaine pensait aussitôt à la sienne qui était morte juste avant le petit Pierre et se mit à pleurer. Léon, s'excusa d'avoir tant parlé, Germaine et Victor promirent de réfléchir, le marchand de biens revenait la semaine prochaine, d'après la mère Henriette.

– Moué je veux pas aller cheu la mée Henriette, les aut y z'ont pas besoin de savouère, dit tout à coup Germaine,

Léon, se dit qu'avec ce temps les fours ne sont pas prêts de repartir, alors la semaine prochaine Germaine et Octave seraient encore chez eux, il fit la promesse qu'il amènerait lui-même le marchand de bien.

Il avait été vite en besogne, mais c'était devenu une évidence, il allait vendre, se libérer de ce poids. Sauf que ce marchand de bien ne l'avait pas encore contacté, et Léon savait qu'il n'était pas bon d'être demandeur, mais cela ne pouvait qu'arriver, après avoir sollicité la Marie et l'Octave, ça ne pourrait être que son tour la semaine prochaine.

Léon, lui non plus, ne voulait pas étaler ses intentions au café, aussi il attendit la visite du marchand de biens. Celui-ci arrivait en gare de la Charité et prenait l'omnibus jusqu'à Beffes, ensuite viendrait-il à pied jusqu'à la ferme ? Pour Octave et Germaine c'est ce qu'il avait fait alors ... En attendant, Léon, devait se nourrir, Marguerite, savait faire son pain dans leur four, mais lui n'avait pas la main, et puis allumer le four pour lui tout seul n'était pas rentable, il fallait beaucoup de bois, et sa réserve s'épuisait peu à peu.

La Marie avec ses quatre gamins, comment se débrouillait-elle ? Il y avait bien un boulanger depuis peu qui laissait du pain en dépôt chez la mère Henriette, mais il n'était pas très bon à ce qu'on dit, et puis c'était cher, Léon lui avait toujours de la farine de blé mélangée à celle de l'orge, il la faisait moudre au Moulin de Jussy. Mais cette année, si ce froid persiste, il ne pourrait même pas semer, et donc rien récolter. Il se vit tout seul, sans feu, sans rien à manger, la tristesse l'envahit.

Quand tout à coup un gamin à la Marie, Gaspard, vint toquer à la porte, un fagot de bois sur l'épaule.

– Léon, Léon tu diras rien à ma mère, mais je suis venu te voir car on a plus assez de bois pour chauffer le four, plus de farine, et la paye de mon frère qui travaille au four à chaux n'y suffit plus, je me

rappelle que la Marguerite se vantait de faire du bon pain comme personne, alors j'ai pensé qu'on pourrait peut-être utiliser ton four ?

Le gamin avait débité sa tirade d'une traite, Léon qui sortait de ses pensées moroses, lui paya un mauvais café à la chicorée, et ils parlèrent entre hommes. Les sabots du p'tit étaient en piteux états, et trop grands pour lui, il vit Léon s'interroger sur ses pauvres pieds

– Ils étaient à mon père, dit-il en baissant la tête.

Léon fut pris de compassion pour ce gamin qui a osé venir lui demander de l'aide.

Eh bien demain, je vais rallumer le four à pain, tu as bien fait de m'apporter ce fagot ! Vient avec ce que ta maman aura pu faire et dis le à l'octave aussi, comme ils sont sans travail en ce moment la Germaine a le temps de faire du pain, on fera tout cuire en même temps ! Le gamin sauta de joie et s'en alla porter cette bonne nouvelle à sa mère. Marie fut étonnée de l'audace de son gamin, demander de l'aide au polonais, cela lui paraissait culotté. Ho ! elle n'a rien contre ce Léon, mais quand même la Marguerite est morte dans de drôles de conditions, enfin les gendarmes ont conclu à un accident, soit, mais ça fait quand même bizarre.

– Bon pisqu'il t'a dit d'yaller, j'vons nous y rendre demain, j'va pétri la pâte de suite pour qu'a leuve cté nuit.

– Et ben va cheu la Germaine, j'partirons ensemble cheu le polonais, demain à trois heures !

Gaspard ne se fit pas prier et courut pendant les cinq cents mètres qui les séparaient de chez eux, il arriva tout essoufflé, si bien que Germaine pensa qu'il était arrivé un malheur chez la Marie, depuis qu'l' Maurice mort sous sa barrique et tous ses malheurs à elle, Germaine craignait le retour des birettes n'annonçant rien de bon. Elle reprit confiance en voyant Gaspard tout souriant.

– Quionque tu veux mon gars ? Gaspard, fit part de l'invitation du polonais à aller faire cuire le pain chez lui, pour économiser le bois.

– Et pis c'est un bon four qu'il a, la Marguerite s'en vantait tout le temps !

– Cheu le polonais ? Mais ta mère a va yallé aussi ?

– Ben sur vous partirez ensemble à trois heures qu'a m'a dit !

Octave avait bien connu le polonais aux fours à chaux avant qu'il ne s'embrigue avec la Marguerite, pour lui c'était un bon gars, les autres le poussaient à bout, et le faisaient boire, mais tous les deux ils s'estimaient.

– Ben j'vas vous accompagner demain car j'ai réfléchi pour ce marchand de bien, faut qu'y cause !

Germaine prise de panique

– Non Octave j'veux point qu'on vende nout maison, non

– J'vons trouver un arrangement t'inquiète pas ma Germaine !

C'est ainsi que le lendemain ils se mirent en route, les deux femmes tout habillées de noir à cause de leur deuil et Octave emmitouflé dans sa *biaude*, un béret sur la tête. Autour du four, chez le polonais, Octave, Germaine, et la Marie, propriétaires de lopins de terre, unis dans la même misère, se retrouvèrent devant un *verre de goutte*, pour voir comment ils allaient causer à ce marchand de biens.





Marie et Germaine furent étonnées de voir le polonais évoluer dans la grande pièce où la cheminée tenait une place immense, quelques saucisses accrochées à la poutre pendaient à côté d'un vieux torchon douteux, un chaudron culotté guernaulait dans l'âtre, et, sur une ficelle, séchaient les chemises de chanvre du Léon. Dans le coin un lit couvert d'édredons. Léon, voyant le regard des deux femmes précisa qu'il n'allumait pas la cheminée la nuit pour économiser le bois, heureusement que Marguerite avait fabriqué ces édredons avec la plume de ses canards, de ce froid-là il lui en était reconnaissant. Et puis la bassinoire était là, Léon la remplissait de braises et bassinait ses draps froids et humides juste avant d'aller se coucher, en Pologne il mettait des briques chaudes, mais il fallait faire attention de ne pas brûler les draps, il aimait mieux cette bassinoire en cuivre avec son long manche, c'était plus pratique.

La lampe à pétrole vacillait et empestait surtout, bien que ce soit le plein après-midi, il faisait sombre chez Léon, seule une petite lucarne donnait sur la cour.

Une poule avait ses habitudes et venait pondre derrière le rideau qui séparait la *bassie* du reste de la pièce, Léon parlait de cette poule avec émotion, il ne la chassait pas, on était bien loin du Léon le bagarreur ainsi appelé lorsqu'il travaillait aux fours à chaux.

Le four était à l'autre bout de la pièce avec sa belle ouverture voûtée en briques rouges, Léon l'avait allumé depuis plusieurs heures afin qu'il soit bien chaud pour accueillir le pain de Germaine et de Marie. Lui-même avait pétri aussi quelques pains ronds de dix livres, cela devrait lui permettre d'attendre jusqu'au mois prochain.

Pendant qu'une bonne odeur se répandait dans la pièce, tous s'attablèrent autour de la table bancale.

Il n'y avait que Léon qui n'avait pas encore rencontré ce marchand de biens. Tout le monde, savait que celui-ci achèterait s'il parvenait à avoir assez de carrières pour lui permettre de construire un ou deux fours.

Certains s'étonnèrent que ce ne fut pas monsieur le comte de Latour de Taille qui fasse cette proposition, bien que, on avait entendu dire que les affaires n'étaient pas florissantes et que sa belle-sœur Claude avait quitté le Château Le bruit courait aussi qu'un journaliste voulait tout savoir sur les gens d'ici. Ce Théophraste Lauzad venait de Paris aussi, c'est curieux, non, que ce marchand de biens vienne aussi de Paris, faut-il faire confiance à ces étrangers ?

Léon accusa le coup, étranger ? il l'était lui aussi, on lui avait assez dit, mais personne ne s'aperçut de la gêne occasionnée.

Ils étaient là, réunis en attendant que le pain fut cuit, là chez la Marguerite, qu'ils avaient tenus à distance aussi, à cause de sa folie, et enfin là chez Léon qui avait besoin d'eux, là pour associer leur misère et ensemble trouver des solutions. Léon se dit qu'un grand pas était fait.

Octave, ancien camarade des fours, appréciait Léon et lui faisait confiance. Ils parlèrent chiffres, richesse en calcaire de leur terre et de leurs valeurs marchandes, ils se mirent d'accord pour voir un notaire, pour ne pas se faire rouler, personne ne savait écrire correctement, sauf le fils aîné de Marie qui a bénéficié de l'école obligatoire. Il pourrait sans doute les aider à lire les papiers, mais comme eux il ne comprendrait rien au charabia du marchand de biens. Et puis l'ancien notaire qui était parti avec la caisse avait été remplacé par un jeune, qui dit-on avait son franc-parler et se mettait à la portée des petites gens.

Restait le cas de Germaine qu'Octave ne voulait pas bousculer, leur maison était en lisière d'un champ, ça ne devrait pas trop poser de problèmes pour ne pas absorber leur bicoque dans la vente. Quant à Marie seule avec ses quatre enfants, elle avait une solution, c'est pour cela qu'elle était très motivée pour vendre. Son fils aîné travaillant déjà aux fours et devenu soutien de famille depuis la mort de son père, a eu une proposition du contremaître. En effet, à Saint Léger-le-Petit des logements se construisent pour les ouvriers et leur famille- la cité saint Charles- certains patrons souhaitant que leurs ouvriers ne se déplacent pas dans d'autres usines ont trouvé cette solution pour les fidéliser, alors Marie a dit oui, elle trouvera des lessives à faire, du ravaudage ou autre, enfin elle a dit oui à ce logement, tellement elle ne peut plus mener sa petite ferme.

Léon, lui, à part vendre, n'a pas de projets précis, il est libre, peut-être pourra-t-il se faire embaucher pour déforester et creuser les carrières, il verra le moment venu...

Tout le monde repartit avec les pains lourds dans leurs paniers d'osier, avec en plus un peu de baume au cœur.

Ce qu'avait prévu Léon, arriva : le marchand de biens, en redingote, chapeauté, ganté s'est fait conduire jusqu'à la mesure de Léon. Mais ce qui était inhabituel c'est que cet individu avait négocié avec Isidore, le palefrenier du Château, afin d'utiliser son Milord (Isidore arrondissait parfois ses fins de mois à l'insu du Comte de Latour de Taille. Léon qui voulait que la rencontre reste discrète, en fut fort contrarié, et pria Isidore d'attendre vers sa jument, à l'abri du froid.

Monsieur Largentier, se présenta sobrement et ne fut pas surpris d'être attendu par Léon, tout se sait dans les campagnes et ce n'était pas pour lui déplaire !

Monsieur Largentier déploya ses plans sur la table et en terrain conquis montra la parcelle de

Léon, déjà hachurée.

Léon eut un pincement au cœur en voyant son bien, si petit, déjà prêt à être absorbé, par cet inconnu. Il pensa à Marguerite, qui le tenait de ses parents, avait-il le droit de le vendre, l'aurait-elle fait ? Autant de questions qu'il se posait depuis des mois, mais sa survie en dépendait, il chassa bien vite ses scrupules, et écouta attentivement cet homme affable.

Ses propositions ne lui semblaient pas mirobolantes. L'homme avait des arguments pour ne pas payer plus, il ne parla pas de ses voisins bien entendu et Léon ne divulgua point leur rencontre.

Léon exigea des chiffres écrits, il pourrait avec le fils de la Marie, en discuter. Monsieur Largentier en fut surpris, ce n'était pas la coutume, d'habitude la parole suffisait. Les écrits ? Il laissait cela au notaire, mais Léon, lui offrit la goutte habituelle, après quoi Monsieur Largentier, griffonna les chiffres demandés, et retrouva Isidore plein d'espoir pour la suite. Un nouveau rendez-vous était prévu la semaine suivante.

En attendant cette prochaine visite, cette fois-ci ils se réunirent chez Marie, ou son fils Gaspard pourrait prendre part à la conversation. Comme il fallait s'y attendre, personne n'accepta la proposition du marchand de biens. À Marie, qui l'avait déjà rencontré, il lui avait fait une proposition encore plus basse, il n'en avait rien à faire qu'elle soit seule avec ses quatre enfants, et puis son lopin de terre était encore plus petit que celui de Léon. Octave et Germaine campaient sur leur position, ils garderont leur maison et auraient accepté n'importe quoi pour cela. Gaspard qui travaillait toujours pour la maintenance des fours en attendant la fin du grand froid, avait entendu dire qu'il s'était vendu des terres beaucoup plus chères, mais la parcelle était plus grande. Ils décidèrent donc de tenir bon et de rencontrer monsieur Largentier, tous ensemble chez Léon la semaine prochaine. Cet homme, en achetant séparément leurs lopins respectifs, veut faire une bonne affaire, il ne sait pas encore qu'il devra faire face à leur alliance. Gaspard dit :

– il ne pourra pas faire autrement, si l'un de vous dit non cela ne l'intéressera pas, alors s'il veut avoir la totalité, il sera obligé d'y mettre du sien.

Après ces bonnes résolutions, Léon et Octave allèrent rencontrer le nouveau Notaire de Sancergues, ils voulaient savoir si ce monsieur Largentier était digne de foi, ils attelèrent le petit âne de Victor à sa charrette, se couvrirent chaudement, et partirent un peu angoissés

Le notaire connaissait le marchand de biens, il les informa des prix pratiqués dans la région et les encouragea à rester unis, pour négocier le prix.

Ils firent les comptes mentalement de tous leurs lopins de terre, pour Léon ses parcelles allaient du chemin des chicanes à l'orée du bois, soit sur le plan dix- sept ares vingt-trois centiares

Octave, lui, lorsque sa maison et le petit jardin furent déduits, il restait bien peu de surface, il n'osait même pas l'annoncer : huit ares huit centiares

Quant à Marie, ne faisant pas confiance aux plans avait prié son fils Gaspard d'arpenter toutes leurs *bosselées* il en concluait qu'ils avaient à vendre environ deux bosselées, soit pour la région quinze ares vingt centiares

Ce qui faisait un lot pour le marchand de biens de quarante ares cinquante et un centiare.

De quoi construire au moins deux fours pensa Léon. L'attente du marchand fut fébrile, tous recomptaient inlassablement ce qu'ils pourraient en tirer, ils étaient tombés d'accord pour demander huit francs cinquante de l'are, bien plus de ce que le marchand leur avait proposé ! Marie n'en pouvait plus d'attendre, mais savait aussi que les terres de Léon seraient indispensables et il faut bien l'avouer, tout polonais qu'il était, elle lui faisait quand même confiance.

Enfin la rencontre eut lieu, chez Léon, comme prévu, sauf que monsieur Largentier ne s'attendait pas à voir Marie accompagnée de son fils Gaspard, qui, lui, savait lire, et Octave et Germaine, qu'il avait rencontré seuls précédemment. La surprise passée, autour de la table bancale et d'une goutte bienfaitrice, Monsieur Largentier dut faire face à la détermination des protagonistes, et en fin d'après-midi des compromis furent trouvés. Octave et Germaine garderaient leur maison. Quant au prix proposé il a été arrêté à sept francs cinquante de l'are. Cependant, tous furent mis en garde, monsieur Largentier n'étant que le mandataire, il fallait attendre que l'industriel de Paris, prenne connaissance du projet et l'approuve avant de passer chez le notaire.

Marie, qui avait hâte d'habiter à la cité Saint-Charles, perdait patience, d'autant plus que monsieur Largentier ne précisa pas le jour de son retour.

Maintenant tout le monde savait, chez la mère Henriette, c'était un sujet récurrent, Théophraste fit son petit article pour le journal, avant même que tout fut signé :

La misère dans nos campagnes

Obligés de vendre leurs lopins de terre pour survivre.

Pour quelques francs un industriel de Paris rachète pour implanter d'autres fours à chaux. On peut déplorer la transformation de nos campagnes verdoyantes en nature couverte de poussière blanche, déjà bien présente sur de nombreux sites Gageons que cet or blanc n'enrichisse pas seulement nos industriels, mais élève nos ouvriers à des conditions de travail acceptables. On déplore de nombreuses incapacités respiratoires chez bon nombre d'entre eux : pas de protections, sinon celles qu'ils se fabriquent eux-mêmes bien dérisoires avec les moyens du bord. Pour nos paysans « démissionnaires », qui espèrent être embauchés la réalité va être rude.

Monsieur Largentier réapparut enfin avec tous les papiers prêts à être signés chez le notaire.

Chacun reçut une convocation de deux pages au moins, nulle se savait en lire le contenu, seul les chiffres parlaient à chacun, et miracle ils étaient transcrits tel qu'il en avait été décidé.

Léon attela sa jument à la charrette où tout le monde prit place. Ils se rendirent ainsi à l'étude de maître Fauchtou à Sancergues pour les signatures. Germaine et Marie intimidées dans les fauteuils rouges du notaire, ont écouté religieusement la description de leurs biens qui déjà ne leurs appartenaient plus. Marie laissa couler une larme, ha ! si seulement Maurice était en vie, ils auraient sans doute pu sauver leur petit lopin. Puis ce fut le moment des signatures, seul Léon savait signer d'un beau Wlodzimir Stasiak, les autres ont apposé une croix

Ils revinrent tous tristes, la jument avançait lentement, une page était tournée. Pour Victor et

Germaine rien ne changeait. Marie allait pouvoir habiter dans une maison neuve avec ses enfants, et cela la réjouissait, même si elle savait que ce serait très dur pour Gaspard, si jeune, pour faire vivre la maisonnée. Quant à Léon, il ne désespérait pas, sans doute pour un temps arrivera-t-il à se faire embaucher comme carrier, il faudrait du monde pour construire ces fours et après pour exploiter la carrière, et c'est pour cela qu'il gardera sa Jument et la charrette. Reste à trouver un endroit pour les accueillir tous les deux, sa force en la vie n'était pas entamée, et pour la première fois depuis longtemps, il prit son accordéon et avant qu'ils ne se séparent, il joua une chanson nostalgique de son pays.

Le lendemain, Léon invita Gaspard afin qu'il déchiffre ce qu'il avait signé la veille : l'acte de vente.

-Par-devant maître Charmille, notaire à Sancergues, chef-lieu de canton, arrondissement de Sancerre Cher, soussignés :

Ont comparus :

Monsieur Wlodizmir Stasiak dit « Léon », né le vingt-six avril mille huit cent soixante-quatre 26-04 1864, veuf de Marguerite Laplace, propriétaire demeurant à La Chaume d'Enfer commune de Beffes, en présence d'un témoin monsieur Victor Bénard, actuellement sans emploi, demeurant chez Claude Laroze au domaine la *ranchée* commune d'Argenvières.

Monsieur Largentier, mandataire, agissant au nom de la société : **Poliet, Baillot et Villevielle** dont le siège social se situe 131 quai de Valmy à Paris.

Procuration lui a été donné, suivant l'acte reçu en minute par maître Charmille, notaire soussigné le 20 avril 1895, enregistré. Lequel, en qualité, a par ces présents, son obligation de fait et de droit à la société **Poliet, Baillot, et Villevielle : acquéreurs.**

Désignation

Une pièce de terre de dix-sept ares vingt-trois centiares joutant, au couchant Octave Sirop, du midi monsieur Martinet, du levant monsieur Labourdette au nord de la rue. et une maison en l'état sur ses dites terres.

Origine de propriété :

La parcelle de terre présentement vendue ainsi que la maison construite sur ces dits terre en l'état, appartient en propre à Wlodimir Stasiak, veuf de Marguerite Laplace connue, lui ayant été attribué aux termes d'un acte reçu par Maître Faujeton, notaire à Sancergues le 25 mars 1891, enregistré contenant les comptes, liquidations de la maison et de ses terres de cette dernière, femme du veuf, comparant.

Madame Marguerite Laplace, décédée à La chaume d'Enfer, commune de Beffes, le 26 février 1891, laissant pour Héritier monsieur Wlodimir Stasiak

Conditions

La présente vente a eu lieu dans les conditions suivantes :

L'acquéreur prendra le lot de terre susnommé en l'état et s'acquittera des impôts à compter de ce jour, il paiera les frais, droits et honoraires des présentes dans la proportion de son prix d'acquisition.

Entrée en jouissance :

L'acquéreur aura propriété et jouissance des biens lui étant acquis après l'enlèvement des marchandises, récoltes et biens, soit dans les deux mois qui suivent la signature.

Dont acte

Prix

-Vu les conditions qui précèdent la présente vente a lieu, savoir :

-Celle au profit de monsieur Wlodizmir Stasiak moyennant la somme de cent trente francs - 130f

Lequel prix l'acquéreur a, à l'instant payé comptant au vendeur qui le reconnaît lui en consentit quittance.

Dont quittance

Domicile :

Pour l'exécution des présentes, les parties font élection de domicile, attribut de juridiction à Sancergues, étude du notaire soussigné qui leur a donné lecture des articles 12 et 13 de la loi du 23 avril 1871

Dont acte fait à Sancergues le 20 avril 1895

Lecture faite les parties ayant déclaré ne savoir lire ni signer, signent d'une croix.

Enregistré à Sancergues le 20 avril 1895 somme folio 7recto case 6 reçu huit francs trente de frais d'enregistrement.

Maître Faughtou

Wlodizmir Stasiak

Largentier Paul

Léon accusa le coup.

Il n'avait que deux mois pour tout liquider et cette fois la page serait définitivement tournée...



La Ragoteuse



J'habite une belle maison sur la place du village, elle est bien trop grande pour moi depuis que mon défunt est parti, mais je l'aime et ne veux surtout pas la quitter. La cuisine donne sur la place, j'ai devant moi le boulanger, l'épicier et le boucher, et j'y suis toujours dans ma cuisine, je ne m'y ennueie jamais, je m'assieds dans mon fauteuil devant la fenêtre, j'écarte le rideau, et j'en vois des choses ; si je racontais tout, cela en ferait des scandales, mais je ne dis rien, je sais que certaines m'appellent langue de vipère, je ne sais pas pourquoi, pour être honnête, parfois je suggère certaines choses chez un des commerçants, mais c'est tout.

Je n'ai jamais rien dit sur Alice et quand j'entendis les vieilles, au bal, surtout la Clarisse qui ferait mieux de s'essuyer le derrière avant de parler sur les autres, médire sur elle, mon sang n'a fait qu'un tour. C'est que je l'aime bien Alice, et sa vie n'a pas toujours été facile avec la mère qu'elle a, son père, c'est autre chose, le bruit court que c'est, enfin c'est ce qui se murmure dans les boutiques, là, j'invente pas, je rapporte.

La mère d'Alice, c'est l'Amélie, une vraie garce celle là. On ne sait pas trop d'où elle vient, elle avait été placée dans une ferme par l'assistance publique, les fermiers étaient durs et méchants, ils prenaient des enfants pour se faire des sous et des bras à pas chers, et je reconnais que l'Amélie a pas été heureuse, et comme elle était, pour son malheur, très belle, les fermiers l'ont placée comme blanchisseuse, chez Monsieur l'Comte, propriétaire de plusieurs fours à chaux.

Monsieur le comte de Latour de Taille est très riche, non seulement il possède plusieurs fours à chaux, mais un beau château, des chevaux, des fermages, des métayages, et aussi du personnel au château. C'est un peu comme l'Amélie, on ne sait pas trop d'où il vient, en tous cas, il n'est pas d'ici, il a épousé la fille de notre ancien comte qui s'était ruiné dans des aventures pas très propres, et comme il est riche à millions, il a tout acheté..

C'est ce que j'ai entendu dire par des gens du château. Faut pas croire que la comtesse est mieux, sa nouvelle fortune lui monte à la tête, elle est très dure avec ses gens, et elle se croit. Faut la voir à l'église le dimanche, mais je ne veux rien dire, je sais tenir ma langue.





Un beau jour, on a vu l'Amélie revenir au village pour se marier avec le Victor et que la Sidonie prenait sa place au château ; le bruit courait que la comtesse, c'est pas parce-que l'Amélie gâchait son linge fin qu'elle l'avait renvoyé, mais qu'elle l'avait surprise avec le comte. Faut dire que l'Amélie est belle et que la comtesse ressemble à un vieux pruneau desséché, mais c'est pas une raison pour s'en prendre à nos filles. C'est pas la première fois que des rumeurs courent sur le comte, mais je crois qu'il en pinçait vraiment pour l'Amélie.

Victor et Amélie ont eu un beau mariage, même le comte est venu manger la brioche au vin d'honneur, et six mois après, Amélie a accouché d'une belle petiotte, bien grasse et rose pour une enfant venue si tôt. Elle a été baptisée Alice et même le curé n'a rien dit.

Je ne sais pas trop ce qui s'est dérégulé ensuite chez l'Amélie, elle est devenue mauvaise comme une teigne, garce, mais garce, elle en faisait des misères à la Sidonie qui l'avait remplacée chez la comtesse, peut-être la jalousie, c'est vrai qu'on voyait moins le comte au village, mais elle avait pas à se plaindre, le Victor avait eu une belle place au four à chaux, j'sais pas s'il la méritait, on racontait qu'on le voyait souvent au café, bon, moi, j'peux pas dire, à cette époque, je travaillais avec mon défunt et j'étais pas toujours dans ma cuisine.

Quand Sidonie a eu sa première fille, l'Amélie était encore gentille, elle a même gardé l'ainée Irma quand sa mère allait au lavoir, mais quand la Sidonie a été enceinte de sa deuxième fille, elle avait remplacé l'Amélie au château. L'Amélie est devenue une furie, elle a même menacé de lui jeter un sort, que la Sidonie ne l'emporterait pas au paradis et que l'enfant ne serait pas normal, ça criait sur la place du marché, elles ont même failli se battre, mon défunt les a séparées, mais c'en a fait un tintouin.

Je ne sais pas si l'Amélie a un vrai pouvoir, faut toujours se méfier, on sait jamais, la vérité est que la Sidonie a eu un accouchement difficile, difficile, on l'entendait crier, le médecin est venu, et ça coûte cher, il a sauvé Sidonie et sa petite, mais celle-ci était grosse comme une souris et pas bien vigoureuse, le curé est venu tout de suite pour la baptiser, c'est dire que la vie de la petite Clotilde ne tenait qu'à un fil.

Cela ne l'a pas empêché de grandir puisqu'elle était là, au bal de la Saint Jean.





Alice est au marché de Beffes comme tous les mercredis en ce jour ensoleillé de mai. Alice est sur le chemin du retour, elle a vendu tous ses lapins et ses œufs. Elle est guillerette en balançant son panier à bout de bras. Elle se voit déjà aller au bal de la Saint-Jean Marseilles-lès-Aubigny dans la robe qu'elle va se confectionner avec le drap bleu lavande qu'Hyppolite, son mari, l'a autorisé à acheter. Mais, toutefois elle est un peu inquiète car elle n'a pas pu résister au magnifique col en dentelle blanche certes un peu cher mais d'une telle finesse !

Pousse-pouce, le cheval conduit par le palefrenier, Isidore, martèle joyeusement le pavé fier de ses fers tous neufs. Ils se dirigent vers Précy quand des grondements sourds se font entendre. Le vent se lève d'un coup. D'épais nuages s'amoncellent, un éclair zèbre le ciel, de grosses gouttes commencent à tomber. Des bourrasques font se soulever soudain les cotillons des dames. Ce qui ne déplaît pas à Isidore qui cherche à ralentir l'allure de Pousse-pouce qui lui ne pense qu'à filer l'écurie. Il arrive à la hauteur d'Alice quand la pluie s'abat violemment sur eux.

La pluie à laquelle se mêlent de gros grêlons, redouble d'intensité. Isidore arrête son cabriolet pour mettre la capote. Mais qui donc est cette créature que l'on aperçoit au loin, courant et essayant de se protéger avec son panier au-dessus de la tête...

Isidore arrive à sa hauteur et s'arrête.

— Oh, gente dame, il pleut dru, montez dans mon carrosse vous abriter. Je vais vous accompagner chez vous. Où habitez-vous ?

Bien que ce soit contraire à ses mœurs, Alice, afin de protéger ses achats et notamment sa dentelle si belle et si coûteuse, accepte la proposition d'Isidore.

Nonobstant la mauvaise humeur de Pousse-pouce qui se voit obligé de faire un détour pour regagner son écurie au château de Menetou Couture, Isidore saisit la main d'Alice et l'aide à grimper dans le cabriolet.

Alice n'est pas insensible au charme de ce bel homme. Rougissante, elle évite de le regarder. Elle baisse les yeux sur ses mains croisées, posées sur sa jupe de cotonnade noire.

Tout en échangeant des banalités, le trajet se poursuit gentiment et la gêne se dissipe peu à peu. Arrivés à l'entrée du bourg de Précy, Alice remercie chaleureusement Isidore et regagne sa demeure.

La vie continue paisiblement et l'été se déroule sous de bons auspices.

Hélas, fin Octobre, Camille, le mari d'Alice, chaudronnier à Jouet sous l'Aubois, chute du haut d'une cheminée. Très diminué et paralysé à la suite de cet accident, Camille est immobilisé et garde le lit, entouré de l'affection d'Alice et de ses deux filles.

Alice, très courageuse, s'occupe de son mari et vaque à l'ensemble des tâches quotidiennes. Avant de broser les sols de la maison, elle nourrit ses poules et ses lapins. Elle change régulièrement la litière de l'âne broutant dans le pré jouxtant l'écurie.

La paralysie de Camille l'oblige également à travailler au jardin afin d'assurer la production de légumes. Néanmoins, elle se rend chaque mercredi au marché de Beffes pour vendre ses volailles, ses œufs et aussi le surplus de légumes.

La santé de Camille est stable, aucune amélioration. Pourtant tous les quinze jours, Alice rend visite à Sidonie, la guérisseuse qui jouit d'une excellente réputation. Elle rapporte dans son cabas moult onguents et tisanes afin d'apaiser et rétablir Camille.

Arrivent le printemps et le mois de juin avec la fête de la Saint Jean à Marseilles les Aubigny.

Alice qui doit accompagner sa grande fille Mélanie se réjouit de cette sortie. Avec entrain elle confectionne enfin sa belle robe de cotonnade bleu lavande sur laquelle elle coud le magnifique col de dentelle blanche.



La Ragoteuse



J'aime bien aller au bal, surtout à celui de la Saint-Jean, pas pour danser, à mon âge, ce serait point correcte, et depuis que je suis veuve, ce le serait encore moins, mais mon défunt est en terre depuis plusieurs années, je peux me faire ce petit plaisir sans que cela porte à conséquences, c'est que je les connais ces engeances qui postillonnent sur tout le monde. Je m'étais bien installée pour voir toute la salle, il faut la surveiller cette jeunesse, elle a vite fait de mal se conduire, pas comme de mon temps, quand deux vieilles à côté de moi se mirent à parler de la Alice.

- *Elle est bien fière la Alice depuis qu'son Camille va mieux.*
- *T'as vu sa fille et son col de dentelle, je demande bien comment elle a pu le payer, l'Camille, ça fait ben quelques mois qui travaille pu.*
- *Oh dis donc, c'est qu'elle est courageuse la Alice, t'as vu comme elle trime du matin au soir, c'est pas ben de dire du mal d'elle.*

Je changeais de place, j'aime pas entendre ce genre de propos, ça fait petits commérages, ah, si je voulais parler, c'est que j'en dirais sur les unes et les autres, mais, suis pas comme ça, quand je dis, c'est que je sais, et j'en sais sur la Alice.

Ah, il s'en ait passé des choses à ce bal, j'ai pas le temps de tout dire, il faut que j'aille chez le boucher, c'est le jour du foie de veau, et comme c'est pas cher, je vais acheter une belle tranche, faut la voir la bouchère le jour du foie de veau (foie de veau très bon marché à cette époque), elle fait son sourire coincé, pas comme celui de la veille du dimanche quand les bourgeoises achètent le rôti, là, elle est aimable, fait des salamalecs (dans le Littré 1872-1877) à n'en plus finir, j'en connais aussi sur elle, si je disais, mais je ne dis rien, je vais acheter ma tranche de foie.

Ce bal de la Saint-Jean n'a pas été pareil aux autres.

Les gens du château sont venus comme d'habitude, c'est le comte qui allume le grand feu, ils viennent voir leurs gens et font semblant d'être aimables, mais je ne sais pas, j'ai ressenti comme un malaise, ils avaient leurs invités et je crois qu'ils paraient encore plus, comme s'ils devaient prouver leur puissance, mais je peux me tromper ; ils ne sont pas restés au bal, faut dire qu'ils ne nous en pas beaucoup manqué, c'est plus joyeux quand ils sont pas là. !





Dès que les gens du château sont partis, la musique reprit de plus belle, Blaise se déchaînait avec sa vielle, les bourrées, les valse, se succédaient, les jeunes dansaient et même certains vieux esquissaient quelques pas. Il faisait chaud, et le Blaise a eu soif, il a laissé sa place au Léon, le mari de la Marguerite, celle qui s'est jetée dans le puits, le Léon ne dansait pas, mais c'est un bon musicien et il est doué avec son accordéon, donc pendant que le Blaise buvait son canon, le Léon a joué, c'était beau et donnait envie de danser, même moi, j'avais des fourmis dans les jambes, mais je sais me tenir ; la Alice n'a pas su, elle a accepté l'invitation d'Isidore pour une valse et on a bien vu qu'ils parlaient tous les deux en dansant, j'ai fait semblant de ne rien voir, Alice n'a pas toujours l'occasion de se faire plaisir, mais j'aime pas les regards que des vieilles lui lançaient. Faut dire que la réputation d'Isidore n'est pas très bonne, il est un peu comme son maître, le châtelain, il serait un peu coureur, mais je sais que la Alice est sérieuse, et c'est à partir de cette valse que les mauvaises langues se sont activées encore plus que d'habitude.

Isidore est palefrenier au château, il s'occupe des chevaux, conduit le comte visiter ses fours à chaux, la comtesse à la ville, va chercher les invités à la gare, Isidore connaît tout de la vie au château, il est l'œil, l'oreille, et le rapporteur des De Latour de Taille, mais je reconnais qu'il dit rien sur eux autres, il est fidèle, pour l'instant, parce qu'on sait pas trop c'qu'il pense. Quand il conduit le cabriolet tiré par Pousse-pouce, le cheval préféré du comte, il est fier comme s'il faisait partie de la haute, j'm'en méfie des gens qui ont l'air de péter plus haut qu'ils ont le derrière. Alice n'est pas comme cela, elle pourrait, après tout son père, je dis ça comme ça, non, la Alice n'est pas fière, et c'est pas parce qu'elle a dansé une fois et parlé avec l'Isidore qu'ils fricotent tous les deux. La Clarice et l'Amélie qui est pourtant la mère d'Alice, feraient bien de tenir leur langue, on a bien vu avec la Marguerite. Faut pas d'un autre malheur.





Sur la place du village, le parquet est déjà mis et les chauffourniers sortent du café d'Henriette, en souriant à la vue des réjouissances du soir.

Déjà les jeunes du village apportent des brassées de brindilles et de fagots coupés chez eux en vue de la Saint-Jean.

Il est dix-sept heures, Blaise a demandé à Julien de l'attendre, non loin de la maison de Sidonie où il allait chercher son costume fraîchement repassé par les mains habiles et soigneuses de cette dernière.

Tout en montant la côte, il repense au moment où il est allé livrer à l'usine les sacs de chaux, dans une salle couverte de poussière blanche. Il revoit les visages impassibles de ces femmes jeunes penchées sur leur machine Singer, attentives à piquer et rapetasser ces sacs de jute grossier. À peine ont-elles jeté un regard furtif sur l'étranger de la péniche qui amène du travail. Le dos courbé, la nuque lasse, elles piquent et piquent sous l'œil averti du contremaître qui passe de temps à autres ; Il ne reconnaît plus personne depuis le temps où il habitait le village voisin. Il les salue, croise le regard d'abeille d'une brune timide au visage ovale qui lève des yeux interrogateurs sur lui. Qui est-elle ? La connaît-elle ?

Julien, troublé, décide de monter là-bas sur le chemin tortueux, non loin de la maison de son ami Blaise. Le soleil du soir illumine les épis déjà formés ; les oiseaux chantent avec douceur ; Il s'arrête devant la petite maison de pierres aux volets lie de vin qui a gardé ses barreaux aux fenêtres ; Un rosier les encadre et offre plus que jamais ses promesses aux tons de velours. De petits rideaux de Vichy rénovent la fenêtre et semblent bouger. Tout à l'heure, à l'usine il a été troublé par le regard chaud et humide d'une jeune et belle ouvrière ;

Où était Louise, la sœur de Blaise, qu'il y a trois ans, il admirait déjà, se mettant derrière elle à l'église, le regard envoûté par les plis de sa jupe en droguet lilas, son corsage blanc à petits plis tuyautés qui éclairaient ses cheveux ébènes, retroussés sous un bonnet de fine mousseline garnie de dentelle. Il s'arrête sous le cerisier qui est toujours là et qui le hèle :

--Te rappelles-tu Julien le temps où tu cueillais des cerises, haut dans l'arbre et qu'Elle en faisait des boucles d'oreilles, rouges et de toute beauté qu'aucune petite parisienne n'avait à envier. Doux temps des cerises où ils avaient pour institutrice Dame Nature et la Liberté.

--Et si c'était elle à l'usine qui avait levé des yeux contrits sur lui ? Qu'était-elle devenue ? Blaise n'en a plus pour longtemps, il saura me le dire après ces trois années d'absence.--

Soudain, Blaise arrive portant avec soin son bel habit de velours pour le bal ce soir, si bien repassé et amidonné par Sidonie.

--Rentre, il n'y a personne, je crois.

--Peux-tu me donner des nouvelles de ta grande sœur Louise ?

--Elle est une belle jeune fille mais le travail de l'usine l'a changée .Tu ne l'as pas vue ?

Julien sent ses pommettes rougir comme les cerises.

--Elle me parle quelquefois de toi ; mais tu ne la trouveras pas aussi riante que du temps où gamin, je vous accompagnais pour aller cueillir des cerises, au milieu des merles rieurs et chapardeurs !--

--Qu'est-il arrivé?--

Intrigué, Julien demande si elle viendra au bal de la Saint-Jean, ce soir ?

-- Ma Mère l'accompagne pour la distraire mais elle ne voudra pas danser !--

--Viens avec moi, tu me rejoins dans ton beau costume chez le Père Millie : nous répétons à 18 heures.





(texte à venir « revu »)

Le jour du bal arrive.
Blaise a tout de suite aperçu Sidonie et sa fille.
Sous un soleil rayonnant, arrivée à la fête, Alice prend place sur un banc autour du parquet sur lequel évoluent au son de la vielle les jeunes gens, dont Mélanie.

Cette ambiance lui remémore sa rencontre avec Camille et elle revit avec béatitude, ses jeunes années.

Blaise en son beau costume à boutons dorés joue la gigue. Enthousiastes, les jeunes de l'assistance se précipitent : le fils du boulanger et Irma mènent la danse, le sourire aux lèvres, la petite Mélanie sous les yeux de sa Mère Alice. Clothilde regarde sa sœur avec des yeux d'envie et son beau-frère l'entraîne. Peu à peu, les jeunes et moins jeunes font voler leurs jupons ou leur chapeau. Quand il faut sauter sur une jambe puis sur l'autre l'idée de la chèvre les font rire. Et le rythme devient effréné. Fièvre allure à ces garçons avec leur biau de bleue, les mains sur les hanches, le visage rouge et épanoui, au rythme de leur chapeau qui salue la dame.

Isidore qui ne manque jamais la fête de la Saint Jean prétexte auprès de son épouse, une course avec son maître, afin de se libérer pour l'après-midi. Arrivé sur place, et tel un prédateur en quête d'une proie, il observe les dames assises autour du parquet.

La musique s'arrête et un air de valse fait suite.

Les yeux d'Isidore s'arrêtent sur une magnifique dame. Oh ! Stupéfait et ébahi, Isidore remarque Alice et l'invite à danser la valse.

– Madame, m'accorderez-vous cette danse ?

Alice sursaute, reconnaît le monsieur du cabriolet et accepte de danser Isidore l'enlace fermement et 1, 2, 3 ; 1, 2, 3. Les voilà partis dans la danse. Alice, timide et rougissante veut éviter un sujet de conversation trop intime.

– Avez-vous toujours votre cheval Pousse-pouce ? Et comment va-t-il ?

- Pousse-pouce est comme le palefrenier. Il a toujours sa belle robe blanche avec des taches brunes. C'est un étalon magnifique et je pense qu'il s'ennuie à tirer les wagonnets dans la carrière.
- Oh, le pauvre, il doit rêver de faire autre chose.
- Oui, je le sens très capable de courir sur un hippodrome... Oh, m'accorderez-vous la prochaine danse ?
- Oui, merci, Monsieur. Et ils reprennent la conversation.
- Vous savez, mon rêve a toujours été de faire du cheval. J'aurais tellement aimé être jockey... Mais mes parents sont modestes, mon mari et moi aussi... Nous ne possédons qu'un âne.

Isidore qui désire tant revoir Alice, et tant, lui faire plaisir, cherche rapidement une solution aux fins d'exaucer le rêve d'Alice.

- Pouvez-vous vous libérer facilement ? Mon maître possède un grand pré à la sortie de Menet ou Couture. Je pourrais vous entraîner sur Pousse-pouce.
- Oh, merci, vous me rendez très heureuse, mais comment faire ? Mon mari est alité depuis son accident dans le carrier. Et les gens, que vont-ils dire ? Saperlipopette, on se moque des gens et vous trouverez un alibi pour votre mari. Peut-il rester seul ?
- Oui, il peut rester seul. Je lui prépare tout à portée de la main.
- Parfait, je vous donne rendez-vous mardi à trois heures. Le pré se trouve sur la route de Précy à deux kilomètres de Menetou-Couture. Il vous faudra une petite heure pour vous y rendre.

Les danses se succèdent et Alice, euphorique, ne pense plus à encadrer sa fille. Elle ne se rend pas compte non plus que les commentaires vont bon train sur le tour d la piste de danse...

Blaise aperçoit Sidonie et sa fille et il joue un morceau de musique pour Clothilde, qui se moquant de sa timidité se met à danser la Chapelote. invitée par le grand Julien et son père. Elle est au milieu, regarde l'un avec grâce va au-devant de lui, avec sourire, puis, il lui offre son bras et tourne, tourne, prête à aller au-devant du Père ...Jamais on ne l'a crue si capiteuse.

Personne ne la reconnaît : elle danse, danse, a les joues qui rosissent, les yeux qui pétillent. On admire son corsage blanc, bordé de broderie anglaise, cousue main, son fichu vert d'espoir accusant son cou gracile et délicat. Ses fines mains longues tiennent sa jupe noire, agrémentée d'un liseré vert ; elle tournoie, enivrée par la cadence, les yeux clairs heureux, plein de rêves et de candeur.

Blaise accélère le rythme, le pas devient cadencé. Clothilde suit le mouvement. Elle ne se rend pas compte que les villageois se sont arrêtés de danser, ils forment un cercle autour de la piste et la regardent. À la fin du morceau, ils applaudissent. Quel n'est pas son émoi quand elle voit Blaise donner sa vielle à Julien et venir l'inviter à danser. Blaise lui tend les bras : elle rougit ; ses pommettes se colorent d'écarlate, de rouge cerise. Quelle grâce à ce couple sage, emporté par la douceur de cette valse !

Soudain, Sidonie aperçoit la jeteuse de sort. Elle se précipite vers elle. « Tu te croyais sorcière ? Regarde ma Clothilde comme elle est belle et comme elle est applaudie ! »

Julien entame une belle chanson d'actualité : "Au temps des cerises "qu'il avait apprise de son grand-père en l'honneur d'une femme qui avait eu, elle-aussi, à affronter à 20 ans les misères, la dureté de la société, en pleine jeunesse comme Clothilde.

Les deux danseurs Blaise et Clothilde cueillent tous les sourires des jeunes du village qui envient leur douceur, leur accord parfait, unis déjà et prêts à affronter le malheur.

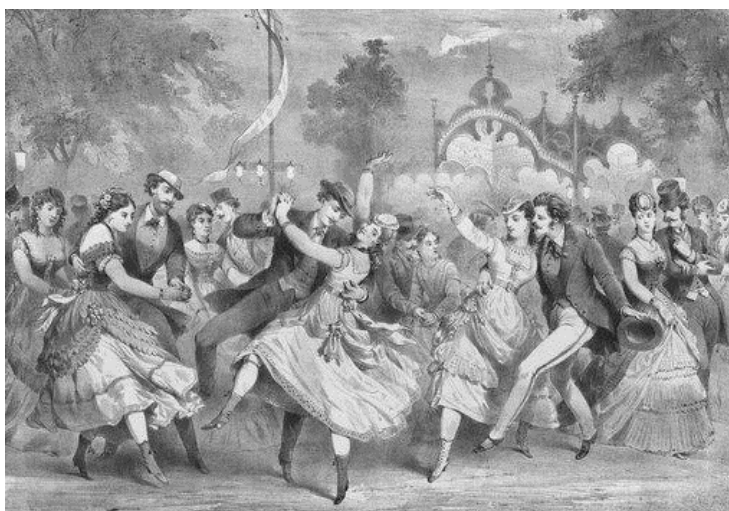
L'accordéon reprend le refrain et Julien chante cette douce romance :

« Cerises d'Amour aux robes pareilles
Où l'on va à deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreille.
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte.
Une goutte de sang tombant sous la feuille ».

Les plus âgés essuient des larmes, se remémorant un souvenir brisé : celle d'une belle jeune fille de vingt ans, comme Clothilde, qui en cueillant la liberté, il y a vingt ans, comme l'on cueille les cerises, a vu des gouttes de sang qui chaque année redonne les si belles cerises ; La jeune brune au visage ovale qui suivait des yeux Julien cache ses mains sous les plis de sa jupe vert foncé, boit ses paroles, baisse les yeux et en entendant : « une goutte de sang tombant sous la feuille ». Et une larme perle au coin de l'œil et sa joue. Blaise la prend par l'épaule et échange avec son ami Julien qui descend de l'estrade, entraîne Louise dans un coin, et lui chuchote doucement :

- Te rappelles-tu quand il y a trois ans je t'offrais un pocheton de cerises cueillies pour toi, pour toi seule.
- Il veut lui donner un doux baiser sur la main mais Louise, en pleurs lui montre ses mains fines enrobées de pansements.
- C'est donc cela ce que tu me cachais et ce pourquoi tu ne voulais pas danser.

Léon qui dormait devant son absinthe fut convié à jouer de l'accordéon et Blaise et Julien et Clothilde s'occupèrent des malheurs de la belle Louise, amie de Julien.





Arrive le mardi tant attendu.
 Alice prévient Camille qu'elle part ramasser de la luzerne pour les lapins.
 Un grand panier à la main, dans lequel elle a glissé un pantalon de son mari, elle part en direction de Menetou Couture.

Elle court sur la route, trop pressée de réaliser son rêve et arrive au pré où le bel Isidore l'attend avec Pousse-pouce.

— Que veulent-ils faire ? Pense Pousse-pouce perplexe quand il voit Alice enfiler un pantalon par-dessus sa robe. Ah ! Isidore prend Alice dans ses bras et l'installe sur mon dos...Quelle chance j'ai, moi aussi...Et Isidore, tout en tenant mon licol, me fait avancer tout d'abord lentement, puis un peu plus vite. Alice, ravie, pousse des petits cris de joie, moi aussi...

L'après-midi passe trop rapidement. Alice doit regagner son domicile.

— À la semaine prochaine Isidore, à la semaine prochaine Pousse-pouce, et merci beaucoup.

Légère comme un papillon, le sourire aux lèvres, Alice n'oublie pas de ramasser la luzerne sur le chemin du retour. Pas de soupçons...

Et chaque mardi après-midi, c'est la cueillette de la luzerne, le glanage de l'avoine, la recherche des carottes fourragères, des pissenlits. Tout est prétexte de sortie pour trouver la nourriture des lapins.

Alice part si rapidement qu'elle ne remarque pas les rideaux qui se soulèvent sur son passage. Les commérages vont bon train.

— Vous avez vu Alice ? Tous les mardis, elle passe devant la maison, un grand panier à la main. Je me demande où elle va...

— Tous les mardi, c'est bizarre, et son pauvre Camille qui est toujours au lit...

— Elle vient chercher son pain trois fois par semaine et je la trouve vraiment transformée. Elle est radieuse et semble être sur un nuage ; que se passe-t-il ?

— L'autre jour, le facteur l'a croisée avec son panier. Elle est rentrée dans un pré sur la route de Menetou-Couture. Il y avait un cheval dans ce pré...

En peu de temps, grâce à la patience d'Isidore et à la puissance de Pousse-pouce, Alice fait d'énormes progrès. Elle se tient en amazone, galope et arrive à sauter les barrières.

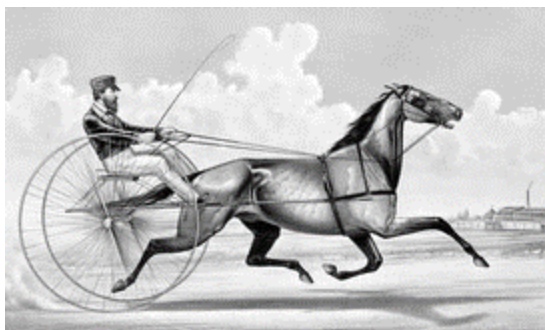
Elle excelle également au trot attelé et mène habilement le cabriolet, quelle liberté...

Pousse-pouce est aux anges, son rêve semble proche de la réalité.

Alice, grâce aux onguents de Sidonie guérit Camille. Il recommence à bouger et rapidement apprend la conduite scandaleuse d'Alice. De retour chez lui, il préfère tout révéler à Alice qui lui demande de lui faire confiance. Elle lui dit d'attendre la course à la Guerche. Malgré sa perplexité et les quolibets des copains, Camille attend.

La course à lieu : c'est une course de trot attelé. Dix cavaliers sont au départ dont une femme ! Elle porte le dossard n° 7, précisément le numéro qu'Alice lui a demandé de jouer... Il est stupéfait quand la cavalière lui fait un signe en rejoignant la ligne de départ : incroyable ! C'est bien Alice ! Malgré lui, il est emporté par le rythme trépidant de la course. Pousse-Pouce se surpasse : son rêve est là à quelques foulées... Une immense clameur s'élève de la tribune : une femme inconnue a gagné ! Alice raconte tout le détail de ses rencontres clandestines avec Isidore et lui offre le poulain qu'elle vient de gagner avec une somme d'argent rondelette. Le comte de Latour de Taille ému par le dévouement d'Isidore lui offre Pousse-Pouce qui deviendra un étalon recherché : fini les fours à chaux !

Isidore ramène Alice et Camille dans son cabriolet, l'ambiance est aux rires et aux chansons tandis que de gros nuages s'amoncellent et qu'un éclair zèbre le ciel.



La Ragoteuse



Ce matin je suis un peu triste.

Après le bal de la Saint Jean, tout le beau monde s'en va, même monsieur Théophraste.

Il va me manquer, surtout pour porter mes arrosoirs.

Nous sommes assis tous deux sur la tombe de mon défunt, c'est pas très chrétien dirait monsieur le Curé, mais c'est que je l'aime bien monsieur Théophraste et suis certaine qu'il aurait plu aussi à mon défunt.

Il est pas fier pour un parisien et a su nous comprendre, nous autres, et puis, il m'a pas encore tout raconté.

J'espère que les articles écrits par lui, les feront réfléchir, là-haut, à Paris, sur nous autres, mais je sais pas, si ici, ça changera grand-chose à la vie au château !

.



Fin

(Achevé dernier trimestre 2018)

Addendum

Les textes réunis dans la partie suivante ouvrent une nouvelle approche littéraire et artistique. Ils font revivre des personnages prestigieux du monde des arts de l'époque qui vient d'être évoquée. La démarche est passionnante, toutefois, elle nous conduit sur un terrain très éloigné du monde rural et des chaudourniers. Ce début de travail est encore dans l'ébauche et fera peut-être l'objet d'un développement spécifique, néanmoins nous tenions à faire connaître ce travail et- qui sait ? – susciter des envies de prolongement.



Aujourd'hui, vendredi dans le bourg d'Argenvières, devant la vitrine du boulanger, Amélie ficelle, comme des harengs-saurs, trois pains bien farinés, sur son porte-bagage de bicyclette qu'elle vient d'acheter avec ses menues économies. Elle marmonne et cherche du regard les deux autres clientes du pays.

- J'savons pas ce qu'il va -t-y y avoir chez Mr Le Comte Amaury!»

La commère du village s'approche vite et est toute ouïe:

- Ma brave, quand vous pensez qu'hier, la voiture à cheval blanc était devant la gare, hier, à La Charité-sur-Loire.

Et de répondre:

- Qui conduisait Pousse-pouce ?
- Isidore, pardi!

Quand soudain, sur le chemin, s'avance un petit homme, à la barbe taillée et pointue, au chapeau marron, couleur de feuilles d'Automne, qui ne demande qu'à s'échapper de cette tête ronde, bien joufflue, aux petits yeux malicieux. Les femmes le regardent avancer d'un air circonspect. Une chaîne en argent sort de son gousset.

« Un vrai parisien, que vient-il faire ici? »

Et Amélie, de dire :

« Ces temps-ci, on invite beaucoup de monde au Château. Que va dire Madame la Comtesse qui pense que Mr Le Comte a de l'argent qui file entre ses doigts ? »

Quand soudain, elles entendent un bruit insolite, inhabituel qui dérange les oiseaux du village! Ce n'est ni le bruit des fours à chaux de Monsieur, ni le bruit des péniches du Canal Latéral à la Loire! Là-haut sur le pont qui mène à la route de Beffes, quelque chose comme une diligence sans chevaux, marche toute seule en hoquetant !Amélie suit du regard cette chose, très intriguée :

« Mon fils serait là, il me dirait qui est ce nouvel âne !».

Le petit bonhomme à la barbe pointue s'approche de ces dames pour les rassurer:

« Théophraste, je m'appelle et suis, depuis hier, chez Monsieur le Comte, je suis journaliste parisien, chargé de faire des articles sur votre vie de village ».

« C'est à vous ce charivari qui fait tant de bruit, parée comme une demoiselle avec sa tôle noire rutilante, soulignée de jolies bandes peintes en beige clair avec ses lanternes de cuivre astiquées comme les lustres du salon de Madame ? », s'exclame Amélie.

« Quel est ce fantôme, enfoncé dans un gros manteau, avec de grosses lunettes de grenouille sur les yeux ? s'étonne-t-elle, de plus en plus troublée.

Théophraste s'exclame :

- C'est une automobile .C'est une magnifique Benz !

- On n'a encore jamais vu ça, ici!

- Comment vous déplacez-vous ?

- À pied ou cette année à bicyclette.

Et Théophraste note d'une main distraite, sur son calepin, avec un sourire narquois.

- Où peut-bien aller le conducteur?»

- Demandez à cet homme-là qui arrive en cabriolet.

- Hé ! Bonnes gens, vous avez vu la voiture sans cheval qui marche toute seule !

« C'est la nouvelle invention, dernière-née .C'est la suite de mes beaux cabriolets que je vends à La Guerche», souffle d'un air admiratif, Monsieur Jamet.

- Il faut être dans les finances pour s'offrir ça, Chuchote Théophraste.

- Oui et non, il faut déjà aimer les courses et les beaux équipages et être gentleman, mais ce peut être dangereux !

- Vous, journaliste êtes au courant de l'accident qui a coûté la mort au Marquis de Montaignac, l'an dernier?

Bredouillant, confus, Théophile note et demande à visiter son entreprise d'attelages à La Guerche. Haussement d'épaules d'Amélie et ces deux bavardes.

« C'est peut-être Monsieur le comte qui passe, lui qui aime les courses de chevaux ! »

Le journaliste remet son calepin en poche et sourit à Monsieur Jamet :

« À bientôt, mon brave, j'adore les chevaux! »

Mr Le comte poursuit depuis une heure, sa route, au bruit de son moteur hoquetant, fier, dans cet air doux de fin de printemps. Il ralentit : sa voiture penche dangereusement devant le panneau Nevers. Il arrive sur le pont de Loire, tourne à droite et s'arrête à la gare. Là, un monstre noir crache de la fumée, reprend sa respiration devant des badauds ébahis. Il range son hippomobile, non, madame : son automobile au long du trottoir et file sur le quai. Là, le Paris-bourbonnais s'arrête; Les wagons de 1^{ère} Classe freinent devant lui, laissant s'ouvrir les étroites portes de bois, doublées de cuir. De belles dames venant de Paris retroussent leurs longues robes, descendent avec hésitation sur un étroit marchepied. L'une d'elle, brune, aux cheveux frisés, sous un élégant chapeau de paille où brille une magnifique fleur de satin blanc, moiré cherche derrière les fenêtres du wagon, une figure de connaissance. Un homme à la chemise blanche, au col amidonné, au visage arrondi, au chapeau noir lui tient un grand sac de cuir, descend devant elle .Monsieur le Comte hèle Jules Renard:

« Mon bon ami ! Que je suis heureux de vous revoir tous les deux .Bon voyage?

Il saisit la main fine de la dame, si émouvante et l'aide à descendre. Il sourit, heureux devant elle, encore si belle, à la redingote de velours beige qui ondule sur la jolie robe blanche, à plis serrés, aux boutons nacrés et lui déclare un compliment:

« Ma chère, quel plaisir de vous revoir, toujours aussi sublime, aussi touchante que lorsque je vous ai applaudie, il y a trois ans au théâtre de la Renaissance pour La dame aux camélias. Vous nous aviez conquis, n'est-ce pas Mon ami Jules Renard?

« Eh ! Oui, Madame », s'exclame avec emphase ce dernier, « vous êtes si sublime que je vous suivrai partout, avec ma femme bien entendu! »

Elle leur sourit d'un regard profond, et remercie son hôte de tant de déférence. Ils se dirigent vers la sortie et Sarah reste clouée sur place par la beauté de l'engin qui les attend. Elle a parcouru le monde mais elle est surprise par tant de luxe en province.

« Sarah, vous passionnez les journalistes qui ne mangent plus, ne dorment plus, conquis par votre charme et par vos gestes sublimes qui nous attendrissent. Il y en a un qui vous attend au château, c'est Théophraste ». Un rire perlé. Des roses rouges enchantent les deux cavaliers.

La voiture roule sur le chemin du retour. Arrivés à Beffes, ils croisent les jeunes chauxfourniers qui sortent en chapelets des salles de blutage, aux visages poudrés de chaux blanche, toussotant, l'œil morne .Sarah se serre, revoyant sa propre enfance. Quelques larmes perlent dans ses yeux. L'équipage

emprunte une côte où s'élève un castel vert aux belles pierres blanches piquées de brique rouge, aux fenêtres à croisillons.

« On se croirait en Angleterre à Oxford, là où a étudié Lewis Carroll. »

Madame la Comtesse attend sur les marches du perron, l'air inquiet mais impassible.

Claude admire cette façon gracieuse de descendre de l'automobile, admire ce visage pâli, ses lèvres sensuelles d'où, suivant les dires de son père, s'échappe une voix d'or. Madame les invite au salon, monsieur, tout sourire, et d'une parole courtoise déclame :

« Les lèvres de Shakespeare se posent aux bagues de vos doigts ! »

Quand, par l'escalier descend Théophraste, à pas comptés, pour être sûr de son arrivée. Sa poitrine se gonfle d'autant plus qu'il a humé les gâteaux aux amandes, apportés par Amélie. Il s'approche de Sarah, voulant lui baiser la main mais elle se détourne vers ses hôtes, lui donnant que le bout de ses doigts.

« Quelle femme intrépide ! » se dit-il à lui-même.

Claude dévoile sa profession: journaliste !

- Au petit journal ?

- Non, à l'Aurore.

- Oui, ce journal ouvert depuis un an, alors vous connaissez l'Affaire Dreyfus,

on en reparlera. »

Madame la comtesse interrompt afin de conduire la belle Sarah dans ses appartements; Il sera bientôt l'heure de dîner !

Jules Renard et Théophraste restent seuls dans le boudoir. Les petits yeux malicieux et avisés de Jules Renard scrutent, pensifs, Théophraste assis dans une bergère, glissant au fond comme pour se faire oublier.

- Il semble vous connaître ! Vous ai-je vu à Paris ? Au fait, vous êtes journaliste à l'Aurore, vous avez dû lire l'an dernier en Janvier 1898, l'article de Zola : « J'accuse ». Qu'en pensez-vous ?

Théophraste fait la moue, évasif, embarrassé. Il hoche la tête : « Zola, je l'ai sans nul doute rencontré une fois sur le pont des Arts. »

Quand Sarah descend l'escalier de chêne et leur sourit :

- Puis-je me mêler de votre conversation : j'ai entendu le « J'accuse »...

Jules Renard :

- C'est une affaire pitoyable : le gouvernement militaire accuse Dreyfus d'avoir communiqué un document secret aux Allemands. Condamné à perpétuité en 1894 ! Ah ! Oui, j'ai parcouru l'article. Qui dit vrai? Il est juif », dit-il, sortant de sa torpeur.

Sarah lève les bras comme au théâtre et un flot submergeant de paroles sort de ses lèvres pulpeuses :

- Juif, est-ce une raison pour être emprisonné à tort? Je suis juive, Monsieur, et vous m'accusez de tous les maux ! Dit-elle en colère.

Théophraste détache son col amidonné, essaie de détourner l'attention de ses interlocuteurs.

Amaury arrive à grands pas, regardant sèchement l'accusateur, journaliste ignorant et imprudent.

Une bonne odeur de rôti de veau aux morilles le sauve de la situation,

- Théophraste, vous êtes bien au courant que le chef de renseignement a trouvé un document du commandant Esterhazy à l'ambassade allemande. Donc Dreyfus n'est pas coupable !

- Pauvre Dreyfus qui a quitté l'Alsace afin de ne pas être allemand et qui a adopté la nationalité française, dit Sarah, levant les bras au ciel, les larmes aux yeux.

- Oh ! Chère Sarah, si l'heure n'était pas si grave, je vous dirais que vous auriez été la meilleure avocate. Vous en avez la conviction, la voix, et l'énergie. Tristesse de cet antagonisme entre Dreyfusards et antidreyfusards, jusque dans les familles.

Mais, il entend sa femme qui arrive des cuisines au pas militaire.

- Comment, dit-elle, comment ne pas se fier à la justice militaire ? Vous, mon cher mari, vous étiez militaire et on vous a appris le sens de l'honneur !

- Ma Chère, ne vous offusquez pas, c'était une autre époque !

Claude arrive, tempétueuse : « En tout cas, Zola a été emprisonné pour diffamation! C'est le prix d'être franc et honnête ! »

Elle dépose sur la nappe blanche garnie du service de porcelaine à filet bleu, le plat somptueux des filets de soles, fumants, à la normande. Une bonne odeur frise les moustaches de Théophraste, maintenant muet comme une carpe. Il porte un demi regard à celle qui est en face de lui: Sarah et se dit en lui-même qu'il n'est pas facile d'avoir ses grâces. Si seulement, il était allé la connaître dans les théâtres parisiens !

Mais, en lui-même, il se console car Jules Renard, l'Ami de la maison lui a soufflé à la gare :

« L'amitié d'une femme ne peut durer qu'un clair de lune ». Et sa colère ?





Le lendemain de l'arrivée de Sarah, Monsieur le Comte la conduit avec regret chez Claude qui venait de quitter le Castelvert, horrifiée par soi-disant l'autorité de son beau-frère, les façons de faire à l'usine pour les ouvriers, bien souvent terrassés par la misère et le renvoi pur et simple de Victor, fils d'Amélie .malgré la loi de 1848.

C'est ainsi qu'elle avait pris à son service, tambour battant leur Amélie !

Le coupé suit une allée de rosiers grimpants qui parlent de douceurs de jadis. Là-bas, une tonnelle écoute les souvenirs du jardin qui respire, encore plein de tendresse de la grand-mère maternelle de Claude. Théophraste qui les accompagne, admire en souriant tant de beautés

.Elle les attend sur le perron, le cigare aux lèvres, en pantalon noir, ce qui déplaît fort à son beau-frère.

Elle accueille cette femme évoluée dont Paris a le vertige, cette femme passionnante par ses coquetteries, son assurance sur la scène, cette robe qui ondule avec tant de grâce, par son art de raconter ses voyages extraordinaires dans des pays lointains

Théophraste, heureux entre ces deux femmes, s'exclame :

- Sarah est celle qui porte aux doigts, les bijoux de Shakespeare !Grande voyageuse qui dit-on, vit entre les malles et les beaux trains !

Et de sourire, en jetant un regard amoureux sur ce jardin plein de calme, bordé d'une haie d'ormes et de chênes où chante une multitude d'oiseaux bavards en ce printemps finissant.

- Cela me rappelle celui de George Sand où mon père m'emmenait tout petit .s'exclame Théophraste, sortant son calepin, et dessinant hâtivement les massifs en forme de grands paniers débordants de fleurs.

- C'était aussi le havre de paix de la grand-mère de Claude !
- J'ai retrouvé, en lisant George, le même goût pour le jardin, le même engouement pour cette paix simple et tranquille qui savait la consoler d'un voyage aux Baléares déconcertant avec Frédéric Chopin, homme distingué mais malade.(1833).s'exclame Claude.

Elle les fait rentrer au salon où sur une table basse et cirée, s'épanouit un bouquet de simples pivoines roses. Le lustre aux riches couleurs de fleurs colorées scintille et rappelle à Sarah le cristal de Murano .

- Beauté que j'ai vu petit, chez l'écrivaine ; s'exclame Sarah.
- En votre arrivée, Sarah, nous aurions pu mettre un vase de camélias que vous aimez tant.

Mais, je vous l'avoue, ma grand-mère aurait tremblé et elle aurait soulevé les murs en criant :

- De si belles fleurs, pour un message si vil !
- Quelle tristesse de mourir, dans ce magnifique Dame aux Camélias que vous avez jouée, Sarah, alors que votre amant revenait vers vous, s'exclame Théophraste ;
- C'est la tristesse de l'amour et la bêtise de certaines convenances..... Théophraste !
- Mon beau-frère vous a admirée au théâtre de la Renaissance et ne se lassait pas de dire que vous étiez divine, en beauté, avec vos camélias blancs dans vos cheveux bruns et fournis.
- C'est le siècle qui voulait que la maladie fasse des ravages ainsi que les interdits, les convenances sociales dans les mariages.
- Il fallait se marier avec quelqu'un de bien sous tous rapport, quelqu'un qui *pose* s'exclame Théophraste ! C'est pour cela que je ne suis pas marié!)
- Je suis comme George Sand ; je veux être libre ...s'exclame-t-il en riant .

. Mon pauvre Théophraste, en tant qu'homme, vous avez tous les droits, rassurez-vous, Sarah et moi, nous n'allons pas vous plaindre. Mais vous devrez faire un article sur les femmes que nous voulons être, non la femme objet du mari ou de l'amant! Dire que Sand a dû demander l'autorisation à son mari de séjourner à Paris avec ses enfants !

- Liberté, liberté, c'est la revendication actuelle de la femme, surtout celle des Arts (écrivaine, sculptrice, comédienne comme Sarah, n'est-ce pas ?
- Je vous verrais bien Claude, danseuse au Moulin rouge qui s'est ouvert à Paris en 1889 !
- Vous m'avez bien regardée, Monsieur ?
- Ne vous vexez pas jolie Claude ! Sous leurs danses,elles fêtent la Commune : baïonnette à la main et couleurs de tutu rouge !Elles revendiquent la Commune !

- Mais les hommes du monde que ce spectacle ravit, ne voient pas leur but !
- C'est ce pourquoi George Sand s'est battue dans ses livres et sa vie. Elle a lutté pour se faire reconnaître écrivaine !

Théophraste est en éveil au milieu de ces deux belles-femmes et cherche la meilleure position, engoncé dans un canapé au tissu anglais fleuri.

- Savez-vous qu'elle a emprunté son prénom d'écrivain à l'Angleterre : George, peut-être en souvenir du précepteur anglais qu'elle avait eu étant jeune ...

-Elle dénonce surtout l'hypocrisie de certains bourgeois riches de l'époque, ne s'occupant pas de la misère des ouvriers. J'en ai eu un exemple précis, pas plus tard qu'il y a deux semaines !

Soudain, sous la fenêtre, on entend ratisser inlassablement les graviers de la cour .

- C'est Victor, le fils d'Amélie que mon beau-frère a renvoyé de l'usine, sans tambour ni trompette et surtout sans ménagement !

- De quel droit? Dit Sarah.

- Il n'avait pas dix-huit ans quand il fut attaché au travail d'entretien des fours à chaux. Le contremaître Mr Bottin, le faisait travailler de 6 heures du matin, à 18 heures le soir. Le four qu'il veillait s'est trop refroidi, ce jeune homme s'étant endormi, trop fatigué. Mr Bottin s'est mis en colère folle, ayant perdu la chaux qu'il contenait. Mon beau-frère le laissa renvoyer ce pauvre Victor, sans prendre en considération sa fatigue

- Je l'ai recueilli avec sa Mère et nous avons appelé un syndicat de Jussy .L'affaire se suit : ils n'auraient pas le droit de faire travailler un adolescent qui n'a pas dix-huit ans, plus de 10 heures, loi de 1992!

- Je vous laisse Mesdames, le temps d'aller lui poser quelques questions sur le droit du travail. A tout à l'heure.(Mon article progresse, n'est-ce pas Claude.

Sarah se lève et va vers les rayons de bibliothèque et admirent les livres de George Sand.

Claude sort : la Mare au Diable, François le Champi,

-Ce que j'aime chez elle, c'est sa connaissance des gens simples comme les paysans et les ouvriers qui sont souvent dans la misère !

-ses livres plein de respect pour les paysans ; Pas d'études mais de l'intelligence. Dans sa région.

- J'aime la noblesse de Germain dans la Mare au diable, qui laisse dormir la petite Marie, en la respectant. Dans ce livre, elle note l'orage qui s'abat dans la forêt. Elle se sert de ses propres expériences et de sa connaissance de la Nature à la manière dont le paysan peut la ressentir. Son instinct est là.

-J'aime aussi son style et ses belles descriptions des saisons.

« C'était l'automne voilé, on entendait des cris étouffés des oiseaux dans les haies, » ... comme si la Nature est inquiète de changer ses atours. Ainsi roulent ses dernières feuilles rougissantes ...Des âmes s'en vont ?

- Comment était-elle avec vous Sarah, dans vos répétitions ?

- Oh ! j'ai le souvenir d'une femme charmante, généreuse, d'une grande bonté, qui cherchait sans doute l'amour éternel, impossible, comme celui d'une Mère aimant ses enfants .D'ailleurs Frédéric Chopin et Alfred de Musset lui reprochaient un peu d'être une Mère plus qu'une amante !

J'aimais l'écouter, m'asseoir près d'elle et entendre ses histoires romanesques quand elle nous faisait confiance. Ainsi, n'a-t-elle pas coupé sa belle chevelure, de rage quand Alfred de Musset lui a annoncé la fin de son amour. Alors, elle lui a envoyé le paquet de chevelure coupé: Il en a pleuré !

- Néanmoins, elle s'est heurtée à l'indépendance de sa fille Solange.

- Sans doute, telle Mère, telle fille s'exclame Sarah.

- Mais pensons à la fête de la Saint-Jean, chez ma sœur et mon beau-frère ; nous devons faire une surprise, je cherche des idées, dit Claude. Vous allez me confier le nom de la pièce que vous allez jouer et quand faudra-t-il aller chercher vos artistes : j'enverrai Victor. S'exclame Claude.

Sarah se dirige vers le piano qui est dans le recoin de la pièce ;

- Vous jouez du piano, Claude, à ce qu'il paraît. Vous avez fait vos choix pour la fête ?

- Vous aurez la gentillesse de m'écouter et de m'aider dans mes choix de partitions.

Souriante et empressée Sarah ouvre ce piano au bois ciré et ravi de lumière, je pourrai venir répéter chez vous demain ?

- Je vous en prie.

- Nocturne 9 de 1830 de Chopin, c'est la seul de Chopin que je connaisse bien dit Claude.

Le piano joue avec distinction des notes douces, comme des appels; les trilles s'envolent .Ne sont-elles pas une prière? Vers qui ?vers un amour, vers une enfant douce comme la petite Marie de la Mare au Diable? Une prière qui se répète, doucement, puis avec insistance, puis avec retenue. Cet air trotte et retentit dans la tête. Un appel? Une descente de gamme éperdue. Puis, l'air premier revient avec calme et profondeur. Des notes qui vous bercent puis se mettent en colère..... ;

- Ce chant d'amour de Chopin allait vers son premier amour, peut-être une petite polonaise ?

Et Sarah joue à son tour les valse polonaises de ce musicien qui ravit Claude.

Parlez-moi de la représentation que vous aurez la gentillesse de nous donner :

- C'est François le Champi. Je joue le rôle de Mariette, jeune fille jolie que l'on attribue comme épouse à François le Champi, abandonné par sa mère, élevé en partie par une pauvre femme. Qui travaille comme servante au Moulin d'un maître méchant qui n'a aucun respect pour sa femme et s'amuse avec d'autres; Madeleine, la meunière le découvre dans les champs, en haillons et admire son beau regard. Elle décide en cachette de l'élever et d'aider la vieille femme .

- Oh ! Claude, ce François devient bel homme et refusera Mariette en mariage.

- Et pourtant, la meunière n'est plus jeune mais il l'aime d'amour inexplicable. Comme quoi !

Il se fait tard; on entend l'automobile de Mr le Comte entrer dans la cour .

- A demain, Claude, répétez bien les partitions, nous parlerons chiffons et amours...

